61E ANNÉE FÉVRIER 1954

★

LA REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : Hésitations franco-allemandes
PAUL MORAND : L'Espagne noire
JEAN ROSTAND : Hommage à Madame de Noailles
EMMANUEL ROBLÈS : Federica (fin)
EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD : Paul Valéry et la Politique
HENRI PERRUCHOT : Van Gogh au Borinage
JEAN MISTLER : Au Seuil d'un Septennat
JACQUES SOUSTELLE : Une Cité maya : Palenque
DENISE BOURDET : Images de Paris
ED. GISCARD D'ESTAING : Notes sur Madagascar
THIERRY MAULNIER : De Shakespeare à Jean Genet
MARCEL THIÉBAUT : A la Comédie-Française

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, MAURICE PARTURIER, PHILIPPE SOUPAULT, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, JEAN FAYARD, RÉGINE PERNOUD, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	Hésitations franco-allemandes. ..	3
PAUL MORAND	L'Espagne noire	15
JEAN ROSTAND	Hommage à Madame de Noailles.	23
EMMANUEL ROBLÈS	Federica (fin)	30
EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD	Les Idées politiques de Paul Valéry.	72
HENRI PERRUCHOT	Van Gogh au Borinage	87
JEAN MISTLER	Au Seuil d'un Septennat	100
JACQUES SOUSTELLE	Une Cité maya : Palenque	111
DENISE BOURDET	Images de Paris	122
ED. GISCARD D'ESTAING	Notes sur Madagascar	130
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre..	138
MARCEL THIÉBAUT	A la Comédie-Française	142

Le Mois à Paris .. 156 Chronique bibliographique 168

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

JUSTICE de DICTATURE
par **MAURICE GARÇON**
de l'Académie française

LA DERNIÈRE COMBATTANTE D'HERNANI
par **ANDRÉ MAUROIS**
de l'Académie Française

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne. .. .. 310 pesetas

Belgique: En cas de paiement au C.ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte.. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande,** Italie, Luxembourg, **Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède** et **Suisse**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by **Revue de Paris 1954.**

CHARGEURS RÉUNIS

L'Assemblée générale du 16 décembre a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1952-1953, se soldant par un bénéfice de 590 277 584 francs et voté les résolutions qui lui étaient soumises. L'Assemblée a décidé de répartir :

— une action de la Compagnie Maritime des CHARGEURS RÉUNIS au nominal de 5 000 frs pour dix actions Chargeurs Réunis;

— quatre actions de la COMPAGNIE MARITIME DES CHARGEURS RÉUNIS au nominal de 5 000 francs pour trois parts de fondateur Chargeurs Réunis.

Cette répartition sera imputée :

— pour partie sur le solde bénéficiaire de l'exercice en règlement des dividendes (fixés à 335 francs par action et 4 400 francs par part);

— pour le surplus sur des réserves disponibles.

En outre, la taxe de 5 % sur les titres répartis sera prise en charge par la Société.

L'Assemblée a donné tous pouvoirs au Conseil pour fixer la date à laquelle la répartition d'actions COMPAGNIE MARITIME CHARGEURS RÉUNIS sera effectuée, et la distribution aura lieu dès leur introduction au Marché Officiel.

Le goût de l'épargne

Les textes officiels recèlent parfois des trésors... d'humour, c'est ainsi que la Loi n° 53-148, du 25-2-53, *J. O.*, 26-2-53, p. 1923, institue par son article 14 : **un fonds de propagande en vue de ranimer le goût de l'épargne en valeurs mobilières par une redevance de cotation...** ainsi donc, disait Candide, n'aimez-vous pas tendrement le Roi des Boulgres... après l'opération que chacun connaît...

Et pourtant, chacun sait que tous les pays qui jadis empruntèrent en francs or, sinon avec la garantie, tout au moins avec les « bénédictions » officielles, remboursèrent en francs, disons « illusions », pour ne choquer quiconque... voire ne remboursèrent point du tout. L'épargne française fut « naguerre » *(sic)* le banquier du monde au point que le subtil Premier britannique, Disraëli, ayant subrepticement acquis, du Kédive désargenté, le « paquet » d'actions du Canal de Suez, découvrit avec stupeur, lors de l'Assemblée générale convoquée à cet effet, que le véritable propriétaire de cette gigantesque entreprise n'était autre que « Jacques Bonhomme », le petit épargnant français. Aussi la prestigieuse Compagnie Universelle du Canal de Suez a-t-elle son siège à Paris et non à Londres... et pour le reste : souvenons-nous qu'un grand patriote français, Clemenceau, répétait inlassablement : « Il est parfois avantageux de parler, mais jamais autant que de se taire »...

N'en déplaise à nos législateurs actuels, ce « goût » vivace de l'épargne existe en France, point n'est besoin de le ranimer, mais simplement de ne pas le brimer, car il existe, non plus sous forme de papiers variés, voire avariés, mais du logis, de la maison, que chaque Français moyen a, ou dont il rêve, et c'est cette maison familiale qu'il faut l'encourager à construire ou à préserver, car, hélas, 75 % du capital immobilier français, est en proie aux xylophages, termites, vers, fungi, mérules et on ne sait pas assez qu'il existe un moyen, rapide, économique, efficace, salutaire, de sauver cet immense et indispensable capital actif, gage de paix sociale. Il a nom Solignum (SalvatOre **Lignum**), il protège, aseptise, décore, se réalise en différentes couleurs et en incolore et n'est pas plus cher que les bonnes peintures, et tout un chacun peut l'appliquer comme un badigeon. On ne sait pas non plus, assez, que ce n'est qu'après quinze années de sévères expérimentations et en France même, que les résultats ont été révélés au public, et ont été confirmés par les laboratoires du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, de l'Institut du Bois et même la Station Fédérale d'essais du Polytechnicum de Zürich a établi que l'action du Solignum était efficacement perceptible, même dilué au 1/100 000. Au Congrès International de Chimie Industrielle qui s'est tenu à Paris en juin, ont été révélées les extraordinaires vertus du Solignum. Une fois n'étant pas coutume, les efforts de chercheurs « non-conformistes » se sont trouvés pleinement confirmés par la science officielle, celle qui... mais ceci... est une autre histoire ».

Des usagers ont, à leurs frais, créé l'Office du Solignum, 25, rue d'Astorg, Paris, qui documente gratuitement (prière de joindre une grande enveloppe timbrée 30 fr.) et dispose en faveur de personnes justifiant d'un intérêt particulier de quelques échantillons, ton bois, incolore, vert, rouge, jaune, moyennant 150 fr. par échantillon désiré (C.C.P. Paris 6.298-25).

N'ayant fait l'objet d'aucune spéculation commerciale, le Solignum n'est pas vendu plus cher que les bonnes peintures, il est distribué par les dépositaires Fly-Tox, notamment au B.H.V., rue de Rivoli, qui expose des bois solignisés, même vernis et métallisés, et expédie franco de port et d'emballage les commandes atteignant 15.000 francs, et la Société des Agriculteurs de France a patronné la publication d'un guide de la Solignisation pratique (Ed. Lib. Agricole), la « Pénicilline du Bois », 100 fr. seulement, franco 125, chez votre libraire et à l'Office du Solignum.

Au Maroc : Omnium Chérifien (Casablanca)

En Suisse : Leley Oil Company (Chauvel, de Wattaxelle & Cie) Morges

La protection des bois, devoir national, est le meilleur et le plus sûr des placements or

HÉSITATIONS FRANÇAISES RÉACTIONS ALLEMANDES

par Robert d'Harcourt

La formule de la Communauté Européenne de Défense donne à la France, mais en même temps à la Russie, des garanties qu'elles ne trouveraient pas ailleurs. Ces nations s'inquiètent à juste titre de voir les Allemands réarmés dans des conditions qui rendraient possible le retour des invasions qu'elles ont eu à subir de la part du militarisme allemand. »

Ces phrases ne sont pas d'un journaliste. Elles sont, on s'en souvient, du secrétaire d'État américain en personne et ont été prononcées au « National Press Club ». Inspirées par la plus louable intention, il n'est pas certain qu'elles aient atteint leur but. Elles n'ont pas tout à fait rassuré les Français, point convaincu les Russes qui continuent à tenir la C.E.D. comme dirigée contre eux, et pas flatté les Allemands. On accueille d'assez bon cœur la C.E.D. en Allemagne. On goûte moins qu'elle soit présentée comme une « garantie légitime » fournie à la France et à la Russie contre le retour des méfaits du « militarisme allemand ». Mais John Foster Dulles est un homme d'une pièce. Il

dédaigne les habiletés, ou plutôt tient la rudesse de langage pour la meilleure diplomatie. Il a habitué le monde aux vérités crues et pratique la justice distributive. Cette fois, ce n'est pas à la France que s'applique la « thérapeutique de choc »...

⁂

Un esprit distingué d'outre-Rhin, le major Adelbert Weinstein, officier d'État-Major dans la dernière guerre, auquel nous devons une étude remarquable sur l'armée allemande de demain (*Armee ohne Pathos*), ne nous cache pas son amertume. Cette amertume, il l'enveloppe d'une certaine circonspection verbale. Il sait que ses vues seront commentées ; il sait aussi qu'il faut ménager l'Amérique. Il se contente donc de dire prudemment qu'il y aurait « bien des objections historiques et psychologiques » à faire aux affirmations de Foster Dulles ; que le secrétaire d'État américain aurait été mieux inspiré de ne pas parler du « militarisme allemand » à propos des invasions de 1940 et 1941 « imputables au seul Hitler et à la folie d'expansion du nazisme » ; enfin que « prêter à l'Allemagne écartelée d'aujourd'hui la seule possibilité du retour de pareilles monstruosités (*Ungeheuerlichkeiten*) n'est vraiment pas le comble de la diplomatie ».

Le major Weinstein se console en pensant que les déclarations du secrétaire d'État américain, désagréables sans doute pour des oreilles allemandes, ont un caractère « tactique », qu'elles sont visiblement dirigées du côté de la France dont il devient urgent de vaincre les résistances à la C.E.D. La France, nous dit-il, constitue un pion essentiel dans le jeu américain. Les États-Unis savent le risque immense que signifierait pour eux l'abandon entre les mains de l'adversaire d'une base aussi dangereuse qu'une Europe désarmée, « la création d'un vide (*Vakuum*) qu'une nation totalitaire aussi puissamment armée que l'U.R.S.S. occuperait à l'heure de son choix ». « La défense périphérique, poursuit notre témoin, ne saurait en aucun cas être une solution de remplacement pour la Communauté Européenne de Défense. Les Français le savent, et c'est ce qui fait leur force en face de l'Amérique. La France sait parfaitement l'importance qu'elle doit à sa position géographique. Son territoire est l'hinterland stratégique indispensable pour la défense à l'Est du Rhin. Aucun front européen ne peut être tenu sans les ports français et sans les lignes de ravitaillement passant à travers le territoire français. Si, d'autre part, le front Centre-Europe s'effondre, c'est toute la défense atlantique qui s'effondre elle aussi, et toute la conception stratégique américaine qui s'écroule. La France tient dans sa main la clé de la défense atlantique. »

Des Allemands s'interrogent sur les moyens de vaincre la « méfiance française ».

Cette France, pièce essentielle de la défense occidentale, cette France indispensable et hésitante, comment vaincre ses résistances ? La « méfiance française » est le thème majeur auquel se consacrent beaucoup d'études allemandes. Ce n'est plus seulement la C.E.D. qui est en question. C'est l'idée européenne elle-même.

L'idée de la Communauté européenne vit-elle encore ? se demande le plus grave journal d'outre-Rhin (*Frankfurter Allgemeine*). Notre journaliste fait le clinicien. Il s'approche de cette infortunée Communauté européenne un stéthoscope dans la main. Il perçoit bien *les battements du cœur, mais aussi de pénibles râles.* Point de doute : *un bacille s'est glissé dans l'organisme* qui provoque ces *désordres fonctionnels.* Ce bacille — nous l'avons tout de suite deviné — c'est la *méfiance du côté de la France.*

Arrêtons là les images. Notre témoin s'interroge gravement sur cette méfiance française et les moyens de la dissiper. Et il commence par s'étonner. Cette idée européenne, n'est-ce pas un Français, n'est-ce pas Charles de Gaulle lui-même, alors chef d'État, qui, dès l'été de 1945, à Mayence, la désignait aux Allemands comme *la seule issue permettant de sortir du chaos de l'après-guerre,* en accompagnant ces perspectives d'avenir d'un geste : « la main de la réconciliation (*versöhnende Hand*) tendue à l'Allemagne » ? Quel était le rôle qu'alors le destin offrait à la France ? *Prendre la tête de l'effort de construction qui ferait surgir des décombres la maison commune, la maison de l'Europe.*

Ces heures sont loin. Neuf années ont passé. Suit, sous la plume de notre témoin, un parallèle entre l'évolution des deux peuples, parallèle qu'il nous est certes cruel de rencontrer sous la plume de notre adversaire d'hier, mais auquel, quoi qu'il puisse nous en coûter, nous sommes contraints par les faits à souscrire. Abstenons-nous ici du commentaire et contentons-nous de traduire : *La République fédérale est sortie des décombres ; elle a aujourd'hui le pire derrière elle ; ses bases actuelles, politiques et économiques, sont excellentes. En face d'elle la France n'a pas pu encore parvenir à dominer ses difficultés internes. La constitution de la IVe République a administré la preuve de ses insuffisances, et c'est là qu'il faut voir l'origine d'une confusion parlementaire dont le bilan a été dix-sept changements de gouvernements en quelques années, qui a rendu impossible une ligne politique continue, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, aussi bien qu'une réforme monétaire, condition d'un assainissement durable de l'économie. A ces difficultés de la France nous devrons ajouter le grave souci que lui donne son empire colonial menacé par les aspirations à l'autonomie des populations indigènes. Dans des conditions aussi précaires, est-elle capable de maintenir ses prétentions à prendre*

la tête de l'Europe ? Ou ne doit-elle pas craindre d'être surclassée (überspielt) *par l'Allemagne si elle entre avec elle dans une communauté européenne ? Voilà l'une des questions que se posent aujourd'hui en France les hommes placés aux leviers de commande.*

A cette interrogation qui résume de manière un peu grosse, mais juste dans son ensemble, le souci de beaucoup de Français, comment va répondre notre témoin ? D'une manière bien plus sommaire encore. Exactement en trois lignes : *Ces craintes françaises sont-elles justifiées ? Non ! Une position dominante assurant à l'une des nations un rôle de conduite* (Führerstellung) *ne fait même pas question. Il ne s'agit que d'une participation commune, entre peuples jouissant des mêmes droits.*

Fort bien ! Mais nous eussions aimé ici quelques développements. Notre témoin dédaigne une argumentation et se contente d'une affirmation, aussi péremptoire que personnelle et qui ne nous rassure pas pleinement.

Après la crainte d'un « surclassement » politique et économique par nos voisins, il en arrive à la seconde crainte française : la crainte majeure, celle qu'inspire une armée allemande. Le politicien français (présenté par notre journaliste) discerne parfaitement le danger qu'il y a pour la France d'être « débordée et bousculée » (*überrollt*) par une invasion russe qui ne se heurterait pas d'abord à une ligne de couverture poussée aussi loin que possible à l'Est. Il voit cela, mais, en même temps, il ne parvient pas à se défaire de la peur que lui inspire celui qu'il voudrait pour allié. Cette armée allemande jugée nécessaire, il cherche des garanties contre elle en l'insérant dans un complexe européen. Il tente de la « paralyser » (*paralysieren*). Il la voudrait à la fois forte et faible. Et puis il y a l'avenir ! Il y a demain ! En admettant que le gouvernement de Bonn actuel soit rassurant, se disent les Français, quelles garanties possédons-nous que demain un autre système politique ne surgira pas en Allemagne « jetant tout par-dessus bord » ?

La question est posée. Elle traduit cette fois encore, assez bien la préoccupation de nombreux Français. Comment va y répondre notre témoin ? Brièvement, et faiblement. Toutes appréhensions touchant l'avenir doivent être, selon lui, dissipées par le scrutin du 6 septembre qui a été l'effondrement des extrémistes de droite, comme de gauche. Oui, faible réponse ! Le Bundestag n'est élu que pour quatre ans. Sa composition présente ne constitue qu'une garantie limitée dans le temps. Il est le reflet d'un homme, et d'un homme qui a aujourd'hui 78 ans !

Notre témoin nous présente une argumentation plus ferme quand il vient à parler des appréhensions françaises relatives à un irrédentisme allemand tourné vers la reconquête par les armes des territoires perdus par l'Allemagne à l'Est. S'il existe, nous dit-il avec beaucoup de sens, une garantie contre une équipée guerrière vers l'Est, un antidote contre de telles « folies » (le mot *Extravaganzen* est là en toutes lettres), c'est

bien tout justement dans l'insertion de l'Allemagne dans un « complexe » européen économique, politique et militaire qui ne lui laisserait même pas « la possibilité matérielle » de l'aventure à l'Est, qu'il convient de les apercevoir.

Notre journaliste vient de nous parler de la méfiance française, qui lui est apparue comme la dominante dans les milieux politiques de France. Cette méfiance, il ne la trouve pas dans la masse profonde du peuple. Il a traversé notre pays, visité des champs de bataille, des villes dévastées, interrogé le petit peuple. Partout est venue à son oreille la même « note humaine ». Partout il a perçu le même besoin fondamental de paix, le désir du labeur tranquille « en marge des feux d'artifice des partis ». Voici ses conclusions : « Le peuple français, surtout dans sa jeunesse, a le désir de voir l'avenir immédiat enfin assuré, de voir « du clair » devant lui. Son besoin de sécurité est d'ordre psychologique. Nous avons, Allemands, à nous demander ce que, de notre côté, nous avons fait pour répondre à ce besoin ».

Ce scrupule de conscience le conduit à citer avec éloge un écrit récent d'un ancien collaborateur de Stresemann, Redlhammer. Ce Nestor du pacifisme qui participa aux entretiens de Locarno présente à ses compatriotes, parvenu au soir de ses jours, une suggestion d'une noble candeur. Voici : chaque recrue allemande, au moment de prononcer « le serment au drapeau » (*Fahneneid* — on sait l'importance de ce geste !) prononcerait, et avec la même gravité d'engagement moral, un second serment : celui de ne jamais porter les armes contre la France. Les conscrits français imiteraient leurs contemporains germaniques en faisant un geste parallèle de leur côté. Le jour choisi dans l'armée pour la prestation du serment serait une date d'une « spéciale solennité », « symbole de l'unité de l'Europe ».

Notre témoin prévoit les sourires qui ne manqueront pas d'accueillir d'aussi touchantes images d'Épinal. Ces sourires du scepticisme, il les balaie du revers de main de l'indignation. Nous nous en voudrions de priver le lecteur français d'un texte aussi généreux. *Oui, oui, ils souriront les professionnels de la politique au-dessus de leurs bureaux, au-dessus de leurs tiroirs encombrés de rapports, de calculs et de paperasses. Mais les peuples, eux, qui font la politique avec leur cœur, qui ont besoin de confiance pour penser et pour agir, pourront voir dans une pareille proposition quel désir profond ont les Allemands de parvenir à une entente avec la France.*

N'a-t-on pas dit depuis bien longtemps que l'Allemagne portait dans son cœur un amour malheureux pour la France ?

Un autre journaliste d'outre-Rhin, animé du même désir de dissiper les méfiances françaises, spécialement relatives à la possibilité de plans de revanche guerrière à l'Est, nous offre des suggestions plus réalistes. Il commence par nous rappeler que Konrad Adenauer n'a jamais perdu

une occasion d'affirmer que l'hypothèse d'une guerre déclenchée par l'Allemand pour reconquérir ses territoires perdus était *la plus folle des constructions de l'esprit*. Mais enfin il faut compter avec les faits. Et le fait est là que les Français continuent à envisager une équipée guerrière de l'Allemagne vers l'Est, avec les immédiates certitudes de conflagration générale qu'elle créerait. Quel remède opposer à cette crainte ? Pourquoi le chancelier allemand et le ministre des Affaires étrangères de France ne se rencontreraient-ils pas pour étudier ensemble, d'un commun accord, dans cette intimité seule fructueuse du tête-à-tête, *les possibilités d'une attaque allemande vers l'Est et les points sur lesquels elle serait imaginable*. Cette démonstration par l'absurde ne serait-elle pas la plus efficace manière de détruire la méfiance en *en colmatant les sources ?* Cette première démonstration de l'inanité des appréhensions françaises une fois faite, pourquoi les deux ministres des Affaires étrangères de France et d'Allemagne ne s'attaqueraient-ils pas, ensemble encore une fois, et avec l'accord des puissances de l'Ouest, à la seconde méfiance, celle de l'Est, en apportant aux Soviétiques responsables la preuve de l'absence non seulement de fondement, mais de « possibilité » d'une attaque allemande ? Ne serait-ce pas là pour les Soviets « la meilleure garantie de paix » ?

Voix de l'impatience et de la violence : l'Allemagne « est traitée en territoire sous mandat ».

Nous avons assez longuement étudié sur des textes allemands les moyens proposés pour combattre la méfiance française. Ces textes, s'ils ne nous offrent pas toujours des suggestions réalisables sur le plan concret, nous apportent du moins, même par un certain irréalisme dans la candeur, une autre preuve : celle de la bonne volonté allemande. Bonne volonté dont nous ne devrons pas sous-estimer la valeur, le problème des relations franco-allemandes étant dans une large mesure affectif de part et d'autre. La vérité nous oblige à ajouter que cette note sympathique n'est pas la seule dans l'opinion publique d'outre-Rhin.

Il nous souvient d'un article de fond d'un grand journal qui nous a surpris. Il était intitulé « la patience au poteau du martyre ».

On entend bien que c'est de la « patience » allemande qu'il s'agissait, de la patience allemande soumise à un impitoyable vainqueur. Nous ne nous croyions pas d'aussi affreux bourreaux ! Nous avons, pour notre part, bien des fois traversé l'Allemagne de ces dernières années. Nous y avons vu partout inscrits les signes d'un redressement qui a fait l'étonnement du monde. Nous avons vu beaucoup de cheminées d'usines fumantes, et aussi beaucoup de magasins somptueux. Notre regard n'a point découvert de poteaux de supplice.

Mais laissons notre témoin s'expliquer. Il le fera avec grande franchise,

et sans mâcher ses mots. Il commence par nous dire qu'un des défauts les plus régulièrement reprochés à l'Allemagne, au cours de son histoire, par la malveillance de l'Étranger est le « défaut : impatience ». Le monde a trouvé Guillaume II « impatient ». Il n'a pas épargné le même reproche à la pâle République de Weimar pourtant si peu « remuante ». Il ne parvenait pas à prendre son parti du dynamisme germanique dans lequel il affectait de voir une menace. Il continue aujourd'hui. L'impatience allemande l'inquiète.

Cette impatience, notre témoin concède qu'elle a eu parfois des inconvénients. Sous Hitler par exemple, où elle s'est finalement soldée pour l'Allemagne par *beaucoup de soucis et de souffrance*. Mais comment ne pas voir que, contenue dans de justes limites, elle a aussi *ses bons côtés ?* Comment ne pas reconnaître que ce besoin d'activité, cette *poussée en avant* (Vorwärtsstreben), ce refus d'une position de stabilité qui serait une position d'infériorité, sont tout justement à l'origine de ce *miracle allemand* auquel le monde ne marchande pas son admiration ?

Comment donc se présente au regard de notre témoin la situation de son pays ? Près de dix ans après la guerre, l'Allemagne est toujours ligotée. Elle est, à la vérité, parvenue à secouer de ses épaules la « camisole de force » économique. Mais la « camisole de force (*Zwangsjacke*) politique », elle, est toujours là ! Le statut d'occupation est toujours là ! L'Allemagne est une mineure sous « tutelle étrangère ». Oui, voilà neuf ans que dure cet état d'humiliation favorisé par le désordre d'un monde se débattant dans l'indécision et l'incohérence. Les vainqueurs d'hier se sont brouillés. Ils vident aujourd'hui leur querelle sur le dos du pauvre Michel allemand. Mais il est des termes à la patience : *le fil de la patience allemande est tout près de casser*. Que demande l'Allemagne quand elle réclame la suppression du statut d'occupation ? Une faveur ? Non point : un « droit » ! (*Anspruch*).

Notre témoin brosse un sombre tableau des épreuves par lesquelles le vainqueur a fait passer son pays. L'Allemagne s'est vue traiter en « jeune délinquant » sur lequel ses tuteurs s'arrogeaient le droit d'expérimenter *toutes les méthodes imaginables de redressement*. « Avant de lui accorder la permission de s'asseoir à la table de famille des nations », il convenait d'abord de lui apprendre, à ce garnement, la manière de se tenir à table en faisant *son éducation démocratique*. Le malheur est que cette démocratie, on la concevait de façon toute différente des deux côtés de l'Elbe. Il y avait la démocratie de l'Ouest, et il y avait la démocratie de l'Est.

Notre témoin, soit dit en passant, ne semble pas ici établir de différence fondamentale entre ces deux démocraties allemandes octroyées par le vainqueur. S'il en perçoit une, du moins ne l'exprime-t-il pas. Il se contente d'une appréciation globale : l'Allemagne a été traitée en colonie, en *territoire sous mandat*. Ce mot lui est l'occasion d'aperçus d'ethnographie politique et de considérations sur la manière dont le démocrate

de l'Ouest traite ses colonies. Nous apprenons ainsi que l'Anglais, par exemple, applique à ses méthodes de colonisation une hiérarchie basée sur les divers stades évolutifs de l'indigène. Ces stades étant au nombre de trois. Le premier comprenant l'autochtone primitif, le *plein* nègre, qui n'est justiciable que du dressage. Le second, répondant à un état déjà plus évolué et justifiant l'accord d'une certaine autonomie administrative. Le troisième enfin, autorisant la reconnaissance de la *souveraineté plénière dans le cadre de la famille britannique.*

On se doute que ces considérations ont un but. Celui-ci apparaît très vite. Notre témoin a voulu une comparaison. Soucieux de précision, il a voulu que son lecteur mesure exactement le degré d'indépendance octroyé à la *colonie Allemagne.* Et voilà la réponse : l'Allemagne, dans le traitement qui lui est imposé par le vainqueur, a dépassé le stade du « plein nègre » et même du « demi-nègre ». Elle en est au stade du « quart de nègre ».

Notre témoin varie ses images. Il revient à l'image scolaire. L'Allemand est le collégien auquel le maître accorde le droit de *s'ébattre dans la cour de l'école pendant la récréation.* Cette *récréation*, c'est la querelle mettant aux prises l'Ouest et l'Est, appréciable sujet de divertissement pour notre potache admis aux joies du *tertius gaudens* regardant pardessus la haie ses vainqueurs se prendre aux cheveux. Le premier de la classe, l'élève Adenauer (*Primus Adenauer*) se voit de temps en temps accorder l'honneur *d'être appelé pour consultation dans la salle des professeurs.*

Et la paix, que devient-elle dans tout cela ? la paix si ardemment désirée, le traité de paix si passionnément attendu ? Tous ces biens ne sont, après neuf années de patience, que des mirages à l'horizon. L'impossibilité de s'entendre avec la Russie a bien contraint les Alliés à conclure avec l'Allemagne une apparence de paix, une « semble-paix » (*einen Als-Ob-Frieden*). Mais, avec cette fausse paix, ils se sont bien gardés de lui octroyer la condition même d'une paix authentique : la souveraineté. Celle-ci, à la vérité, était bien envisagée, elle était même solennellement promise au vaincu sous réserve d'une formalité à remplir : le réarmement et l'intégration dans le front militaire européen. Mais cette condition exigée, l'Allemagne, dans son inlassable docilité, ne l'a-t-elle pas remplie ? Le Bundestag ne s'est-il pas exécuté ? L'infortuné Michel allemand voyait déjà luire devant lui toute proche l'heure de la liberté, l'heure où enfin il serait admis *à savourer les délices de l'autonomie nationale.* Trompeuses espérances ! Il faut attendre encore ! attendre toujours ! Attendre que les autres aussi aient accordé leur paraphe. Attendre qu'ils en aient fini de palabrer, d'accumuler les objections. Ils ne sont *pas pressés*, les autres ! La France et l'Italie, elles, peuvent prendre tout leur temps. Et pendant que les gens de l'Ouest n'arrivent pas à se mettre d'accord, ce sont les Allemands qui sont *les éternels*

lésés (*die ewig Leidtragenden*). Il est vraiment temps de se demander *s'il est moral de lier au pacte de sécurité européenne l'octroi de la souveraineté allemande.*

Nous avons de notre mieux analysé un réquisitoire. Nous voudrions citer dans son texte la conclusion. *Combien de temps, combien d'années encore devrons-nous attendre, les bras croisés, que les autres aient fini de digérer ? Nous accusera-t-on encore une fois d'impatience si nous disons : si vous ne parvenez pas à vous mettre d'accord sur le pacte européen, eh bien! commencez par nous accorder au moins notre souveraineté, cette souveraineté avec laquelle vous nous appâtez sans fin comme on appâte un basset avec un bout de saucisse. Que signifierait ce geste pour nous ? Moralement : la fin de la surveillance étrangère et, avec elle, l'élimination du complexe d'infériorité nationale. Politiquement : à l'intérieur, une économie considérable, celle des frais de l'occupation civile ; à l'extérieur, la liberté pour la République Fédérale de s'associer directement au débat diplomatique avec la Russie et en même temps une séparation bien tranchée entre une Allemagne de l'Ouest jouissant de la souveraineté nationale et celle de la zone soviétique privée de cette souveraineté... Notre patience a en vérité assez longtemps attendu au poteau du martyre.*

On ne méconnaîtra pas l'irritation sous-jacente à cette longue plainte d'un Allemand. On nous répète, avec d'infinies variantes, que l'Allemagne est pressée. Qu'attendre est le privilège des « vieilles nations rassises » (*ältere, gesetzte Nationen*) assoupies dans leur confortable et que c'est là un luxe que l'Allemagne, peuple jeune aspirant à sortir de ses décombres, n'est pas libre de s'offrir. On insiste sur l'impatience allemande, sur la *poussée en avant*. Oserons-nous dire que cette insistance est une imprudence. Que cette façon de parler aux *vieilles nations rassises* n'est pas précisément de celles qui les inciteraient à se départir d'une certaine circonspection à l'égard d'un jeune voisin aussi dynamique. Et qu'enfin l'Allemagne de la fin de 1953 exagère un peu en se disant attachée au *poteau du martyre*.

Nous ne nous sommes aussi longuement occupé d'un article de gazette que parce que nous y trouvons une indication sur un état d'esprit. Cette page de journal n'a de valeur à nos yeux que parce que trop d'Allemands sont aujourd'hui d'humeur à l'écrire. A travers elle nous avons perçu un ton de voix qui est très exactement celui dont l'Allemand devrait se défendre d'user. Mais il a de la peine à ne pas retomber dans certains travers qui lui ont fait et lui font du tort. Il a une façon trop « dynamique » de se plaindre. A travers ses soupirs nous percevons le son du poing frappant sur la table : le trait doit être rattaché à une conviction qui au cours de l'Histoire a entraîné beaucoup de catastrophes. Pour lui, et pour les autres. La conviction incurable que seule la *méthode forte* donne des résultats. *Brüning n'obtenait rien, Hitler obtenait tout,*

écrivait récemment un Allemand dans l'accent duquel perçait une espèce de nostalgie. La force, oui, obtient tout, jusqu'à l'heure où elle s'ensevelit sous les décombres... La régularité de l'issue de l'aventure, inscrite dans deux guerres, n'a pas guéri tous les Allemands.

Lucidité et Sagesse chez beaucoup d'Allemands.

Disons tout de suite qu'il est beaucoup d'Allemands sensibles aux leçons de l'Histoire. Beaucoup aussi, qui, loin de récriminer, apprécient tout ce dont ils sont redevables à la « conjoncture » des dernières années. Un passage nous a particulièrement surpris dans la page que nous avons citée. Celui où l'auteur semblait se plaindre des dissensions entre les Alliés d'hier *vidant aujourd'hui leurs différends sur le dos* de son pays. Quelle ingratitude envers le destin ! Envers une division qui a été la chance de l'Allemagne en faisant d'elle l'objet d'une surenchère générale de la part de ses vainqueurs.

Beaucoup d'Allemands voient cela. *Sans la guerre froide*, notait l'un d'eux, *Adenauer n'aurait été l'hôte ni de Buckingham ni de la Maison Blanche*. Beaucoup aussi mesurent avec une lucide reconnaissance le chemin parcouru non seulement en politique, mais sur le plan de la vie quotidienne et matérielle. Et c'est cette reconnaissance de l'homme de la rue qui a fait le triomphe d'Adenauer aux élections de septembre.

Nous lisions récemment un article de journal dont le titre faisait un curieux contraste avec celui que nous venons d'analyser. Il portait un titre fait d'un mot qui, déjà, était une déclaration : *Behagen*. Un mot assez difficile à bien rendre dans notre langue, un mot dont Gœthe déjà aimait user et dans lequel s'exprime un certain rythme de vie fait de lenteur et de douceur, une façon de prendre ses aises, la sécurité dans le confortable. La douceur retrouvée de la vie — c'était elle que célébrait l'auteur et dont il rendait honneur au sage gouvernement de Bonn. Il y avait certes encore quelques ombres dans le paysage allemand, quelques progrès à réaliser sur le terrain social, des misères cachées. On sentait que l'auteur s'en serait voulu de ne pas accorder la place exigée par la justice à des réserves dont l'absence aurait pu choquer certains lecteurs. Mais ces regrets une fois lestement expédiés, avec quelle joie il se laissait aller au devoir de justice de célébrer les progrès accomplis ! La route allemande d'abord, et pendant longtemps, avait été rocailleuse et rude. Il fallait sortir des décombres. Mais maintenant le paysage prenait une soudaine douceur. Les haltes étaient permises, et avec elles les mille gâteries qu'on ne se fait plus scrupule d'accueillir et de cueillir. Après de longues et dures années, l'heure sonnait où il était enfin permis de s'accorder quelque relâchement, de s'abandonner un peu. La vie souriait à nouveau : elle avait retrouvé la saveur et l'abondance.

Le touriste étranger qui aujourd'hui traverse l'Allemagne et auquel

quelques semaines de vacances permettent d'apprécier le luxe des hôtels, la qualité des restaurants, le confort partout offert, ne sera pas tenté de contredire les assertions de notre témoin autochtone.

Tout effort mérite salaire, et nous ne méconnaissons pas le dur effort qu'a fait l'Allemagne pour émerger des gravats de la défaite. Cette douceur retrouvée de la vie a été une douceur *reconquise*. Il y aurait de la petitesse à la lui envier, et de l'injustice à la lui reprocher. Mais nous ne voudrions pas que la prospérité amorce un retour vers des erreurs qui lui ont été fatales, et avec elle, au monde. La prospérité est un danger. Il advient qu'elle monte à la tête. Le vertige de la puissance est un péril auquel les Allemands sont peut-être plus exposés que d'autres peuples.

Les généralisations exposent à l'erreur. Il serait injuste et inexact d'avancer que tous nos voisins partagent la mauvaise humeur du témoin que nous avons cité tout à l'heure. Contre cette amertume et cette âpreté dans la revendication s'inscrit avec vigueur l'opinion de nombreux Allemands qui savent être reconnaissants de tout ce que leur ont donné ces dernières années. Ces Allemands-là, ces Allemands lucides rappellent à leurs concitoyens quelle étonnante faveur, quelle miraculeuse gâterie du destin représente leur condition de 1953 si on la compare à celle de leurs malheureux frères de l'Est que le sort a mis *du mauvais côté* et qui sont aujourd'hui coupés par le rideau de fer de toute participation à la *graisse du monde*.

Un journaliste de l'Allemagne du Sud rappelait récemment, avec beaucoup de justesse dans l'humour, à ses lecteurs tentés de glisser dans la maussaderie, le *devoir de bonne humeur*. Il commençait par leur mettre sous les yeux le texte fort instructif d'une émission de la radio de la zone Est annonçant aux ménagères de Leipzig, comme un mirifique cadeau pour le rôti familial du dimanche, l'arrivage aux Halles de la ville de trois bœufs et d'un veau. *Vous avez bien lu*, écrivait notre journaliste, *trois bœufs et un veau pour une ville d'un demi-million d'habitants !* et il continuait de citer la radio de l'Est mitraillant l'auditeur de *bonnes nouvelles* telles que celle annonçant l'arrivage prochain de café, de *vrai* café, qui à la vérité ne pourrait pas être livré tout de suite à l'impatience du consommateur vu le temps nécessaire pour le torréfier et le moudre, mais qui serait sûrement sur les tables d'Allemagne orientale pour la Noël.

Notre journaliste invitait son lecteur à des comparaisons. Il lui paraissait, non sans raison, que de pareils textes étaient une leçon. Il rappelait ses compatriotes suralimentés au devoir de ne pas complètement oublier leurs frères sous-alimentés. Il rappelait ceux d'entre eux que commençait d'inquiéter un excès de graisse, un « confortable petit ventre leur descendant jusque sur les genoux », au devoir de mesurer la cruauté d'ironie de cette offre, présentée comme fastueuse, de trois bœufs et

un veau à une immense cité pour les « bombances » de son Dimanche.

Rappel au devoir, l'exemple de l'Est était aussi un antidote. Un antidote contre la tentation de la mauvaise humeur. Et voici, dans son texte, la conclusion : *Nous autres, à l'Ouest, qui, grâce à un heureux destin, avons la chance de vivre en grande majorité dans un pays de Cocagne (schlaraffenhaft leben), devrions de temps en temps penser à la manière dont continuent de vivre, dix ans après la fin de la guerre, dix-huit millions d'Allemands. Trop d'entre nous sont oublieux et ne savent pas apprécier les conditions de vie qui, après une catastrophe sans précédent, nous ont été rendues.*

Voilà la vérité et la voix de la sagesse. Ces confortables images dissipent l'alarme qu'aurait pu faire naître en nous l'amertume de notre premier témoin. Que nous voilà loin du « poteau du supplice » !

***

Nous avons tenté de rendre compte de quelques réactions de l'opinion allemande, spécialement devant la méfiance française.

C'est maintenant vers nous-mêmes que nous voudrions nous tourner. Faut-il dire adieu à des espoirs, à ce rapprochement franco-allemand, clé de voûte de l'Europe, qui jamais n'a eu meilleures chances de devenir une réalité que dans la conjoncture Adenauer ? Ne nous sommes-nous pas laissé impressionner par l'immense puissance de trouble introduite dans le monde par la propagande soviétique ? Ne devions-nous pas mieux profiter de l'Allemagne de la sagesse ? Nous n'arrivons pas à nous défendre de quelque mélancolie devant l'acharnement déployé par la France à détruire de ses propres mains les idées généreuses qu'elle avait lancées dans le monde et qui lui avaient valu les suffrages enthousiastes de ce monde.

Incapable d'opter (il y a toujours un risque ! Un risque de la paix, comme un risque de la guerre), notre politique a trop souvent été celle de la timidité et de l'indécision. « La France n'a plus de politique étrangère », ont pu écrire nos meilleurs amis de Grande-Bretagne.

L'année de politique extérieure française qui vient de se clore aura été sous le signe négatif. Que sera celle qui s'ouvre ?

Ces lignes sont tracées à la veille d'une conférence à laquelle sont suspendus beaucoup d'espoirs. Espoirs auxquels répondent, chez d'autres, beaucoup de doutes devant des positions prises dans une dureté de lumière qui semble exclure les conciliations. Jamais tapis vert n'aura été abordé dans une plus grande confusion des esprits. De cet immense désordre sortira-t-il quelque chose de positif ? L'optimisme est aujourd'hui vertu nécessaire et difficile...

ROBERT D'HARCOURT

L'ESPAGNE NOIRE

par Paul Morand

...« Ses voûtes toutes noires de siècles. »

Chateaubriand.

Couvrez l'Espagne d'une croix de Saint-André : Irun, Huelva, Port-Bou, Vigo. Aux quatre points terminaux de cet extrême écartèlement, ce que le voyageur rencontre, c'est du noir.

A Irun, les couvents brûlés qui, en brandissant leurs poutres calcinées à travers des fenêtres sans vitres, sortent des crachins cantabriques, servent de porte d'entrée.

A Huelva, au Rio Tinto, l'on se heurte aux usines vomissant l'acide sulfurique et aux funèbres fours à pyrites.

A Port-Bou, c'est la gueule d'un tunnel, au panache de sépia.

A Vigo, terme occidental, c'est la fumée des transatlantiques qui drape de crêpe le seuil de la péninsule.

Au-dessus des plus familières voies de pénétration espagnoles, un même corbeau m'accueille par son *nevermore ;* il me rappelle, derrière le rideau des œillets rouges de Carmen, au sentiment tragique de la vie péninsulaire. L'Espagne a le deuil éclatant. *Nigra sed formosa.*

L'Espagne vraie n'est pas apparente, c'est un monde hermétique, le royaume du Trismégiste. Il faut pénétrer plus profond que sa conscience pour en découvrir l'âme ; depuis les Phéniciens et les Wisigoths, c'est

Ci-dessus, fragment du comte d'Orgaz (le Greco). Photo Anderson-Giraudon.

dans les puits de mine que se révèlent ses vraies richesses : le cuivre, l'étain, le mercure, l'antimoine, le plomb, l'argent.

Dès la Reconquête, à mesure que le catholicisme vient la tremper de larmes, l'Espagne se consacre à la contemplation de la fin du monde ; elle se voue au dernier soupir de l'homme. Elle semble refuser le destin de l'Europe. Elle se conforme à la géologie et joue son rôle de donjon sur un roc escarpé ; ce haut lieu européen offre le spectacle d'une ville assiégée et renouvelle Numance. Elle est terrible comme ses souverains qui portent les sobriquets les plus terribles de l'histoire : Pierre le Cruel, Jeanne la Folle (qui fait exhumer son époux pour le replacer sur un lit de parade), Henri III l'Affligé, Henri IV l'Impuissant, Charles II l'Ensorcelé forment un long cortège de répudiateurs de la vie, d'apostats de la religion du bonheur, tous couronnés d'ossements comme les idoles mexicaines.

Keyserling me disait : « Les meilleurs tableaux de l'Espagne représentent le Sauveur agonisant. » On pense à Baudelaire :

Et l'homme saigné noir à ton flanc souverain.

Ses meilleurs rois sont des souverains agonisants, eux aussi. Après avoir commenté l'étrange mot de *gana* (c'est-à-dire le besoin, le désir, la *libido*) qui est le ressort secret de l'âme espagnole, le philosophe de Darmstadt, en contrepartie, eût pu consacrer bien des pages à l'expression contraire, à ce *desengano*, au renoncement qui jeta Charles-Quint dans Yuste et Philippe II dans l'Escorial. Est-ce d'Amérique, ce continent de mort que fit revivre D. H. Lawrence dans le *Plumed serpent*, que l'Espagne a rapporté ce *vomito negro ?* Les dates coïncident. Dès la fin du XVe siècle le terrible prodige s'accomplit : on voit les Maures quitter soudain leur Andalousie adorée, les Juifs fuir la sombre galère péninsulaire, Torquemada allumer ses bûchers, les conquistadores se jeter sur un or bientôt aussi funeste à la grandeur de leur pays que les couteaux d'obsidienne au cou des égorgés incas. Pizarre et Cortez sont les Nicolas Flamel de l'Espagne; leur pierre philosophale, c'est l'Amérique. Ce qui avait été expansion devint, par un étrange retour, dissolution. En fouillant les mines du Pérou, l'Espagne creuse une tombe ; les trésors de Montezuma, richesses maudites, fondent plus vite que les galions ne peuvent faire de voyages.

L'absolutisme ibérique n'est pas indigène ; il arrive du Nord, d'Autriche, des Flandres. L'Espagne noire ne garde même plus le souvenir de l'âge heureux où Juifs, Maures et Chrétiens vivaient en paix (quelque chose comme le Tanger actuel, avec moins de cambistes et plus de poètes) ; Barcelone était alors le refuge des astrologues et des médecins juifs chassés de France, Averroès représentait en Espagne la liberté de penser européenne. Mais tout fut sacrifié à l'unité. La diversité, c'est la matière et la vie ; l'unité, c'est l'esprit et la mort. L'Espagne reçoit l'héritage tragique de Charles le Téméraire, de Jean Sans Peur, l'âcre sang

empoisonné des Plantagenets, de Philippe le Beau et de Maximilien, de Jeanne la Folle, les complexes nordiques, les fatalités bourguignonnes, les refoulements flamands, les mystiques désespoirs wallons. Désormais tout ce qui compte dans l'État doit servir. Gracian est jésuite, Calderon et Cervantes sont soldats, Lope de Vega inquisiteur, Gongora et Calderon prêtres.

Au monastère de Yuste, Charles-Quint, contrit, pénitent, réalise son plus grand désir : « Se dénuer, se dépouiller de tout. » Il fait répéter sous ses yeux ses propres funérailles. Le noir est sa couleur préférée ; ses appartements sont tendus de noir ; sa couche est noire, ses vêtements sont noirs, ses armures milanaises sont noires — il n'y brille que la Toison — ; sa litière de grand voyageur est noire, noirs ses membres goutteux ; ses derniers mots sont pour dire : « Gouverner (les luthériens) est une noire affaire » ; il termine enfin par ce cri désespéré : *No hay remedio* (pas de remède). Le monarque parle comme Lautréamont : « Je couvre ma face flétrie avec un morceau de velours, noir comme la suie qui remplit l'intérieur des cheminées. »

Après lui, Philippe II conçoit l'Escorial comme un gril ; cette maison de campagne devient le lieu de sa torture ; il en fera le reliquaire d'un sombre vase où la verdure de ses jardins elle-même est noire ; il ordonne un colossal inventaire sur toutes les reliques de l'univers et conçoit le dessein inouï de se les approprier ; pendant des années, des convois montent vers l'Escorial, apportant d'Italie, d'Allemagne, de Syrie, des crânes, des tibias, des fémurs achetés à prix d'or, d'or péruvien. « L'Escorial sera l'arche de salut au temps de la désolation », dit avec orgueil le roi, en regardant de ses yeux aussi cernés que ceux de son père le plateau granitique et ossu du Guadarrama. Dès la première messe de cinq heures du matin, « il pleure avec Dieu ». Il ne pense qu'à faire de l'Escorial un catafalque pour la dépouille de Charles-Quint ; il prévoit d'abord seize religieux ; il en faudra bientôt dix fois plus pour le service perpétuel, pour les trente mille messes consacrées au repos d'une âme que rien ne repose. Mais c'est surtout sa propre âme noire que Philippe II veut blanchir. Ce travailleur infatigable qui lit tout, annote tout, est installé là, dans sa toile d'araignée, au centre du plus grand empire de ce monde qu'il ne connaîtra jamais. Sa confession dernière durera trois jours pleins ; il faut bien trois jours pour vider son âme bilieuse d'étrangleur, de massacreur, de séquestrateur. Il fait ouvrir le cercueil de Charles-Quint pour voir comment son père vénéré a été enseveli, souhaitant l'imiter en tout. Il envoie dans les Flandres son grand majordome, le duc d'Albe, tigre lent, circonspect et carnassier, pour apprendre aux Flamands à ne pas donner l'hostie à leur perroquet. Dans notre aujourd'hui, Albe reste un bien pauvre exterminateur, avec ses dix-huit mille victimes... Mais pour l'époque, c'était un grand égorgeur.

Pendant ce temps Philippe II se décompose vivant, comme son empire ; « il n'y avait plus de sain en lui, dit Sepulveda, que les yeux, la langue

et l'esprit ». Le premier jour de son règne avait été un autodafé, à Valladolid ; l'ultime, il l'emploie à régler sa dernière toilette avant de s'enfoncer dans les ténèbres ; il récite sa propre prière des agonisants, puis conclut : « Maintenant, c'est l'heure. » Dans cette vie, partout la mort, à l'entrée et à la sortie. Philippe II n'est plus désormais qu'un cippe noir, dans le marbre noir de ce *pudridero* dont Gautier dit que les morts y sont plus morts que les autres. Après lui, Philippe III s'étend vivant dans son cercueil, pour s'assurer qu'on l'a fait à sa taille ; Charles II passe en revue ses prédécesseurs, dans ce même pourrissoir et leur promet de les rejoindre avant une année.

Albe, le porte-vengeance de l'Escorial, est décédé en paix. Torquemada aussi. Ce seigneur de la Tour Brûlée que, sur la vue de son nom, on imagine plus calciné qu'un gueusard, invente l'in-pace, la torture scientifique, la géhenne avec notaire ; il est un de ces Dominicains où le noir l'emporte sur le blanc. Il est fils de cet ordre créé au moment où l'Espagne était ravagée par la peste noire. Pour honorer le Christ, raconte Gener, on le noircit de suie humaine en promenant son effigie au-dessus des bûchers qui s'éteignent.

L'Espagne la plus noire est celle du XVIIe qui inventa cette tombe du péché, le confessionnal.

Torquemada régna sur la Castille et l'Aragon. L'Aragon, c'est le cœur de l'Espagne noire ; je ne connais pas de spectacle plus extraordinaire que le survol de ce petit royaume ; en auto, l'Aragon est rouge, en avion il est noir. Pendant deux heures, le courrier aérien qui va de Barcelone à Madrid traverse une contrée où tout a été comme fondu par un cataclysme, un paysage foré de puisards, strié de plis rouillés, avec des éclaboussures noix-de-galle, taches d'un gigantesque encrier renversé ; ce n'est plus de la terre ou même du roc que traversent des *rios* qui ont l'air de couler du poison, c'est une sorte de bile métallique issue de quelque source de poix infernale, qui se durcit et se bronze davantage encore sous le soleil. L'avion d'Iberia frôle un chaudron où gratine une soupe figée, faite de carbosulfure et de jus de calmar...

L'obscurantisme de la maison de Bourgogne se transmet aux Bourbons. Les meilleurs peintres du moment — un moment qui durera des siècles — sont passionnés du clair-obscur, fervents des ombres dures et poussées ; ils peignent au bitume, aux noyaux de pêche broyés, aux sarments de vignes calcinés, au liège d'Espagne, au résidu de fumée, mieux encore, avec ces os réduits en gélatine qui donnent le noir animal. Tantôt le noir absorbe la lumière pour ne plus la rendre, comme dans *Ribera*, tantôt il la restitue en enchantements nuancés comme dans la *Forge de Vulcain*, en bruns sourds comme chez Herrera (artiste qui, dans sa frénésie de tout noircir, peignait au balai, comme Goya peignait à l'éponge). Les ciels désespérés des *Songes* de Murillo, les ciels d'orage du Greco ressemblent à la vocation d'Ignace de Loyola, commençant sous les voûtes d'un hôpital pour se terminer sur ces derniers mots exténués :

« Le plus tôt sera le mieux. » Jamais le tragique espagnol n'atteindra plus haut, du moins jusqu'à la poésie de Lorca.

Zurbaran ne peint ses blancs immaculés que pour les traverser aussitôt d'éclairs noirs ; Greco ne cherche qu'à s'abandonner à l'enchantement d'une atroce flagellation mystique où même ses surnaturels rayons d'orage viennent se briser. De Valdès Leal à Juan Gris, quelle fuite devant la clarté ! Chez ces Espagnols, tout est sombre, plus sombre que les églises fortifiées (par exemple cette cathédrale de Palma dont la nuit glacée n'est percée que par les vitraux ensoleillés), plus sombre que les bains wisigoths de Tolède ou que les piscines maures de l'Albaicin, que les visages des milliers de Vierges noires péninsulaires [1] que l'argent de leur diadème fonce encore plus, que les citernes de Monserrat, que les ténèbres rupestres d'Altamira, plus sombre encore que la cape nocturne de don Juan, que l'atrabile de don Quichotte, que ces « chambres noires » des couvents où les moines se donnaient la discipline, que le cheval de Charles-Quint par Titien, que les nuages de la *Vue de Tolède* de Greco, que le fond de l'*Adoration de Vélasquez*, que le ciel du *Tres de Mayo*, que les têtes noires des statues de Picasso, que les traits cernés de Miro, plus noir que les moustaches de Dali qui couchera la mode en pleine Cinquième Avenue, dans un lit aux draps noirs et brûlés, avec, pour baldaquin, un bison noir.

Greco, venu à Tolède faire de l'italien agréable, du vénitien à la mode, voit son génie dévoré par l'ombre espagnole. Il commence par les chaudes couleurs du Titien et finit par les noirs de la cuirasse du comte d'Orgaz, qui me fait toujours penser au début du sonnet des Voyelles.

A, noir corset velu des mouches éclatantes...

Son univers devient, à mesure que l'âge s'avance, de plus en plus obscur ; le peu de lumière qui lui reste, il le garde pour Dieu, en haut du tableau. Son portrait le plus fantastique, celui du *Cardinal Tavera*, à l'hospice de Tolède, est celui d'un déterré.

Dans un trou du plafond, la trompette de l'Ange
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

Dans l'art de Greco, comme dans beaucoup de peintures espagnoles, « le fond a mangé les couleurs claires » pour emprunter un mot aux peintres. C'est le drame du *negro hueso*, de l'os brûlé cher aux artistes péninsulaires : « les fonds qui montent », les glacis noirs dont l'opacité, qui n'a pas la transparence des Rembrandt, crève et gâte tant de toiles. C'est peut-être moins beau que les obscurités simples de la *Cuisine des Anges de Murillo*, mais combien poignant, cet enfoncement de la pein-

1. De Monserrat, Sobrona, Vich, Valvanera, la Pena, Ujué, de los Reyes à la cathédrale de Séville, etc.

ture dans la nuit ! Que j'aime m'arrêter, au fond d'une sacristie, dans quelque petite église humide et déserte, au hasard d'une panne, au fond de l'Estramadoure ou de la Galice, et contempler le drame d'un tableau dont les noirs maudits défoncent tout ! C'est l'âme espagnole qui remonte de l'enfer.

Chaque année je vais me prosterner devant la palette de Goya ; on peut la voir, sous vitrine, à l'Académie San Fernando, à Madrid. Des couleurs claires aux teintes brûlées, des ocres aux terres d'ombre, l'œil descend la gamme des tons briquetés, rouans, vineux et charbonnés, jusqu'au noir d'ivoire ; ainsi le chant profond des gitans, avec l'attaque et les appogiatures, descend jusqu'aux cavernes des poumons vidés de leur air. La palette de Goya ressemble à sa vie ; elle commence en rose, elle finit dans le noir. Son testament funèbre, les peintures de la Maison du Sourd (Goya les a d'abord dessinées au charbon de bois sur les murs), est brossé dans le style le plus plombé. Comme le fusain lui paraît encore trop clair, il vide l'encrier, étale l'encre avec ses doigts. Les monceaux de cadavres, les fœtus *qu'on fait cuire au milieu des sabbats*, les chairs livides dévorées par Saturne, les cauchemars fuligineux, les mendiants, les vieilles, les Parques, les démons, les sorcières, s'enfoncent dans les tons lilas d'une Morgue, au petit jour, dans une eau glauque où, noyés et pensifs, ils descendent. Des *Désastres* aux *Caprices* la partie d'ombre va croissant ; chez Goya vieillissant ce sont maintenant des nuits profondes traversées de fantômes. « Le clair-obscur ne s'obtient que par des sacrifices », disait Gautier en pénétrant dans les ténèbres de la peinture espagnole ; c'est par le sacrifice de sa vie que Goya descend chaque jour plus avant dans les ténèbres de la palette.

Michelet prétend que jamais le Diable ne fut plus fort qu'à l'âge où la Raison s'affirma ; pour cet historien, le démon s'est réfugié chez les casuistes. Il voit en Tolède la Mecque des magiciens ; c'est non moins vrai de Murcie, de Séville et de Cordoue où l'alchimie arabe, mère de la Kabbale, avait prospéré depuis le VIIIe siècle ; c'est vrai, plus encore, de l'Aragon où se donnaient des banquets diaboliques dont l'invité d'honneur était un pendu dépendu. A chaque supplice, on brûle, avec les magiciens, plusieurs chariots de livres de sorcellerie. Lancre dit que les assemblées sacrilèges du pays basque comptaient douze mille assistants. Aux repas présidés par Satan, on mange un enfant en hachis, ajoute del Rio, auteur du plus colossal traité de démonologie espagnol, *Disquitiones magicae*. Llorente, inquisiteur défroqué, ami et contemporain de Goya, raconte (Histoire de *l'Inquisition en Espagne*, Vol. III) que les sorcières volaient les cadavres des gens d'Église pour les violer ensuite. Dans son supplice, don Enrique de Villena, accusé d'avoir signé un pacte avec le démon, certifie que des dames espagnoles se sont transformées devant lui en oiseaux de proie ; de son aveu aux rêves volants de Goya, il n'y a pas loin.

L'œuvre de Goya témoigne qu'au XIXe, et plus particulièrement à

Saragosse, la sorcellerie était encore une réalité ; son âme et son talent aragonais en sont imbus.

On a publié récemment un album de photographies sur le *Paris des rêves ;* qui nous donnera une *Espagne des rêves ?* L'Espagne des incubes, coquemars et autres cacodémons ? Ainsi s'établirait une filière continue de dialectique onirique, à travers une tradition remontant aux cavernes. On ne sait pas assez que l'Espagne fut et est restée un pays de fées. Sa littérature est une des premières à compter une *Danse Macabre*, la *Danza general de la muerte*, au début du XIVe. Le théâtre magique n'y a jamais cessé de vivre, depuis les mystères, les *autos sacramentales* du XVIe, les diverses illusions comiques du XVIIe, jouées en plein air, avec démons et feux d'artifice, passages d'étoiles, machineries infernales et célestes, montagnes en marche, animaux bavards et plantes parlantes, spectres et monstres. Lope et Calderon se continuent, au XVIIIe, par les feux follets de Zamora, les féeries de Canizares et de Sotomayor, jusqu'aux *Possédées de Romorantin*, au *Pied du Bouc* et, en plein XIXe, jusqu'aux fantasmagories d'Hartzenbusch, jusqu'à *l'Étoile d'or*, *la Plume merveilleuse*, *la Queue du chat* et autres féeries.

D'où provient cette littérature du rêve ? Peut-être de la faim ? Dans une Espagne bien nourrie (mais ce ne serait plus l'Espagne, ce serait l'Argentine) des moulins à vent moudraient du blé, mais ils ne seraient pas des géants ; aux mirages quichottesques il faut des cerveaux vides et des dents longues, il faut les villes jadis prospères, puis désertées par les Morisques et les Juifs, l'Andalousie du XVIIe aux greniers vides, ou cette Castille que l'alouette ne pouvait traverser à tire d'aile qu'en emportant son grain dans le bec ; il faut le décor de ce Madrid jadis pillé par une police sans pain. L'âge où Philippe III vole aux armateurs leurs galions est celui d'*El sueño de las calaveras*, du *Songe des squelettes*. « Vous êtes métaphysicien ? » demande-t-on à un étudiant d'une nouvelle de Cervantes. « Dame, c'est parce que je ne mange pas », réplique-t-il. Guzman d'Alfarache, Rinconete, les duègnes, les écuyers, les licenciés des siècles noirs se serrent le ventre jusqu'au dernier ardillon de la boucle. Comment s'étonner que ce soit l'heure des mauvais rêves ? *Qui dort dîne...* oui, mais dîne de cauchemars. En vérité, il fallut le secours du Ciel pour que ne mourût pas cette vieille Espagne dépeuplée ; il faut un courageux génie pour faire vivre l'Espagne surpeuplée d'aujourd'hui, avec son million de naissances annuelles.

La place manque pour parler des pronunciamientos tramés dans l'ombre des loges maçonniques du temps d'Isabelle. Mais dès 1872, ce que l'anarchie lève dans l'Espagne moderne, c'est le drapeau noir. Bakounine se sépare de Marx ; tournant le dos au drapeau rouge il dresse le sombre étendard qui signifie massacre, mort, peste et autres fléaux. Déjà, nous dit Voltaire en 1714, des moines précurseurs avaient hissé l'étendard de deuil sur Barcelone.

Au drapeau noir des anarchistes répond le drapeau noir de don Carlos

et son « Vaincre ou mourir ». Les attentats inaugurés sous le règne d'Alphonse XII sont dus à la *Main noire* de Jerez, première des sociétés secrètes anarchistes qui compta cinquante mille affiliés. De nos jours l'éclatement de la guerre civile espagnole voit d'abord le triomphe du drapeau de l'anarchie, jusqu'à ce que le POUM soit écrasé par les Soviets ; l'exécution de Berneri à Barcelone, en mai 1937, par les communistes, marquera la revanche de Marx sur Bakounine.

Voici une blancheur : l'écran. Bunuel va le noircir. Du *Chien Andalou* à *Los Olvidados*, pendant un quart de siècle, le sadisme, la cruauté, les cadavres, les idiots, les désespérés s'imposeront au cinéma ; depuis l'œil tranché au rasoir jusqu'au corps qui roule en bas d'un tas d'ordures, l'art de Bunuel justifie ce commentaire de Dali : « L'Espagne est une planète où les roses sont des ânes pourris. »

Me suis-je, moi aussi, trop complaisamment abandonné « à la manière noire » ? La future Espagne devra être peinte en couleurs moins sinistres. L'art le regrettera certainement : le deuil allait si bien à Elvire...

PAUL MORAND

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

BONHEUR A BALI

par Jacques CHEGARAY *(Amiot-Dumont, édit.)*

JACQUES Chegaray est ce qu'on pourrait appeler un « voyageur de bonne foi ». Il n'essaie pas de nous faire croire qu'il a couru de dangereuses aventures ou assisté, le premier, à des rites secrets. Il nous dit simplement ce qu'il a vu, constaté ou éprouvé sans cacher les ombres au tableau. A ce titre, le livre qu'il a écrit sur Bali est aussi juste et aussi utile que celui qu'il consacrait naguère à la Polynésie. Avis aux touristes qui partis pour les îles enchanteresses y passent ensuite leurs soirées à bâiller d'ennui. Les « derniers paradis terrestres » sont assez beaux en soi pour qu'on leur épargne l'emphase et les superlatifs. Aux yeux de M. Chegaray — qui est certainement bon juge en ce domaine — la féerie naturelle de Tahiti reste d'ailleurs sans rivale. Mais la civilisation tahitienne n'a presque rien laissé, au lieu que la culture balinaise demeure si vivante qu'on pourrait passer des années dans l'île sans la connaître en entier. A Tahiti, soixante mille insulaires forment un peuple essentiellement marin, et un petit monde voué au farniente. A Bali, deux millions d'insulaires forment un peuple essentiellement agricole, petit monde voué au travail. A Tahiti, le climat est celui de l'insouciance, de la sensualité, du brassage des races : tout y est permis. A Bali, le climat est celui d'une société autochtone qui ne se mêle pas aux Européens ; les femmes y sont intouchables, les Tabous innombrables, tout y est défendu. Et pourtant ce sont « deux îles du bonheur ». Celui que chacun porte en soi.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 29.)

HOMMAGE A ANNA DE NOAILLES

par JEAN ROSTAND

Une exposition Anna de Noailles *a eu lieu récemment à la Bibliothèque Nationale. On trouvera plus loin l'article que Denise Bourdet lui consacre dans ses* Images de Paris. *Nous sommes heureux, au moment où l'on célèbre le souvenir du poète, de pouvoir publier également un hommage à Anna de Noailles que vient d'écrire Jean Rostand. Aux sentiments qu'exprime Jean Rostand s'ajoute en ce qui nous concerne une particulière gratitude. La comtesse de Noailles a été une collaboratrice fidèle de la* Revue de Paris *où elle a publié une importante partie de ses écrits : poèmes, études et souvenirs. La première publication —* Litanies *— date du 1er février 1898. Trente-cinq ans plus tard, Anna de Noailles de qui nous avions publié peu de temps auparavant un* « Souvenir de Marcel Proust » *et* « Adolescence », *nous adressait quelques poèmes qui parurent le 15 décembre 1933. Le treizième et dernier de cette ultime série était intitulé* Détachement. *En voici le texte qui semble inspiré par quelque secret avertissement :*

J'ai trop lutté, je me résigne.
Quelle circonstance était digne
De tant de souffrances insignes ?
Certes les malheurs éclatants
Du corps, de l'âme, sont autant
De témoignages et de signes
Qui parent l'être courageux.

Sache élever au-dessus d'eux
La noblesse d'un col de cygne.

Ce fut le message d'adieu d'Anna de Noailles. Elle mourut quelques mois plus tard et Henry Bidou, le 15 mai 1933, publia une belle étude sur son œuvre. L'article qu'il lui consacra s'achevait ainsi :

« Elle a tant parlé de la mort que devant sa tombe mille passages reviennent en mémoire. Je n'en citerai qu'un qui sera ici comme son adieu à elle-même. C'est celui où elle parle magnifiquement de la juste égalité entre les vivants, et de la juste inégalité entre les morts. Cette inégalité « s'empare du cadavre, » lui restitue sa part augmentée, ce total qui ne lèse plus aucun vivant : » l'inégalité sensée et généreuse vénère en ces morts augustes la somme du » mérite physique et spirituel par quoi un seul homme vaut un millier » d'hommes ». *L'univers est fait de peu de monde. »*

Devons-nous ajouter qu'un des poèmes d'Anna de Noailles publié dans la Revue de Paris *avant la guerre (exactement le 1er juin 1912) ouvrit un chapitre de la « petite histoire littéraire », qui rassembla la poétesse et Marcel Proust. Proust venait de lire* Détresse, *long poème dont voici les premières strophes :*

O Dieu mystérieux qui n'aimez pas les êtres,
Qui les avez jetés, pleins d'amour et d'espoir,
Dans un monde où jamais rien de vous ne pénètre
Pour rassurer leurs jours, pour éclairer leurs soirs.

Peut-être n'avez-vous de soucis paternels
Que pour les verdoyants et calmes paysages,
Qui sont comblés d'azur, d'allégresse, de miel,
Et d'un apaisement que n'ont pas les visages ?

Proust qui était en relations avec madame de Noailles depuis 1901, mais ne l'avait pas vue depuis près de deux ans, lui écrivit une lettre dont la ferveur, nous le savons, n'était pas inspirée par la politesse :

Madame,

Je ne sais pas si mon nom oublié ne vous semblera pas celui d'un inconnu. Mais je viens de lire les vers de la Revue de Paris *et, quoique bien incapable d'écrire ce soir, je veux vous dire qu'ils me semblent marquer dans votre art, ce qui ne me semblait plus possible, un degré de plus et plus haut. L'idée du Dieu d'Orient qui ne se plait qu'aux jardins est une chose vraiment sublime, d'une originalité et d'une grandeur inouïes.*

Nous ne pouvons reproduire toute cette lettre. Elle reprenait en somme un thème que Proust avait développé quelques années plus tôt dans une lettre que cite, on le verra, Denise Bourdet. « On vous appellera dans la postérité, en vers, Noailles tout court. » (*N.D.L.R.*)

QUAND je rencontrai madame de Noailles pour la première fois, je n'avais pas tout à fait vingt ans. J'avais lu, au hasard des anthologies, quelques-uns de ses poèmes. Lu assez distraitement, assez négligemment, comme pouvait le faire un jeune homme presque exclusivement voué aux choses de la science, et plus soucieux de scruter les réalités animales que de rendre justice aux imaginations humaines. Et, certes, comme tout le monde, j'avais été frappé par le somptueux lyrisme

du poète, par son pittoresque neuf, par le rythme ardent de son style. Mais, à vrai dire, mon admiration était restée de surface. Il me paraissait que ce lyrisme, que cette beauté, que cette splendeur ne me concernaient point, qu'ils n'étaient pas à mon usage, qu'ils excédaient les moyens de mon goût, enfin qu'ils n'avaient rien à m'apporter comme aide ni comme enseignement. Aussi, avec l'indécente promptitude de la jeunesse, avais-je rangé la comtesse de Noailles parmi ces auteurs lointains à qui l'on songe avec respect, mais sans amour.

C'est dire qu'en 1914 approcher le poète de « L'Ombre des Jours » ne me semblait rien moins qu'une faveur d'exception. J'étais d'ailleurs, en ce temps-là, affligé d'une timidité monstrueuse, quasi morbide, qui transformait en véritable torture toute relation avec les humains : madame de Noailles, par sa désarçonnante véhémence, par l'insolite de ses interrogations, ne pouvait que m'apparaître, de prime abord, comme un personnage singulièrement redoutable.

Et pourtant, quelques années plus tard, la vie, très paradoxale, devait faire de moi, sans que je l'eusse cherché ni voulu, l'un des familiers d'Anna de Noailles. Peu à peu désintimidé, apprivoisé, je fis partie de ces privilégiés qui, dans sa chambre de la rue Scheffer, auprès de son lit, étaient admis au spectacle étourdissant et toujours renouvelé de sa puissante et délicate vitalité. J'en suis encore à me demander par quel miracle elle tolérait, et allait même jusqu'à solliciter, ma présence. J'en suis encore à me demander quel intérêt elle pouvait bien trouver à ce jeune sauvage qui, sortant de ses livres et de ses insectes, arrivé tout droit de la campagne basque, ignorait tout de la littérature, de la vie, de Paris et du monde, et n'avait à lui offrir, en retour de tant de trésors, qu'un humble silence émerveillé...

Peut-être devinait-elle, et pour en être quelque peu touchée, l'extraordinaire révélation qu'elle m'apportait. Car tout en elle me ravissait, m'enchantait, m'éblouissait. Ceux qui ne l'ont pas connue ignorent, et sans doute ils ignoreront toujours, jusqu'où peut aller la force expressive du langage dans le poétique, le persuasif, le profond et le drôle. Elle disposait de tous les tons, sauf du maniéré et de l'affecté. Chez elle, l'outrance n'avait rien de théâtral, le pathétique ne sonnait jamais faux, le rare ne tournait jamais au précieux. Et quand j'évoque le prodige de son éloquence — si l'on peut appeler ainsi de la vie à l'état pur, qui explosait en paroles — je songe moins à ces volontaires démonstrations où elle se divertissait parfois (elle appelait cela « faire feu des quatre pieds ») qu'à la façon toute spontanée dont elle parlait son existence quotidienne à l'intention de ses intimes, dont elle racontait une lecture, un paysage ou une insomnie, l'essayage d'un chapeau, une dispute avec un éditeur, la bévue d'un médecin, l'ennui d'un dîner officiel...

Et que dire de ces portraits qu'elle traçait en quelques phrases péremptoires, sortes de caricatures psycho-somatiques où figuraient des termes de comparaison empruntés à tous les règnes de la nature, depuis le

minéral jusqu'au mammifère, et dont telle était la force hallucinante que, plus jamais, nous ne pouvions voir le modèle autrement qu'elle nous l'avait dépeint !

Célèbre est le mot d'André Breton à propos de Paul Éluard : « des yeux de pétrole fou ». Mais, bien avant les surréalistes, Anna de Noailles connaissait le secret de ces bizarres hybridations verbales.

Elle était plus intelligente, plus malicieuse que personne. Cette inspirée avait la sagacité psychologique d'un Marcel Proust, l'âpreté d'un Mirbeau, la cruelle netteté d'un Jules Renard.

Sur une foule de points, elle m'instruisait, m'obligeait à réfléchir, me dessillait les yeux. Quelle hardiesse de vision, et quelle liberté de jugement ! Comme, d'un mot, elle savait crever les encombrantes baudruches, et, à la faveur de la poésie ou de l'humour, narguer en petite fille terrible les bienséances et les préjugés !

Elle n'avait d'illusion que bénévole, et ne s'abusait guère sur les médiocrités humaines. On eût cru parfois qu'elle n'avait vu que le côté lumineux des choses, mais non, elle avait vu aussi tout le noir. Ses enivrements n'ont jamais fait tort à ses lucidités. « Si Tristan sentait l'ail je le dirais », affirmait-elle dans une de ces formules saisissantes qu'insouciamment elle prodiguait.

Incapable de se contrefaire, elle était sans relâche — invinciblement et comme organiquement — elle-même.

Curieuse par générosité, elle traquait avidement la vérité dans les êtres, qu'elle forçait à livrer le peu qu'ils recélaient.

A son don d'observation, rien n'échappait de ce qui est réservé d'ordinaire à des scrutateurs moins impétueux. D'un de ses regards d'aigle, elle avait tout embrassé, tout compris, tout jugé, jusqu'aux plus minces détails, et même ce qui n'était pas digne d'être perçu par elle.

Malgré son penchant à faire jaillir l'étincelle comique, elle redevenait éminemment sérieuse et même sévère dès qu'il s'agissait de choses vraiment grandes. Il ne fallait point que, devant elle, on raillât ou diminuât les valeurs qui avaient son assentiment : l'héroïsme, le don de soi, l'élan vers la gloire ou même la prouesse, la dignité logique de la pensée, la hauteur du vouloir. Et aussi le simple respect du métier. Elle ne comprenait pas, elle n'admettait pas ce parti pris de jeu et de mystification qui déjà tendait à s'introduire dans nos mœurs littéraires.

Sous son rire enfantin, toujours prêt à fuser pour un objet futile, se tenait une invariable mélancolie. Jamais elle n'était vraiment détendue, satisfaite, sans quelque arrière-tristesse. Même aux époques heureuses, comblées, elle était comme auréolée de solitude et de dénuement.

Elle avait au plus haut point le sens de l'amitié. « L'amitié, disait-elle, est mon second métier. » Et jamais, en effet, elle ne préférait son travail à la compagnie de ceux qu'elle avait élus. Toujours je l'ai vue repousser son cahier et laisser son stylo, pour poser sa petite main en étoile sur le bras du visiteur ami.

Connaissant, d'expérience personnelle, les « chemins hérissés de la douleur physique », elle avait une grande aptitude à la pitié. Elle eût fait je ne sais quoi pour apporter un tube d'aspirine ou un flacon de gardénal à un être qui souffrait. Et cette exquise compassion, cette conscience aiguë de la misère animale du corps — jointe à un goût très sûr de la justice — donnait toute sa plénitude à son amour pour le peuple. Amour profondément sincère, et qui n'était point élégance d'aristocrate, ni même fidélité à la tradition romantique des Hugo et des Michelet... Car l'orgueil, purement spirituel, d'Anna de Noailles ne la privait point de fraterniser avec tous par la chair et par l'instinct. Elle vivait dans un monde haut placé, situé directement sous les étoiles, où n'atteignaient pas les cloisonnement mesquins de nos sociétés, et où la musique des sphères ne couvrait pas le sourd gémissement de la détresse humaine.

***

L'affectueuse admiration, le tendre enthousiasme que m'inspirait la personne d'Anna de Noailles devait tout naturellement m'inciter à revenir à son œuvre... Alors, l'un après l'autre, je lus ses volumes de vers, ses romans et ses contes — et je ne fus pas long, cette fois, à découvrir l'incomparable poète, l'incomparable prosateur dont l'essentiel avait naguère échappé à ma hâte de mauvais liseur. Pour que je rendisse justice au génie, fallait-il donc que je fusse instruit par l'amitié ! Je retrouvai sur le papier tout ce qui m'avait tant séduit dans l'être réel. Car, bien sûr, tout y était (et comment cela eût-il pu ne pas y être) : l'altière solitude, l'angoisse pascalienne, « la raison et le chant », la divination des cœurs féminins, la franchise de l'aveu, la noble compassion — tout, sauf la prodigieuse drôlerie, qu'Anna de Noailles n'a jamais voulu accepter dans son œuvre écrite.

Toutes ces vertus de l'âme et de l'art, il me semble qu'elles n'ont pas cessé d'éclater toujours davantage dans l'œuvre d'Anna de Noailles, et singulièrement dans le *Poème de l'Amour*, où elle laisse délibérément tomber le voile des splendeurs, et dans ce bouleversant *Honneur de souffrir*, où l'excès de la douleur a coupé le souffle du poète. Jamais peut-être, dans aucun livre de prose ou de vers, ne s'était exprimée avec autant d'austère passion la stupeur de l'esprit devant l'escamotage de la mort, et l'incompréhension du départ suprême, et la honte de survivre, et la décision de continuer à traiter en vivant celui qui n'est plus là. Car il ne s'agit pas, dans l'*Honneur de souffrir*, de regrets et de souvenir ; l'exceptionnelle force de cette élégie funèbre est d'être vécue au présent, non au passé. Jamais on n'avait mis tant de feu pour s'adresser à des cendres, jamais on n'avait à ce point tenu compagnie à des morts, trahi la lumière pour la ténèbre, déserté la vie au profit des tombeaux.

Et, de ce livre, monte un terrible cri de révolte, le plus violent qu'on ait poussé depuis Léopardi. Révolte contre la terrestre planète qui

résorbe nonchalamment les corps, contre le spécieux univers, contre la vie mensongère qui porte en soi-même son échec, si bien que la pensée humaine se trouve réduite à rendre un nostalgique hommage au suave néant préliminaire :

« Lieu d'avant la naissance, unique réussite. »

***

On ne survit pas très longuement à un livre pareil.

Anna de Noailles, en 1927, avait vu disparaître, coup sur coup, les êtres qui étaient les principaux motifs de son existence. Un jour, c'en fut trop... Elle chancela et nous ne tardâmes pas à comprendre qu'elle était, cette fois, trop rudement frappée, et que tous les efforts de ses vivants auraient à la disputer à la silencieuse conspiration de ses morts...

Anna de Noailles ne vivrait plus désormais qu'assistée par l'espoir de suivre ceux qui l'avaient abandonnée. Non pas, certes, qu'elle nourrît l'illusion de les rejoindre, car elle était dépourvue de toute croyance consolatrice, et l'excès même de son mal ne faisait que la roidir dans une impavide négation. Mais elle voyait dans la mort — la bonne mort, comme disait Lucrèce — le suprême calmant, le seul somnifère capable de la délivrer de tant d'absences...

« Je ne peux plus m'entendre — disait-elle — qu'avec ceux qui sont en amitié avec la mort. »

Elle-même s'étonnait de se trouver à ce point frustrée par ces départs :

« Je n'aurais jamais cru jadis
» Que l'on était si peu soi-même. »

Et nous-mêmes, avouons-le, nous ses proches, nous ses amis, l'eussions-nous deviné, qu'elle était capable d'une si rigoureuse aliénation ? Le savions-nous, que cette vivante unique, que ce moi non pareil, pouvait connaître à ce point le manque d'autrui ?

Même en lisant les vers désolés de l'*Honneur de souffrir*, nous pensions, nous espérions que la plainte s'était laissée amplifier par le génie... Nous hésitions à prendre tout à fait à la lettre ces serments faits à des tombeaux... Mais, hélas, nous dûmes reconnaître que le cri, pour une fois, n'avait pas dépassé le mal. Et ce fut, à mes yeux du moins, la période la plus élevée et la plus touchante de l'existence d'Anna de Noailles que celle où nous comprîmes, par son inguérissable tristesse, que son cœur — bien plus grand de n'être pas innombrable — s'était farouchement refermé sur quelques-uns.

Heure probante, où s'authentifiait toute son œuvre, et où nous pûmes donner son sens véritable à cette phrase qui jadis nous faisait sourire :

« Pour moi j'ai été une muette. »

Rien ne pouvait plus la distraire, ni la nature, ni le travail, ni elle-même. Nous la vîmes peu à peu s'enfoncer dans la nuit. Un instant, nous pûmes croire que des fleurs de pastel allaient la retenir. Mais ce ne fut qu'une halte. De toute chose, elle se détachait, se dépouillait peu à peu, et même de cette ambition créatrice qui la dévorait autrefois.

« Quel beau livre j'écrirais — disait-elle — si je revenais de ces sombres régions et si je croyais encore assez à la vie pour avoir envie d'écrire. »

Et comme nous la pressions d'ajouter à son œuvre :

« Est-ce que tout finira, mon petit ? Alors ? N'ai-je pas fait assez de cadeaux au néant ? »

Aussi, quand vint l'heure où la nature — par des voies qui sont restées quelque peu obscures à la médecine — se fit la complice de ses vœux, nous assistâmes au spectacle de sa calme résignation. Cette rebelle s'abandonnait aux lois de la nature ; cette fervente de Nietzsche s'éteignait selon Marc-Aurèle. Tant de sagesse finale devait donner à notre douleur une forme que nous n'eussions pas prévue. Et, malgré notre déchirement, nous ne pouvions que nous incliner avec respect devant l'exemplaire *exactitude* de celle qui avait écrit :

« Certes il est altier d'opposer le courage
» A ce que l'on voit défleurir
» Et d'aborder en paix les défaites de l'âge,
» Mais il est plus pur de mourir. »

JEAN ROSTAND

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE FER DE DIEU

par René Hardy *(Laffont)*

Le héros de Résistance-Fer, l'ange déchu du drame de Caluire, s'efforce de transposer dans l'imaginaire les heures torturées qu'il a vécues ; devenu l'auteur du *Livre de la Colère*, il nous offre aujourd'hui un premier « roman », sous le signe de Malraux, consacré à la guerre d'Indochine. C'est un livre faussement adroit, assez violent pour paraître sincère, assez coloré pour évoquer l'Asie pour ceux qui n'y sont pas allés, mais qui ne saurait soutenir en aucune page la comparaison, complaisamment évoquée par l'éditeur, avec *la Condition humaine*. L'opposition primaire entre le « charognard » Torlet et le religieux don Angélico prêterait à rire si la guerre d'Indochine n'était le plus sanglant des drames. Quant à « l'atmosphère » d'un camp viet, évoquée à l'aide de quelques références à l'« autocritique » occidentale, le moins qu'on puisse dire est qu'elle manque totalement de vérité.

PIERRE DE BOISDEFFRE

LE ROMAN DE GOYA

par Lion Feuchtwanger *(Calmann Lévy)*

Une vie romancée de Goya, intéressante, très documentée, trop documentée même, ce qui est le défaut du genre quand l'auteur est trop scrupuleux. Le personnage de Goya disparaît un peu sous une surcharge de faits, sous le souci de recréer minutieusement toute une époque.

(Suite de la chronique bibliographique page 71.)

FEDERICA

par Emmanuel Roblès

VIII

Les hommes qui étaient montés à bord circulaient silencieusement sur le pont et on ne pouvait voir leur visage, caché par la visière de leur casquette. L'un d'eux qui avait tenté d'obtenir une explication au sujet de l'accident de Marcos s'était fait rabrouer. On devinait facilement que Marcos tenait bien en main ses acolytes. Ceux-ci obéissaient à sa voix avec célérité.

On entendait les vagues s'écraser sur la plage. Tout semblait désert. Pas une lumière. Ces masses noires, charbonneuses, c'était la file des villas abandonnées en cette saison. Leur valise à la main Ricardo et Federica attendaient qu'on descendît Marcos dans la petite embarcation qui avait emmené les trois inconnus. Federica était toujours emmitouflée

Résumé des précédents chapitres. — Dans un port espagnol. Un jeune homme, Ricardo Maja, étudiant à l'Ecole de Navigation, à bout de ressources, accepte les propositions de Marcos, un homme d'affaires suspect, plus ou moins contrebandier, qui lui demande de conduire près d'Alger une barque « clandestine ». Marcos lui-même doit être du voyage. Avant son départ, Ricardo, qui compte s'établir en Algérie, prend congé de sa logeuse, Rosario et de la fille de celle-ci, Mariana, qui était sa maîtresse. Pendant la traversée, Ricardo croit se trouver seul avec Marcos sur le bateau. Mais après quelques heures il découvre soudain qu'il y a à bord une passagère, Federica. Il le découvre au moment où Marcos, qui a tenté d'abuser de la jeune fille, hurle de douleur, car, en luttant, il est tombé et s'est cassé la jambe. Pendant plusieurs heures le sauvage Marcos insulte Federica et Marcos qu'il accuse d'être de connivence. Accusation absurde, mais il est vrai que dès le premier instant, le jeune Ricardo s'est posé en défenseur de Federica. A l'instant où reprend aujourd'hui ce récit, le bateau contrebandier vient, dans la nuit, d'arriver en Algérie.

dans la gabardine qui lui donnait une silhouette grotesque. Ricardo savait que, le danger des garde-côtes évité, un autre danger les menaçait. Il avait glissé à l'oreille de la jeune fille : « Vous réglerez votre attitude sur la mienne. Il faut être prudent... »

L'eau contre la coque faisait un bruit de ventouse. Très loin, des chiens se mirent à aboyer. Leurs cris montaient de la campagne humide, écrasée de nuit et soulignaient davantage l'immense indifférence qui les entourait. Le *San Miguel* tirait par moments sur son ancre. Ricardo était impatient et inquiet. Cette fille compliquait tout. « Elle aurait mieux fait de rester où elle était. » Ses propres projets, des projets qui engageaient sa vie, il devrait les reconsidérer, les modifier à cause de cette fille qu'il ne connaissait pas, dont il ne voulait rien, qui ne lui était rien mais qu'il ne pouvait abandonner à Marcos. « Me voilà obligé de jouer les Saint-Bernard ! »

Déjà on les appelait. A leur tour ils sautèrent dans la barque. Ricardo dut aider sa compagne. Il la prit contre lui et en éprouva un certain plaisir. « Légère comme une plume ! Une gamine... » Elle s'assit à l'arrière où il la rejoignit. Parce qu'elles étaient entourées de chiffons les rames en frappant l'eau ne faisaient presque pas de bruit. Seul, allongé à l'avant, Marcos fumait et lorsqu'il tirait une bouffée la faible clarté de la cigarette suffisait pour révéler ses joues plates, sa mâchoire carnassière. Une fois à terre Ricardo fut sollicité pour aider au transport de Marcos vers la maison toute proche qu'on lui désigna, bâtie sur un entablement de rochers. Dans l'ombre, sur la plage, on pouvait distinguer trois lamparos couchés sur le flanc et derrière eux l'ouverture béante d'un abri. Il était clair que c'était là qu'on cacherait le *San Miguel*.

Marcos refusa l'aide de Ricardo et ce fut un de ses hommes qui le prit à califourchon sur son dos. Il fallut monter un raide escalier de pierre. En haut quelqu'un les éclairait avec une lampe électrique. Ricardo se retourna pour voir une dernière fois le *San Miguel*, à peine visible dans l'obscurité mais qu'on devinait à la tache qu'il faisait, précise, sur les innombrables écailles de l'eau. Federica leva le visage vers l'homme qui balançait sa lampe au milieu de l'escalier en disant :

— Que pasa ? Que ha ocurrido ? Vamos, chicos, cuidado !...

La pièce où ils pénétrèrent était petite, peinte à la chaux et mal éclairée par une ampoule de faible puissance. Les murs étaient nus. Un épais rideau cachait la fenêtre. Sur la table traînaient encore des cartes, des paquets de cigarettes. On allongea Marcos sur un large lit qui tenait tout un angle de la pièce et l'homme lui serra la main, le questionna d'un ton pressant tandis que les trois compagnons attendaient près de la porte, les yeux fixés sur Federica avec une insolente curiosité.

Marcos parla d'accident dû au mauvais temps, maudit sa malchance et demanda de l'alcool. Puis il ordonna aux autres de s'occuper du bateau. Ils sortirent tous les trois non sans jeter encore par-dessus leur épaule un coup d'œil vers la jeune fille.

— Et maintenant je veux un peu la paix ! dit Marcos. Éteins et attends que je te rappelle.

— Compris, compris, dit le vieux, et il poussa Ricardo et Federica vers la cuisine où se trouvait une femme petite, à tête de dogue. Une naine. Elle regarda les nouveaux venus et continua à surveiller son feu. Près d'elle, couché à ses pieds, un grand chien danois observait la scène d'un œil rouge.

— Je m'appelle Julian, dit l'homme et je suis content de vous recevoir chez moi. Voici ma sœur Panchita. J'espère qu'on vous a présentés à nos amis ?

— Pas encore, dit Ricardo. Mais nous aurons le temps...

— Certainement, certainement ! Dites-moi, vous devez avoir faim ? Nous allons vous donner de quoi vous sustenter...

Il pria ses hôtes de s'asseoir autour de la table et s'assit lui-même.

— Laissons ce pauvre Marcos se reposer...

Le chien bâilla, se tourna vers le mur.

Julian se frotta les mains qu'il avait grandes et velues jusqu'aux ongles. Il devait avoir une cinquantaine d'années et sous le long nez placide, foré des vers, la bouche grasse avait un pli désabusé. Il ressemblait un peu à sa sœur mais avec quelque chose d'aimable dans les yeux, dans les manières. Lorsqu'il se pencha pour flatter le chien qui se trouvait contre sa chaise, il montra son profil et Ricardo découvrit qu'il lui manquait une oreille. Celle-ci avait été coupée au ras du crâne. Il ne subsistait autour de l'orifice qu'une cicatrice rose et laide.

En silence, sans quitter son air mauvais, la naine servit un plat de riz. Puis elle distribua des assiettes et dit d'une voix masculine :

— Les fourchettes vous n'avez qu'à les prendre dans le tiroir.

Elle repartit vers son fourneau en chaloupant sur ses courtes pattes. Le chien s'était levé et avait posé son museau humide et froid sur la cuisse de Ricardo.

De la plage parvenait le bruit du treuil en marche, son cliquetis caractéristique. On hâlait déjà le *San Miguel* pour le cacher.

— Eh bien, dit Julian, vous avez eu grosse mer ! Votre dame n'a pas trop souffert ?...

— Nous ne sommes pas mariés, dit tranquillement Ricardo.

— Ça ne fait rien, cher ami. Je dirai volontiers comme l'infortuné Marcos : je ne suis pas un moraliste... Vous boirez du vin sans doute ? Le vin d'Algérie est capiteux...

Ricardo et Federica avaient échangé un regard rapide. Il était évident que Marcos ne dirait rien de sa véritable aventure et qu'il valait mieux laisser Julian parler.

— Moi, je ne mange pas. J'ai déjà soupé. Vous pensez il est près de quatre heures du matin ! Mais vous, je vous en prie, sustentez-vous, sustentez-vous !

Federica toucha à peine à son plat de riz. Ricardo, lui, mangea le sien de bon appétit.

— Mais comment l'accident s'est-il produit ! Cela dépasse l'entendement ! Vous subissiez une véritable tempête ? continuait Julian.

— Marcos est allé dans le poste avant. J'étais à la barre. Subitement je l'ai entendu crier. Je ne sais rien de plus. Je l'ai retrouvé en bas, la jambe cassée, la figure en sang...

— C'est fâcheux, c'est fâcheux, dit Julian. Vous êtes sans doute au courant de tout, n'est-ce pas ? Il est votre ami et il a dû vous informer de ses plans ?

— Oui. Cet accident risque de l'immobiliser longtemps. C'est moche pour l'histoire de Cherchel.

— Non, non... Il ne faut pas jeter le manche après la cognée, que diable. Cette opération peut réussir malgré l'état de notre ami...

Il resta songeur durant quelques minutes tandis que la naine assise sur un tabouret commençait à moudre du café, le moulin serré entre ses courtes cuisses. Le chien tournait autour de Federica, quêtant un bout de viande, les babines luisantes de bave.

— Elle est gentille, votre compagne, dit brusquement le vieux en regardant Federica. Elle est toute pâle encore. Pourquoi ne boit-elle pas de ce vin ?... Mais buvez donc, ma petite !

Paternel, il remplit le verre de la jeune fille qui, manifestement, était mal à l'aise.

« Ne doit pas croire à un accident, le bougre, pensait Ricardo. A dû flairer au moins une partie de la vérité. »

Federica but la moitié de son verre et ses joues se colorèrent. C'est vrai qu'elle était fine, jolie même avec une certaine dignité dans le maintien.

La lippe pendante, la naine tournait son moulin, perdue dans un rêve épais. Elle avait le buste de proportions normales mais ses jambes et ses bras étaient bizarrement atrophiés et comme tordus. Avec dégoût, Ricardo observa ses petites mains carrées et grasses, aux ongles noirs.

— Laissons-le se reposer, dit Julian.

— Il faudra, dès ce matin, lui faire consulter un médecin, dit Ricardo en repoussant son assiette.

— Certainement.

Julian lui offrit une cigarette mais lorsqu'il présenta le paquet à Federica la jeune fille refusa. Il resta quelques secondes à l'observer puis détourna les yeux.

— Pour des tas de raisons, dit-il, il est impossible de consulter le médecin du village. C'est un homme indécent. Je veux dire : un sacré ivrogne et un sacré bavard...

Ricardo sentit que la partie se jouerait dans les minutes qui allaient suivre. Il alluma sa cigarette.

— J'ai un ami, à Alger, qui est docteur.

— Ah ! fit simplement Julian en lâchant une bouffée de fumée au nez du chien. Dehors le bruit du treuil continuait. Coûte que coûte, pensait Ricardo, il faut rejoindre Alger.

— Un ami sûr ? demanda nonchalamment Julian.

— Oui.

— Notez que j'ai la plus grande admiration pour la médecine et le plus profond respect pour les médecins. Le secret professionnel, ça existe pour eux. Est-ce qu'il habite loin, votre ami ?

— Docteur Glaeser, à El-Biar.

— El-Biar...

— Nous prendrons par Chéragas, dit vivement Ricardo. Nous éviterons ainsi de traverser la ville.

Julian lui jeta un regard oblique puis se caressa l'oreille.

— Oui, oui...

Il se méfiait. Ricardo sentit sur lui le regard intense de Federica. Elle se tenait assise, le buste droit, les mains croisées sur les genoux. Il la sentait inquiète, toute son attention en éveil.

— Nous en parlerons tout à l'heure à Marcos, ajouta Julian, d'un ton bonasse. Ça le regarde. Laissons-le se reposer...

Ricardo vit Federica serrer dans son poing le col de sa robe comme si elle avait froid. Il fut attendri par cette détresse qu'elle essayait de cacher. Comment lui faire comprendre qu'elle pouvait continuer à compter sur lui ? Mais que pourrait-il lui-même ? La naine distribuait les tasses, posait la cafetière sur la table.

— Les cuillers et le sucre sont dans le tiroir, dit-elle avec brusquerie.

— Nous devrions partir vers cinq ou six heures, ce serait plus prudent, dit Ricardo.

— Nous verrons, nous verrons...

— Le docteur Glaeser nous recevrait tout de suite...

Il hésita. Julian versait le café. Ricardo voyait le trou noir de son oreille mutilée.

— Et puis, je voudrais qu'il voie aussi la petite...

Cette fois, Julian leva lentement la tête vers lui, avec une vague expression d'ironie.

— Pourquoi ?

— Ce voyage l'a épuisée...

Julian but une gorgée de café mais par-dessus la tasse il regardait Federica. La naine avait disparu. Dans un angle de la pièce, le chien s'était couché, le museau entre les pattes mais ses yeux aussi semblaient épier la jeune fille.

— C'est vrai, dit enfin Julian, que vous avez fait un très mauvais voyage...

Federica baissa la tête, comme si cette réflexion l'accablait. « Si les arbres pouvaient pleurer... » Ce bout de phrase tourna dans la pensée de Ricardo. A ce moment, on entendit des pas devant la maison. Puis

les hommes entrèrent l'un après l'autre, tous trois petits et maigres, avec des visages desséchés. Ils raclèrent leurs espadrilles sur le seuil pour les débarrasser du sable et se mirent à lorgner Federica en souriant. Ils avaient dû beaucoup parler d'elle sur la plage. Leurs yeux avaient un éclat cynique.

Parfois, Federica tournait la tête vers Ricardo et le regardait avec une intensité qui le bouleversait. « Oui, petite, oui. Nous ferons ce que nous pourrons ! » La naine avait reparu et demandait si on voulait encore du café.

— Oui, chérie, dit l'un des hommes. Très chaud, avec beaucoup de sucre.

Ils se tenaient debout non loin de Federica et il était clair qu'ils donnaient la comédie à la jeune fille. La visière de leurs casquettes leur donnait un profil d'oiseau. Le plus jeune qui portait une fine moustache soigneusement taillée appela Panchita : trésor, petite perle, œillet andalou...

— Ce sont de joyeux garçons, dit Julian en souriant avec indulgence. Vous ne buvez pas votre café, mademoiselle ?

Federica fit signe que non. Elle tenait les bras croisés et serrés sur sa poitrine. Julian se tourna vers les hommes :

— Tout est en ordre ?

Panchita s'affairait autour de la table en pestant contre le chien :

— Toujours fourré entre mes jambes, celui-là !

A ce moment, Marcos appela. Julian se précipita aussitôt dans la chambre.

Au bout de quelques minutes il revint, fit signe à Ricardo de le rejoindre. Allongé sur le lit, Marcos se grattait la barbe.

— Nous l'accompagnerons à El-Biar, toi et moi. Cela suffira, dit Julian.

A coup sûr, ils avaient déjà décidé du sort de Federica. « Situation idiote », pensait Ricardo. Les autres semblaient attendre son avis. Du corps allongé de Marcos montait une fade odeur de sang et de sueur. Il avait repoussé la couverture au-dessous de ses genoux et gardait une main posée sur sa jambe cassée. La rumeur des vagues frappait les persiennes.

— Eh bien ? dit Julian.

— D'accord...

Encore un silence.

— Mais la petite vient avec nous, ajouta Ricardo posément.

Toujours cette rumeur de la mer sur la plage qui donnait la sensation d'un danger sournois, enveloppant. Julian avait baissé les paupières comme un homme très fatigué qui doit subir des propos odieux. Un gros cafard noir, tout luisant, goudronneux, fila le long du mur, s'arrêta net, reprit sa course vers un rendez-vous précis.

— La petite, comme tu dis, restera ici, dit enfin Marcos.

Julian soupira. Tout était dit. Sans doute fallait-il à présent quitter la

pièce, commencer les préparatifs du départ. Ricardo se souvint du regard angoissé de la jeune fille.

— Pourquoi ne viendrait-elle pas ? dit-il en feignant la surprise.

Alors Marcos se tourna sur le lit, fit gémir le sommier. Dans la pièce voisine les hommes discutaient à haute voix. Ricardo entendait les coups sourds de son cœur. Que faisait Federica ? Marcos le regardait, un œil à demi fermé. Méfiance...

— Nous pourrons très bien la soigner ici, dit Julian. Panchita...

— Non, dit sèchement Marcos. Qu'elle vienne...

IX

Des vignes et des vignes et des collines funèbres sous un ciel de laque rose... La camionnette filait sur la route humide, entre deux rangées d'eucalyptus tout frissonnants. Julian, au volant, sifflait un petit air guilleret. Federica était du côté de la portière, Ricardo au milieu. Personne ne parlait. Derrière eux, couché sur un matelas de sacs, Marcos semblait dormir. Des lueurs blanches traversaient le ciel. Soudain, une nuée d'oiseaux jaillit d'un grand pin, descendit vers les terres labourées, remonta, se perdit derrière les éventails des palmiers. Federica serrait sur ses genoux sa valise de carton craquelé. Elle se tenait légèrement tassée sur elle-même, le regard fixe. Ils croisèrent deux Arabes qui marchaient, leur bâton tenu en travers des épaules. Un large fleuve de lait coulait à présent dans l'espace et des flammes montaient à l'est, entre les lances aiguës des cyprès.

— C'est sûr que c'est un accident ? murmura soudain Julian, comme si cette idée venait de visiter son esprit pour la première fois.

Mais Ricardo se méfiait de lui. Un vieux renard. Il se contenta de hocher la tête sans répondre.

— Qu'il soit tombé de l'échelle et qu'il se soit cassé une patte, je veux bien...

« Alger : 5 kilomètres » annonçait un écriteau bleu. Devant un camp militaire un soldat montait la garde, le visage renfrogné.

— ... mais, cette blessure à la tête ?...

— Je ne sais pas, dit Ricardo, maussade. Je vous ai dit que j'étais à la barre. Je l'ai entendu crier...

Encore des jardins, des villas blanches et, au fond d'une large avenue, un coin du port avec un paquebot à cheminée rouge...

— C'est par ici, dit Ricardo.

Il devait être sept heures. Tout était silencieux dans ce quartier. Sur l'avenue, des trolleybus verts filaient dans les deux sens. Etincellement de leurs vitres. Par les rues étroites, ils atteignirent la maison du docteur Glaeser. Un domestique arabe vint leur ouvrir le portail. C'était un

garçon jeune, à demi endormi et qui aida Ricardo et Julian à descendre le blessé, à le transporter sur le divan d'une petite salle encombrée de plantes vertes. Federica s'était déjà éloignée de la camionnette, faisait quelques pas à travers les allées. A la pointe des feuilles, le soleil mettait une petite goutte de lumière, comme une pâte brillante. Un jet d'eau pleurait sur un bassin envahi d'herbes pourrissantes d'où montait une odeur fade. Toutes les persiennes de la façade étaient fermées. A la question de Ricardo, le serviteur arabe répondit que le docteur Glaeser et sa femme étaient partis trois semaines plus tôt pour Marrakech où leur fils, sous-lieutenant pilote, avait eu un grave accident d'aviation. Mais son remplaçant, le docteur Dornier, logeait là.

— Je vais le prévenir, dit le jeune homme.

Marcos attendait, assis de côté, sa jambe cassée allongée sur le divan. Julian se curait les dents avec une allumette taillée en pointe et suivait des yeux Federica, à travers les vitres de la large porte d'entrée. Attendre... L'absence du docteur Glaeser tourmentait Ricardo. Julian avait dû flairer la vérité... L'essentiel, pour le moment, était de quitter Marcos, de lui arracher Federica. Impossible de lui abandonner la jeune fille. Il se vengerait d'elle férocement. Ricardo était ému à l'instant d'agir. Marcos fumait, l'air absent. Julian rêvait devant le jardin où Federica continuait à se promener à pas lents, toute menue, sous les larges feuilles des bananiers, avec une expression assez pitoyable. Il y avait un grand silence qu'il semblait impossible de troubler en disant : « Voilà, je pars, je m'en vais avec elle... » Ce silence accablait l'âme de Ricardo. Il fallait s'arracher à cette espèce d'engourdissement. Déjà des bruits se faisaient entendre à l'étage supérieur. Quelqu'un allait venir. Il était temps. Mais il se sentait tout vide, le corps privé de chair, de muscles. « Fatigue... Deux nuits sans sommeil... » Il s'approcha de Marcos... D'une voix ennuyée il dit : « J'ai réfléchi, je lâche tout. J'emmène la petite, naturellement... » Marcos, lentement, tourna vers lui son visage. La cigarette était restée collée aux coins des lèvres mais celles-ci esquissaient un sourire railleur. La fumée qui montait en ondulant à peine voilait l'œil gauche mais l'autre avait un éclat extraordinaire, la pupille fixe et dilatée...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Ce n'était pas Marcos qui avait parlé. C'était Julian. Marcos restait muet, immobile, seule une veine de son cou, juste sous la cicatrice, battait à petites pulsations.

— Mais tu deviens cinglé, non ? continua Julian.

Une odeur vanillée venait de l'intérieur de la maison. Ricardo, nerveux, se tourna vers le vieux :

— J'en ai assez, je pars ! C'est clair ?

— Tu deviens fou... Tu avais dit que tu voulais faire examiner la petite...

Le regard de Marcos disait : « Imbécile ! Vieil imbécile ! » Non, Julian

n'avait rien compris. Ricardo recula. Il ne pourrait plus prononcer un mot. N'avait-il pas tout dit, d'ailleurs ? Il avait la gorge nouée, toute brûlante.

— Tu ne sais pas ce que tu racontes ! Reste ici, animal !...

Cette voix lui parvenait de très loin, comme à travers le fouillis d'une épaisse forêt. Il se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? dit encore Julian.

Ricardo marchait, les jambes raides, la nuque endolorie. « S'il a son revolver, il va me fusiller dans le dos ! » Mais Julian l'avait rejoint juste au moment où il mettait la main sur le bec de cane...

— Tu vas le payer cher... Reste !

« Pourquoi Marcos ne tire-t-il pas encore ? » Il se retourna légèrement, le dos durci et froid comme une cuirasse. Marcos n'avait pas changé de position. Il ne regardait plus Ricardo. Les yeux au plafond il semblait absorbé par une rêverie paisible. Mais il ne souriait plus. Sa tête s'appuyait sur les coussins du divan et se détachait sur le fond clair du mur, avec le menton rond et volontaire, le front serré dans le pansement...

— Tu le regretteras, murmura encore Julian à l'oreille de Ricardo.

Le serviteur arabe descendait l'escalier. Ricardo sortit, marcha vers Federica, sentit le jeu d'ombre et de lumière que le soleil jetait sur lui à travers les feuillages. « C'est fini. » Il s'était arraché à ces hommes qui étaient devenus subitement des ennemis. Il était seul. Il avait toutes ses cartes intactes. Restait Federica mais il s'en débarrasserait aussi. Il s'approcha d'elle, la prit par le poignet et elle le suivit sans dire un mot. Ricardo l'entraîna vers le portail. Son âme entière était nue, usée, comme s'il avait déjà vécu toute une éternité. Il vit encore la silhouette de Julian derrière les vitres de la porte. « Peut-être aurait-il mieux valu rester avec eux... » Mais il y avait cette fille. Impossible de l'abandonner. « Dans cette ville, je vais crever de faim... » « Allons, avance ! », dit-il à Federica, d'un ton de mauvaise humeur. Elle avait de larges cernes sous les yeux, les lèvres blanches, un air d'épuisement absolu.

Elle marchait près de lui d'un petit pas sautillant, mais il la dépassait fréquemment à cause de ses longues enjambées. La rue descendait, tournait, longeait des pentes sur lesquelles se dressaient des cactus, des palmiers. On voyait le port, la cascade des maisons vers la mer et les longs caps scintillants qui tremblaient dans les brumes du matin. Des cloches sonnaient très loin. Sur les plages d'Hussein-Bey, Ricardo découvrit qu'on avait enlevé presque toutes les épaves des navires échoués pendant la guerre. A la pointe de la presqu'île, le soleil allumait de hautes aigrettes roses, toutes frissonnantes. Elles frissonnaient aussi en lui, semblaient lui communiquer une impatience de vivre, d'être libre...

— Je t'emmène chez d'anciennes amies de ma mère. Si elles t'acceptent tout ira bien.

Federica ne parut pas l'avoir entendu.

— Ensuite, je verrai à te faire retourner chez toi... Ce ne sera pas commode... Pas à cause de l'argent, mais c'est que tu es sans papiers...

— Quelqu'un viendra pour moi, dit-elle.

— Tant mieux ! Il est temps qu'on assure ma relève...

Il était sans curiosité pour cet inconnu qui devait venir la chercher. Sur la mer couraient des flammes, un cargo se hâtait vers le nord. Ils prirent par des ruelles désertes.

— C'est ici, dit Ricardo, en s'arrêtant devant un petit portail de bois peint en vert. Je vais raconter toute une histoire : que tu dois attendre ton père à Alger parce qu'il ne peut te loger décemment, dans le bled où il a trouvé du travail... A Orléansville, par exemple... Tu te souviendras de ce nom ?

Elle fit oui d'un signe de tête.

— Souhaitons que ça marche !

Il tira sur la chaîne de la sonnette. Un chien se mit à aboyer. Quelqu'un le gourmanda mais les aboiements continuèrent sans faiblir. A la fin, une voix cria d'un ton irrité : « Vas-tu te taire ? »... Tout retomba alors dans le silence, puis on fit manœuvrer le verrou du portail. La servante arabe qui apparut était une femme sans âge, au visage curieusement tatoué. Elle demanda : « Qu'est-ce que vous voulez ? » puis reconnut Ricardo et sourit. « Je vais prévenir... ». Ils passèrent dans le jardin envahi de feuillages. La maisonnette était recouverte de lierre et sur la véranda une femme en noir, petite et sèche attendait, les yeux clignés, l'air sévère.

— Ah ! c'est vous ? dit-elle, mais sans chaleur, sans amabilité.

Derrière elle surgit une vieille dame — sa sœur — qui avait un visage flétri, à l'expression soupçonneuse.

Elle était voûtée et marchait en s'appuyant sur une canne. De sa longue jupe sombre montait une odeur de mort et sa main tremblait légèrement.

— Qui est-ce donc, Armande ?

Sans se tourner vers elle, Armande dit, tout en se massant les poignets :

— C'est le fils de Linda...

— Ah, Linda, oui...

— Laisse-nous, veux-tu ?

— Oui, Linda, je me souviens...

La servante arabe passa dans un rayon de soleil qui tombait comme une lame. Le chien se mit à gronder, invisible derrière l'amas des plantes. Le regard d'Armande sautait du visage de Federica à celui de Ricardo, froid, pénétrant. Elle ne les fit pas asseoir et attendit sans cesser de frotter ses doigts, ses bras nus comme si elle était dévorée de démangeaisons.

Posément, Ricardo expliqua la situation de la jeune fille et demanda s'il serait possible de la loger pour quelques jours en attendant que

s'améliorât la situation du père à Orléansville. La femme l'écoutait et sa sœur qui s'était contentée de reculer de quelques pas écoutait aussi, avec une attention bizarre.

— Il y a longtemps que vous êtes revenu d'Espagne ? demanda brusquement Armande.

Sur sa poitrine plate brillait une broche ornée d'un jais aux multiples facettes. Tout son visage ridé, aux lèvres dures et précises, disait la méfiance. Elle se gratta longuement la paume de la main gauche sans cesser d'observer les deux jeunes gens.

— Je viens d'arriver par le même bateau que mon ami et sa fille.

— Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— Il a de nombreuses formalités à remplir...

Sans transition, elle parut s'adoucir et dit en secouant légèrement la tête :

— Je me souviens bien de vous... Et de cette pauvre Linda ! Cela fait combien d'années, mon Dieu ?...

Ce n'était pas une question qu'elle posait, aussi se tourna-t-elle vers sa sœur pour lui parler. Federica attendait, tête basse, avec un air d'insurmontable fatigue. Ses cheveux lui pendaient le long des joues. Elle tenait sa petite valise à deux mains. Un vent léger se mit à balancer les feuilles des bananiers. Le chien continuait à gémir en faisant cliqueter sa chaîne. Subitement, Ricardo fut pris de panique : ces deux vieilles allaient refuser d'accueillir Federica !

— Elle peut vous aider, dit-il. Elle peut coudre, elle peut... De toute façon, elle ne vous encombrera pas beaucoup...

Armande se tourna vers lui :

— Mais j'y compte bien... Nous étions en train de nous entendre pour le prix de sa pension...

— Bien sûr...

— Vous voyez, nous sommes prêtes à la recevoir comme ça, sans plus de renseignements. Nous avons une chambre libre, l'ancienne chambre de mon fils qui s'est marié...

— André ! dit précipitamment Ricardo. Il s'est marié ?

— Mais oui...

Ricardo s'en moquait mais feignit un intérêt poli. La dame sourit pour la première fois et lissa ses cheveux d'un geste affecté puis se frotta les mains.

— Si elle nous aide pour le ménage, le repassage et la couture, nous ne lui ferons payer que la nourriture.

Ricardo traduisit rapidement ces propos à Federica qui les accueillit avec son habituelle indifférence.

— Elle est un peu timide, dit Ricardo, mais elle saura vous aider.

— Très bien. Nous ne demandons que six mille francs pour sa pension alimentaire... Vous voyez, cela met le repas à cent francs... Il faudrait que nous soyons payées d'avance...

— C'est très raisonnable, dit Ricardo. Je viendrai cet après-midi vous apporter l'argent.

La dame sourit encore une fois. Sa sœur regardait Federica fixement. Elle dit enfin avec une sorte de hargne :

— C'est fâcheux qu'elle ne sache pas le français ! Elle aurait pu me faire la lecture !

De nouveau, Ricardo traduisit le dialogue à la jeune fille. Elle leva sur lui des yeux sans expression. « Elle est épuisée », pensa-t-il. Il avait réussi à la « caser » et en éprouvait une véritable satisfaction. Cependant, l'aspect abattu de Federica l'inquiétait.

— Je vous la confie, dit-il aux vieilles dames.

— Ne craignez rien. Dites bien à son père que nous saurons la soigner. Je vais lui montrer sa chambre.

— Vous reviendrez nous payer, n'est-ce pas ? demanda Irma.

— Dans la soirée. Comptez sur moi...

Mais Irma s'avança en s'appuyant lourdement sur sa canne :

— Il faut nous donner aussi votre adresse ! On ne sait pas ce qui peut arriver... Et celle du père de cette personne !

— Elle a raison, dit Armande d'un ton pointu.

Ricardo leur remit l'adresse du camarade chez qui il allait se rendre immédiatement après. Toutes ces précautions l'agaçaient.

— Son père est à l'hôtel. J'ignore quelle sera son adresse à Orléansville... Il doit partir ce soir.

— Vous la lui demanderez, n'est-ce pas ?

Elles se méfiaient. Elles avaient dû deviner que la situation de Federica n'était pas claire.

— D'où vient-elle cette petite ? demanda Armande comme si elle regrettait déjà d'avoir trop vite accepté de l'héberger.

— De Tarragone, dit Ricardo. Son père est maçon. Il a trouvé un emploi à Orléansville. Il n'avait plus de travail en Espagne.

— Et sa mère ?

— Morte, dit Ricardo d'un ton catégorique.

— Pauvre enfant ! fit aussitôt Armande en inclinant la tête. Mais la sœur marmonna quelque chose que Ricardo ne put comprendre. Elle semblait mécontente.

— Excusez-moi, dit Ricardo, je dois partir...

Ricardo se tourna vers Federica, lui expliqua hâtivement la fable qu'il avait été obligé d'inventer. Tu te souviendras de tout cela ?

— Oui, dit-elle.

— Voilà, fit Ricardo en se tournant vers les vieilles dames. Elle promet de ne rien négliger pour vous satisfaire.

Une fois dehors, il longea une avenue animée. Il se sentait oppressé, l'esprit et le corps fourbus. Lui qui avait rêvé à cette entrée dans Alger, à la joie qu'il en éprouverait ! Tout ce plaisir était irrémédiablement gâché. Il avait faim et il se demandait avec anxiété s'il retrouverait son

ami Ventura Olmo qu'il avait laissé quelques années auparavant à fabriquer des savonnettes et des parfums dans un des quartiers populaires de la ville, à Bab el Oued. S'il ne réussissait pas à joindre Olmo ce serait la catastrophe. Il fit un détour pour passer rue de Chartres, en bas de la Kasbah. Le premier fripier à qui il proposa sa canadienne lui en offrit deux mille francs d'un air de dégoût. Il se promena autour du marché dans le grouillement d'une foule criarde et finit par trouver un acheteur qui lui en proposa quatre mille francs. La vente de quelques objets et de deux ou trois pièces de linge qu'il avait dans sa valise lui rapporta trois mille francs. Il était temps, à présent, de se mettre à la recherche de Ventura Olmo.

X

C'était une rue tranquille, avec quelques boutiques et l'énorme enseigne d'un marchand d'espadrilles. Une femme arabe, voilée de blanc, traversa la chaussée en faisant sonner ses talons sur les pavés. Au fond se trouvait un grand boulevard où passaient en grondant des autos et des camions. Des linges séchaient sur les terrasses, sur les balcons, s'agitaient à la brise. Ricardo reconnaissait bien l'endroit mais la fabrique de Ventura Olmo n'existait plus. A la place s'était installé un garage où un mécanicien lui dit que « Venture » était parti pour Oran depuis deux ans... La déception était grande. Ricardo nota l'adresse de son ami et revint sur ses pas. Il savait qu'il s'était laissé prendre à un piège. Il se répéta ce mot : piège. « Sans cette fille, j'aurais peut-être continué avec Marcos. Il m'aurait donné à commander son second bateau ». Il était plein de rancœur. Après avoir traversé l'avenue, il marcha le long du parapet d'où l'on domine la mer. De là, il voyait la jetée, la tour de l'Amirauté et les grands flots de fumée qui montaient du port vers le ciel. Un moment, il s'arrêta, désemparé. Où aller ? Que faire ? Il avait compté sur Ventura Olmo. Ventura Olmo l'aurait aidé à trouver du travail. A la fin, il se souvint d'un autre ami de son père, un certain Pedro Munoz. Il partit à sa recherche, mais sans espoir. Au bout de son bras, sa petite valise, presque vide, pesait comme du plomb.

⁂

— Oui, il est là, dit l'ouvrier. Du doigt il montra une pancarte : « Les cartes de visite sont livrées le vendredi soir. » Une « minerve » cliquetait. « Stade vélodrome municipal... » Depuis combien d'années Ricardo n'était-il pas venu dans cet atelier ? Mais l'affiche qui annonçait le match de Marcel Cerdan contre un champion de la marine américaine était toujours fixée au mur du fond, un peu plus jaune, avec le long des plis des traînées de poussière. Ricardo poussa la porte vitrée

« Les cartes de visite... » Pedro Munoz leva la tête. Il n'avait pas changé non plus. Il était râblé, avec un gros visage au nez plat de cafre.

— C'est toi ? dit-il simplement.

Mais il avait eu une hésitation imperceptible. Non, il n'avait pas reconnu au premier coup d'œil le fils de son ami Maja. Ricardo savait son histoire : il s'était échappé de Carthagène la nuit même de l'entrée des franquistes dans la ville. Pendant cinq jours, sur une barque minuscule, il avait ramé presque sans manger ni boire et avait enfin atterri sur une plage, à l'ouest d'Oran, près de Béni-Saf. Légion étrangère pendant cinq ans. Narvik. Une blessure à la poitrine. De ses cinq années de Légion il avait aussi rapporté sur tout son corps une sensationnelle collection de tatouages qui représentaient des scènes orientales. Il était toujours vêtu d'une salopette kaki, d'une chemise flamboyante à carreaux rouges et verts. Autrefois, il avait travaillé dans une imprimerie de Barcelone mais s'était fait renvoyer pour avoir été surpris à tirer des tracts révolutionnaires pendant la nuit. Canonnier pendant la guerre d'Espagne, puis tankiste. Il était renommé, non par ses exploits de combattant, mais par ses aventures féminines qui toutes finissaient mal. N'importe quelle créature du sexe (son choix n'était pas rigoureux) pouvait prendre sur lui un ascendant extraordinaire qui le rendait aveugle, patient, soumis jusqu'à l'abjection. Lorsqu'il était abandonné par une de ses maîtresses ce n'était pas sans avoir été soigneusement dépouillé. La plus exigeante avait, un jour, déménagé tout le mobilier de l'appartement et jusqu'au fourneau à gaz qui appartenait au propriétaire de l'immeuble.

Ricardo raconta l'affaire du *San Miguel*. Pedro Munoz l'écouta avec attention, sans jamais l'interrompre. Sa main, épaisse, au pouce énorme, dessinait au crayon rouge de curieux motifs sur une feuille. Lorsque Ricardo fit le récit de sa visite aux dames Armande et Irma, le visage poupin de Pedro Munoz s'anima :

— Je comprends. Il te faut aussi un coin tranquille pour faire l'amour avec la petite.

— Il n'est pas question de ça, répliqua Ricardo. Il faut que je gagne de quoi payer sa pension jusqu'à ce qu'elle retourne en Espagne ou qu'elle retrouve un type dont elle m'a vaguement parlé. Il faut aussi que je gagne ma vie.

— Bon, bon, dit Pedro Munoz, en tirant sur les bretelles de sa salopette. Je croyais qu'entre toi et elle... Mais cette crapule de... comment l'appelles-tu ?

— Marcos...

— ... vouloir s'offrir de force une douce petite, dis, il y a de quoi l'assommer...

— Ça été déjà fait, et par la douce petite elle-même.

— Tu aurais dû le jeter à la mer ! Pourquoi ne l'as-tu pas jeté à l'eau? Ni vu ni connu ! Hop !

Il leva les deux bras en l'air.

— Pas la peine.

— Tu risques d'avoir des ennuis avec ce type-là.

Ricardo eut un geste de lassitude :

— Je verrai bien. En attendant, nous n'avons de papiers ni elle ni moi...

Ricardo se renversa sur sa chaise. Cette fois, il abordait la série des questions précises. Avait-il eu raison d'espérer en cet homme qu'il avait retrouvé par miracle et qui semblait rêver, les yeux sur le papier couvert de dessins rouges, aux charmes d'une Federica inconnue ? Les machines, derrière la cloison, ronflaient ou haletaient toujours. Un lent mouvement de balançoire commençait à s'amplifier dans la tête de Ricardo. Que faisaient Marcos et Julian à cette heure ? Sans doute avaient-ils déjà rejoint la villa de la plage. Peut-être filaient-ils encore sur la route vers la mer... Le sourire de Marcos, au moment de la séparation, comment l'oublier ?... « On est prié de verser des arrhes pour toute commande. » La camionnette filait sur la route et dans l'esprit de Ricardo quelque chose s'en allait aussi tout droit, à vive allure, vertigineusement, vers une masse de brumes.

— Dis-donc, tu dors debout ! fit Pedro.

— Je suis fatigué.

— Je comprends. Je vais m'occuper de tout ça. Mais cette sacrée fripouille, je te lui cognerais dessus... Car la petite, n'est-ce pas, elle est vierge ?

— Je n'en sais rien, dit Ricardo. Je m'en fous, d'ailleurs.

Il s'accouda de nouveau sur la table.

— Une petite vierge, grondait Pedro Munoz avec une sorte d'exaltation. Canaille ! Il y a de ces types, je te jure... Et la malheureuse... Je la vois, se défendant des mains de cette brute, la robe toute déchirée...

— Ne t'excite pas, dit Ricardo. La brute a eu son compte et la fille est en sûreté. Mais la situation n'est pas rose. Moi, ce que je voudrais, c'est en finir au plus vite.

— Pour les papiers, dit Pedro Munoz en recommençant à tirer sur ses bretelles, c'est très difficile. Le statut de réfugié politique n'est plus accordé aux gens qui filent d'Espagne illégalement.

— Je m'y attendais un peu.

— Tout dépend de ce que vous voulez faire. Si vous tenez à rester ici...

— Moi, je dois rester ici. Elle, je vais me dépêcher de m'en débarrasser. Je voudrais que tu m'aides à gagner un peu d'argent. Les billets que je possède vont servir à payer un mois de pension.

— Tu t'es laissé avoir ! Les vieilles vont employer la pauvre gosse. C'est elles qui devraient la payer. Pauvre gosse ! Je la vois travaillant du matin au soir, s'échinant comme une misérable ; je la vois exploitée par ces deux vieilles...

— Tu la vois trop, répliqua Ricardo.

— Enfin, va te reposer. Mais pour cette nuit, je te trouverai un coin. Sans papiers, impossible d'aller à l'hôtel. Et nous pourrons t'employer ici en attendant.

Jusqu'au milieu de l'après-midi, Ricardo dormit profondément. Vers quatre heures il se leva, fit sa toilette dans le petit lavabo réservé au personnel, se rasa, se changea de linge. Pepe Toledo qui venait d'arriver l'attendait dans son bureau. Pedro Munoz fit les présentations :

— C'est le fils d'Alvaro Maja.

Ricardo avait l'habitude, parmi les réfugiés, qu'on accueillît le nom de son père avec respect. Alvaro Maja, ancien dirigeant de la C.N.T., avait longtemps collaboré à toutes les grandes revues et publications libertaires. Au cours de la guerre civile il s'était courageusement comporté. Pepe Toledo hocha simplement la tête, fit signe à Ricardo de s'asseoir. Blessé d'un éclat à la face, il avait perdu un œil, le gauche, dont il cachait l'orbite desséchée derrière un monocle de verre noir. L'autre œil était clair, luisant, mobile comme une bille d'acier. Pepe Toledo avait un long visage ascétique, les joues creuses, les zygomas saillants, le menton pointu, bleu de barbe. Il devait avoir quarante-cinq ans. En Espagne il s'était battu à Pozoblanco contre les volontaires de la Légion Condor.

Son monocle noir, son air distant, le regard dur et pénétrant de son œil unique indisposaient contre lui mais il obligeait au respect par la froide maîtrise qu'il avait de lui-même. Il était l'associé de Pedro Munoz.

— J'essaierai de te faire obtenir un permis de séjour pour six mois, dit-il à Ricardo. On peut y arriver. Un danger. Tu es jeune. On tentera de faire pression sur toi pour que tu t'engages dans la Légion.

— L'Indochine, tu comprends ? précisa Pedro Munoz.

— Pas d'histoires ! s'exclama Ricardo. On n'a qu'une vie, hein !

— Et tu sais ce que tu veux en faire, non ? demanda Pepe Toledo sans ironie, de son ton glacé.

— Parfaitement.

— Peut-être une œuvre d'art ! dit Pedro Munoz vaguement railleur.

Ricardo sourit sans répondre.

Pepe Toledo rajusta son monocle, pinça les lèvres. Les réponses de Ricardo ne lui avaient pas appris grand'chose sur ce garçon. Que valait-il ? Pepe avait trop le respect de la personnalité des autres pour poser des questions qui auraient pu paraître indiscrètes. Sa sympathie, sa curiosité pour les êtres étaient toujours masquées par cette pudeur. Pedro Munoz lui avait résumé l'histoire du *San Miguel*, de Marcos et de Federica.

— Tu commencera à travailler demain matin, dit-il. Mais je pense que tu vas avoir besoin d'argent tous ces jours-ci. Accepterais-tu une avance de 10 000 francs ?

Ricardo le remercia, prit l'argent et annonça qu'il allait revoir Federica à El-Biar.

Dehors vibrait une intense lumière qui blessait les yeux. Ricardo se dirigea vers la Place du Gouvernement d'où partaient les trolleys vers El-Biar. En longeant le boulevard qui surplombe le port il ralentit le pas pour admirer la baie où bouillonnait le soleil, le décor des maisons entassées sur le flanc des collines, vers la mer. Un drapeau flottait sur la tour de l'Amirauté. Tous ces cargos parlaient de départ. « Dès que j'aurai réglé les affaires de la petite j'essaierai de filer sur un anglais ou un italien. » Il traversa la Place. Devant lui le quartier arabe s'étageait en gradins irréguliers vers le ciel. Près de la statue équestre du duc d'Orléans un vieil Arabe accroupi, la tête rejetée en arrière, demandait l'aumône. De jeunes cireurs haillonneux couraient en glapissant, frappaient dans une balle de caoutchouc.

*
**

On l'introduisit dans une pièce du rez-de-chaussée où le reçut Armande elle-même, pas surprise du tout de cette visite.

— Je vous attendais, dit-elle.

Aucune trace d'Irma ni de Federica.

— Notre petite Federica est en train de repasser, dit la dame. Voulez-vous la voir ?

Elle le fit passer dans une autre salle où Irma somnolait sur une bergère tandis que Federica, debout devant une longue table, pliait du linge. Elle avait le teint cireux, un air d'extrême fatigue.

— J'espère qu'elle a pu se reposer après déjeuner ? dit Ricardo.

— Pensez-vous ? répliqua Armande. Elle a voulu tout de suite se rendre utile, n'est-ce pas, mon enfant ?

Federica fit un signe de tête qui ne disait rien de précis.

— Mais elle a fait un voyage très pénible ! dit Ricardo. Elle aurait dû dormir un peu.

— Allons donc, mon ami ! Elle est forte, elle est en pleine santé !

Irma s'était réveillée et la tête dans les épaules, le buste tassé, regardait Ricardo de ses yeux qui ne cillaient jamais.

— Elle dormira tout son soûl cette nuit, maugréa-t-elle. Sa chambre est la meilleure de la maison.

— Tranquillisez-vous. Vous voyez qu'elle ne se plaint pas... D'ailleurs si elle avait voulu dormir une heure avant de se mettre au travail elle était libre de le faire...

Elle souriait toujours avec amabilité, sans cesser de se frotter les mains, de se gratter les bras.

Ricardo remarqua que Federica n'avait pas changé sa robe ni ses

souliers. Malgré la pauvreté de ses vêtements il y avait en elle une grâce qui s'imposait au premier regard.

— Bon, dit Ricardo en se tournant vers Armande, je vous apporte l'argent. Je vais aussi vous donner le numéro de téléphone de l'atelier où je travaillerai à partir de demain.

— C'est très bien. Comme nous aussi nous avons le téléphone nous pourrons... Mais dites-moi, cette petite n'a pas de passeport...

— C'est son père qui l'a gardé. Il en a besoin pour toutes les formalités qu'il doit remplir. En quoi son passeport pourrait-il vous être utile ?

— Non, je ne dis pas cela. Je le lui avais demandé par simple curiosité.

— Je reviendrai demain, dit Ricardo. J'aurai quelques objets à lui remettre.

— Comme vous voudrez, dit Armande en pliant les billets. Mais je vous en prie, ne vous tracassez pas à son sujet. Elle est traitée ici comme une fille de la maison...

— Je vous remercie pour elle, dit Ricardo.

Il s'adressa ensuite à Federica, lui dit quelques mots en espagnol pour lui demander si elle était satisfaite. Les deux vieilles dames écoutaient sans comprendre. La jeune fille répondit brièvement qu'elle n'avait à se plaindre de rien. Comme il était tout près d'elle il découvrit qu'elle avait la peau du visage très fine.

— A demain, dit-il.

Il s'agissait à présent de rejoindre Pedro Munoz au café du Nil bleu, à Bab el Oued, pour qu'il le mît en rapport avec la personne qui devait lui assurer l'hébergement.

Pedro Munoz entraîna Ricardo dans une maison du côté de Notre-Dame d'Afrique. Au troisième étage, habitait une vieille dame israélite qui louait une chambre à un ménage de réfugiés espagnols. Il y avait deux lits dans la pièce. La femme était couchée sur celui qui était près de la fenêtre. Elle était paralysée jusqu'à la taille à la suite de la chute qu'elle avait faite en avril 1941 en sautant du train qui l'amenait dans un camp d'Allemagne. A cause de son immobilité forcée elle avait beaucoup grossi et vivait dans l'obscurité, soignée par sa logeuse qui se montrait pour elle d'un admirable dévouement. Le mari, petit, sec, les cheveux drus et grisonnants, travaillait la nuit comme chauffeur de taxi. Un de ses camarades lui prêtait sa voiture à partir de huit heures du soir jusqu'au matin après l'arrivée des trains d'Oran et de Constantine. Comme il n'utilisait pas son lit pendant ce temps il avait eu l'idée, d'accord avec sa femme et la vieille dame, de le louer pour 1 000 francs par semaine. Il reconnaissait que le tarif était élevé mais, « il ne pouvait être accepté que par quelqu'un de bien ».

Ricardo paya d'avance les 1 000 francs qu'on lui réclamait. Sur le lit la grosse femme le regardait avec attention. Elle devait avoir une cin-

quantaine d'années. Sur une tablette, au-dessus de sa tête, s'entassaient des livres, des magazines.

— Je vous recommande le camarade Ricardo Maja, dit Pedro Munoz.

— Le fils d'Alvaro Maja ? demanda le chauffeur.

— Lui-même.

Le petit homme ne dit rien et se contenta de hocher la tête d'un air pénétré.

Puis Pedro et Ricardo ressortirent pour aller souper dans un restaurant près du port. Le vent n'avait pas cessé. Par-dessus la jetée les vagues sautaient jusqu'à une hauteur impressionnante. L'usine électrique fumait dans un halo de lumière bleuâtre.

XI

Lorsqu'arriva le dimanche, Ricardo déjeuna d'un sandwich au jambon et profita de sa liberté pour aller revoir la maison où lors de son arrivée il s'était installé avec sa mère et sa sœur. C'était à l'automne de 1938. Près de quinze ans déjà ! Il avait alors une dizaine d'années et se souvenait encore de son effarement en découvrant une ville paisible, sans coups de feu, sans alertes, une ville où l'on pouvait descendre chez l'épicier sans prendre la file d'attente pendant des heures. Plus tard lorsque vinrent aussi les restrictions pour les Algériens, il n'éprouva aucune surprise et c'est sans contrariété aucune qu'il se remit à la recherche des denrées dont sa mère avait besoin. Sa sœur travaillait à la clinique du docteur Glaeser et lui allait à l'école d'El-Biar.

Plus tard il fréquenta la salle de boxe où sa précision, son ardeur, son agilité plurent au moniteur, un Corse qui devait finir dans un combat en Italie, décapité par un obus. Ce moniteur s'intéressa à un élève aussi doué. L'élève de son côté mettait en application un enseignement donné avec amour et assommait ses condisciples dans la cour de l'école au cours des jeux les plus innocents.

Comme sa mère et sa sœur rentraient tard de leur travail il vivait dans la rue après la classe et aux beaux jours en profitait pour aller se promener sur le port, se baigner à l'extrémité du grand môle. Il nageait bien. Il était fier de ses exploits sportifs, plus que de ses succès scolaires.

Il savait que son père était en Espagne, qu'il se battait mais il pensait à lui sans émotion spéciale. Il apprit sa mort sans bien comprendre ce que cela signifiait. En sanglotant sa mère lui répétait qu'il ne le verrait plus, plus jamais et ce qui le bouleversa ce fut davantage cette crise de larmes et ce désespoir maternel que la nouvelle elle-même.

Protégé par un de ses parents qui avait combattu sous la bannière franquiste à bord d'un escorteur, Ricardo, dès son retour en Espagne, avait pu poursuivre ses études et entrer dans une école de navigation

où son séjour avait été empoisonné par la méfiance qu'il inspirait au directeur.

La maison était là, devant lui, une bâtisse à la façade anonyme. Au troisième étage s'ouvraient les fenêtres qu'il connaissait bien, d'où, autrefois, il contemplait le port. La voix d'une T.S.F. s'éparpillait dans l'air poussiéreux. Où étaient ses anciens camarades ? Une vieille femme l'observait. Il descendit la ruelle. La salle du « Portique » n'existait plus. A la place s'était installé un marchand d'étoffes. Pas un visage qu'il pût reconnaître. Tout cela, d'ailleurs, n'avait plus d'importance.

***

Dans la soirée il monta à El-Biar, surprit Armande en train de gronder et découvrit qu'elle était furieuse contre Federica. Celle-ci montrait un visage éteint, un regard traqué.

— Que se passe-t-il donc ?

— Mais rien, dit Armande. Elle veut sortir. Tout simplement. Or vous nous avez bien recommandé...'

— Vous avez raison. Pourquoi veut-elle sortir ?

Il se tourna vers la jeune fille, lui remit quelques paquets et lui posa la même question. Mais elle resta muette.

— Allons, allons, dit-il. Tu n'as plus que quelques jours à passer comme une recluse. Ensuite, tu seras libre, tu le sais.

Irma était entrée, voûtée, appuyée sur sa canne. Ricardo observa les visages des deux vieilles dames. Ils exprimaient une curiosité malveillante qu'il ne leur connaissait pas. Ricardo pensa qu'il se passait entre elles et Federica quelque chose d'insolite mais il ne s'agissait pas d'envenimer la situation. L'essentiel était que Federica patientât encore quelques jours. Où irait-elle ? Il était providentiel que ces femmes l'eussent acceptée chez elles en attendant que son affaire s'arrangeât. Pas question de prendre parti. Il suffisait de les laisser se débrouiller entre elles. « J'ai assez de souci comme ça. » Par discrétion, les vieilles dames s'étaient éloignées.

— J'espère que tu as des papiers avec toi, commença Ricardo. J'ai un ami qui va s'occuper de te faire obtenir un permis de séjour.

Elle dit qu'elle avait une carte d'identité.

— Ce sera suffisant, répondit Ricardo. Il faudra me la remettre. Ensuite j'aimerais savoir ce que tu veux faire. Rester ici sera relativement facile lorsque tu seras en règle. Mais peut-être voudras-tu retourner en Espagne ?

D'une voix neutre elle répliqua que l'essentiel était d'obtenir un permis de séjour et qu'ensuite elle verrait, elle n'avait aucun projet défini.

— Mais c'est que si tu veux retourner en Espagne il faut que je te trouve de l'argent pour le voyage !

Elle se tourna légèrement vers lui, le regarda avec attention puis

détourna les yeux avec une certaine gêne. Ricardo fut pris d'une sorte d'irritation :

— Je dois régler ta situation au plus vite. Ne pense pas que je sois ici de bon gré ! J'ai quitté Marcos plus tôt que je ne l'aurais voulu. Ici, je risque de crever de faim, de me faire prendre et en mettant les choses au mieux de finir dans la Légion. J'ai besoin de filer. Et le travail que des amis m'ont procuré je l'ai obtenu non parce qu'ils avaient besoin de moi mais parce qu'ils voulaient me « dépanner ». Dès que tu auras tes papiers en règle il faudra que tu te décides. A moins que tu n'aies des parents ou des connaissances qui puissent te prendre en charge je ne vois pas comment tu t'en sortiras seule, sans connaître un mot de français.

— Je n'ai personne, dit-elle d'un ton calme.

— Et ce « quelqu'un » qui devait venir te chercher ?

Comme elle ne répondait pas il insista :

— Est-ce qu'il existe au moins ? Peut-être l'as-tu inventé ?

— Oui, dit-elle.

— Mais pourquoi ? fit Ricardo exaspéré.

— Parce que j'avais peur de vous, dit-elle.

La réponse laissa Ricardo sidéré.

— Peur de moi ? tu es folle !

Elle demeura immobile, les yeux tournés vers la fenêtre d'où l'on voyait l'avenue. Des promeneurs passaient endimanchés, marchant à pas lent, avec un air d'ennui sur le visage.

Le sens de cette curieuse réponse était clair cependant. Après sa mésaventure avec Marcos elle avait craint que Ricardo n'abusât de sa détresse. En dépit de cette franchise il restait entre elle et lui une épaisseur de mystère qui agaçait Ricardo.

— Tu es croyante ? demanda-t-il brusquement, presque avec agressivité.

— Oui, fit-elle.

Il demeura un moment silencieux. D'autres questions lui venaient à l'esprit mais il lui répugnait de paraître mener une sorte d'interrogatoire. Il avait toujours vécu dans des milieux où la discrétion était la première loi de la bienséance. Elle se tairait si elle le jugeait bon. Mais cette fille commençait véritablement à l'intriguer.

— Croyante, dit-il, croyante...

Lorsqu'il se mit à fouiller dans ses poches pour prendre son paquet de cigarettes il palpa le journal qu'il avait acheté. Impossible pour l'instant d'y jeter un coup d'œil. D'ailleurs Federica parlait. Elle parlait de son étrange voix au timbre sourd, comme voilé.

— Je crois, dit-elle, que Dieu nous a donné une âme avec mission de traverser cette courte épreuve qu'est la vie pour que nous la lui remettions embellie, fortifiée...

Ricardo redressa le buste, la regarda avec étonnement.

— Vous ne croyez pas en l'immortalité de l'âme ? demanda la jeune fille du même ton neutre, presque impersonnel.

— Non !

— Comme vous devez être malheureux, dit-elle, cette fois avec dans la voix une véritable nuance de compassion.

« Mais d'où sort-elle ? » se demandait Ricardo avec une vague ironie. « Quelle drôle de fille ! » D'autres questions lui brûlaient les lèvres. Que faisait-elle à bord du *San Miguel ?* Comment avait-elle connu Marcos ? Pourquoi s'était-elle confiée à ce bandit ? Il préféra se taire. « Se taire, c'est servir ! » disaient les affiches pendant la guerre. Il était plein de ricanements. Le goût de la cigarette lui déplut. Il la jeta. Il ne voulait pas se laisser entraîner dans une conversation qu'il jugeait oiseuse. Certes, c'était lui qui l'avait provoquée mais si cette fille croyait à Dieu, à ses saints, à ses anges et à son paradis, c'était rigoureusement son affaire et lui, Ricardo, avait d'autres soucis en tête pour discuter à présent de ces problèmes.

— J'espère, dit-il, que tu ne te trouves pas trop mal ici ? Tu t'accordes avec ces vieilles ?

— Oui, dit-elle.

— Tu n'as pas l'air d'en être très sûre.

Elle haussa les épaules.

— Tout cela est provisoire, dit-il.

— Je sais.

Envie de lui parler de son père, d'Alvaro Maja. Envie de lui dire qu'on pouvait être un homme juste sans croire en Dieu. Mais ce serait tomber dans une suite de propos qui l'ennuyaient d'avance. Ce qu'il ne pouvait nier c'est que cette fille l'intéressait.

— Même si tu ne t'entends pas très bien avec elles, il faut que tu patientes, que tu évites de sortir seule, tu comprends ?

— Je comprends.

Toujours ce ton neutre qui l'agaçait.

— Marcos peut revenir avant que nous ayons mis tes affaires en ordre.

— Je sais.

— Il a le goût de la vengeance. Nous devons nous méfier.

— Oui.

— Il faut cinq ou six semaines pour guérir une jambe cassée. Pas de temps à perdre. Il nous cherchera. Tous les deux.

Elle lui remit ses papiers et s'excusa pour le mal qu'elle lui donnait. Il lui tapota amicalement la main. Elle la retira doucement. Il murmura :

— Je dois m'en aller.

— Ne me laissez pas ici, dit-elle, très vite.

Surpris, il la regarda dans les yeux. Pourquoi cette détresse ? Il fallait repartir, ne pas se laisser aller à l'émotion. Bon sang, il avait assez fait pour cette fille. Ces vieilles femmes n'étaient pas des ogresses ! Il les

connaissait. Et pourquoi voulait-elle sortir ? Elle n'avait pas de papiers, ignorait le français, ne possédait pas un centime sur elle. Folie ! Pour l'instant, les vieilles avaient raison. Il était dangereux pour elle qu'elle sortît. Si elle ne se trouvait pas bien dans ce refuge, il fallait bien qu'elle comprît qu'il était rigoureusement le seul. Le docteur Glaeser était toujours au Maroc. Impossible de compter sur lui avant longtemps encore.

— Je reviendrai te voir, dit-il.

Il se leva. Les deux dames entrèrent, avec une expression de mécontentement, les lèvres pincées, les yeux fixes. Federica dit qu'elle l'attendrait et s'échappa vers le fond de l'appartement. Cette fuite fut si inattendue que Ricardo resta quelques secondes étonné, dans l'attente d'un retour.

— Elle est allée dans sa chambre, dit Armande en hochant la tête.

Une porte claqua au premier étage.

— Elle a un caractère difficile, indocile, dit encore Armande en se frottant les mains.

Irma leva les yeux au ciel et approuva d'un signe de tête.

— Je crois qu'elle a hâte de retourner chez elle, dit Ricardo sans grande conviction.

— Mais qu'elle y retourne ! dit aigrement Armande.

Il flairait un petit drame mais se répétait que cela ne devait pas dépasser d'honnêtes proportions. De toute manière, il était temps de repartir. La servante arabe le reconduisit jusqu'à l'entrée. A mi-voix, Ricardo la questionna une fois qu'ils furent près du portail :

— Que se passe-t-il ? Elles se disputent ?

— Oui.

— Pourquoi ?...

La servante haussa les épaules.

Il était déjà dans la rue. Le soleil mourait au ras des toits. Il jeta un coup d'œil vers les fenêtres du premier étage. Peut-être n'avait-il pas été victime d'une illusion ? Peut-être une forme avait-elle réellement bougé derrière les rideaux ?

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— Les vieilles crient pour qu'elle travaille.

Le portail grinça. Le pas de la servante qui s'éloignait fit craquer le gravier.

Il se promit de faire plaisir à Pedro Munoz en lui avouant que la petite était un peu sauvage mais somme toute charmante. Pedro Munoz serait ravi. Dans le trolley, Ricardo déplia le journal et découvrit en première page une courte information qui mentionnait que dans la nuit précédente, à la faveur du mauvais temps, des inconnus avaient volé dans le port de Cherchel un petit bateau capturé quelques jours plus tôt et qui appartenait à des contrebandiers espagnols.

Le trolley filait le long d'une avenue en pente d'où l'on voyait les collines de Saint-Eugène, la mer, les lumières de Fort-de-l'Eau. Ainsi

Marcos avait réussi. Ricardo se dit qu'il avait eu raison de ne pas sous-estimer le danger que représentait pour Federica et lui un homme de cette trempe. L'exploit, cependant, lui plaisait, lui communiquait en dépit de tout une sorte d'admiration.

Sur Alger une pluie fine tombait.

XII

Plusieurs jours passèrent. Ricardo s'était rendu compte qu'il n'y avait pas de travail pour lui à l'imprimerie et que Pedro Munoz et Pepe Toledo le gardaient seulement pour qu'il pût gagner un peu d'argent. Il avait écrit à Ventura Olmo. Un matin il reçut la réponse. Ventura lui offrait un emploi dans une petite distillerie qu'il avait montée près d'Oran. Il promettait un salaire convenable et une chambre sur la terrasse de sa maison. Ricardo accepta et fixa la date de son départ. Avec Ventura Olmo il pourrait gagner assez vite les frais de rapatriement pour Federica. (Pepe Toledo avait déjà obtenu une réponse du Gouvernement général au sujet des permis de séjour. Il espérait un avis favorable du bureau de la main-d'œuvre à la Direction générale du Travail). Le passage de Federica sur un navire français par Barcelone coûterait 4 à 5 000 francs mais Ricardo devait de l'argent à Pepe Toledo. Il lui faudrait aussi payer la deuxième mensualité à madame Armande, payer aussi son voyage à Oran, payer le vieux chauffeur de taxi dont il louait le lit. Chaque soir il retardait son arrivée dans la chambre, entrait à tâtons, se déshabillait dans l'obscurité. Il devinait que la grosse femme, dans le lit voisin, veillait, les yeux ouverts.

Trois jours avant son départ Ricardo vendit Place de Chartres son stylo et sa montre. Il acheta une robe et une paire de souliers pour Federica puis monta à El-Biar. Il trouva la jeune fille occupée à coudre près de la vieille Irma qui dormait, la bouche ouverte. Ricardo demanda à voir madame Armande. Celle-ci descendait déjà l'escalier sans cesser de se gratter les bras comme si elle continuait à souffrir d'horribles démangeaisons. Elle apprit sans plaisir le départ de Ricardo pour Oran.

— Mais le père de cette enfant n'écrit pas ! Nous n'avons rien reçu de lui depuis plus de trois semaines...

— Il ne sait pas écrire, Madame. D'ailleurs nous allons travailler ensemble à Oran et dès qu'il sera convenablement logé il fera venir sa fille. Il m'a prié de vous payer le prochain mois.

La vue des billets adoucit Armande.

— Elle ne nous donne pas de mal, notez bien, mais c'est pour vous rendre service que nous la gardons.

— Je sais.

— Nous sommes habituées à vivre seules, vous comprenez ?

— Oui.

Irma, réveillée, suivait le dialogue sans cesser de se sucer les lèvres. Quant à Federica elle avait à peine répondu au salut de Ricardo et continuait à coudre sans lever le nez. Mais lorsque Ricardo s'approcha d'elle et lui expliqua qu'il allait quitter Alger une émotion subite altéra son visage.

— Vous partez ?

— Ne t'inquiète pas. Tout est en ordre. J'ai raconté à ces dames que j'allais travailler à Oran avec ton père, qu'il ne t'écrit pas parce qu'il ne sait pas écrire et qu'il te fera venir près de lui bientôt. Il t'envoie ceci...

Ricardo tendit le paquet à la jeune fille. En voyant la robe et les souliers les vieilles femmes s'exclamèrent.

— C'est son père, dit Ricardo, très froid.

Federica semblait songeuse et regardait les dessins sur l'étoffe claire. A la fin elle remercia timidement. Ricardo pensait : « Tu me coûtes cher, petite. Tu me coûtes cher. » Il regrettait un peu sa montre. Il aurait juste assez d'argent pour se rendre à Oran et il n'avait pas pu rembourser encore Pepe Toledo.

— Elle devrait l'essayer tout de suite, dit Armande.

Federica s'était levée. Elle sortit et revint quelques instant plus tard, vêtue de sa nouvelle robe. Mais celle-ci était un peu longue pour elle et lui donnait une allure de petite fille déguisée en grande personne. Les dames demandèrent à Federica de se tourner en tous sens, indiquèrent les retouches à faire tandis que Ricardo suivait la scène avec une légère impatience.

— J'espère que les souliers vont bien ?

— Oui, dit Federica. Et elle le regarda en face d'une manière qui le toucha.

— C'est une brave fille.

Il avait envie de repartir mais lorsque l'émoi causé par l'affaire de la robe fut apaisé, Armande proposa à Ricardo une tasse de café. Il accepta avec ennui.

Il s'assit en face de Federica. Irma les épiait. On entendait Armande aller et venir dans la cuisine.

— Pourquoi partez-vous ? demanda Federica rapidement, sans lever les yeux de son ouvrage qu'elle avait repris.

— J'ai trouvé une situation à Oran.

Il avait envie d'être gentil avec elle. Il se souvint de son aveu. « J'ai menti parce que j'avais peur de vous. » Ainsi elle n'avait personne en Algérie. Comme les autres fois il aurait voulu la questionner mais Irma le gênait. Bien qu'il sût qu'elle ne comprenait pas du tout l'espagnol cette présence le mettait mal à l'aise.

— Je ne vais plus vous revoir ? dit encore Federica, sans changer d'attitude.

— Je ne crois pas.

— Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Il fallait le faire, non ? répliqua Ricardo en étirant les jambes.

Elle sourit faiblement. « Bon Dieu, se dit Ricardo, que la pitié est une chose accablante ! » Il pensait à Mariana. Il pensait à Rosario. Quel soulagement de les avoir enfin quittées. Mais à présent il y avait cette fille.

— Tâche de rester ici bien tranquillement. Je te répète qu'il y a danger pour toi de sortir en ville. Dans quelques jours tu auras tes papiers. Je t'enverrai alors l'argent pour ton passage.

« Qu'elle ne commette pas d'imprudence, c'est tout ce que je lui demande ». A haute voix il ajouta :

— J'ai des amis qui s'occuperont de toutes les formalités, qui t'accompagneront au bateau. De nouveau elle le regarda en souriant d'un air humble.

Déjà Armande revenait de la cuisine en apportant un plateau.

⁂

Ricardo redescendit vers la ville. Il lui avait semblé que la paix s'était faite entre Federica et ses deux « anges-gardiens ». Dans le trolley il évalua tout ce que lui avait déjà coûté la jeune fille. Lui-même aurait eu besoin d'un peu de linge neuf sans compter un costume un peu moins râpé. Quant aux chaussures, Pedro Munoz avait dû lui en prêter une vieille paire pour qu'il pût donner à ressemeler les siennes. Mais il espérait beaucoup de l'emploi que lui avait offert Ventura Olmo. Une fois Federica en lieu sûr, il pourrait enfin penser à lui.

La Place du Gouvernement était toute proche. Il voyait déjà le minaret de la Grande Mosquée, le Palais des Consulats. Des files d'hommes et de femmes se pressaient autour des tramways couleur de cannelle, dans le vacarme des klaxons d'auto. Gênée par son voile et ses babouches, une mauresque traversait la chaussée à petits pas prudents, maladroits. Ricardo alluma une cigarette et dut s'arrêter pour protéger la flamme de l'allumette. A cet instant une main surgit sous son nez, armée d'un briquet :

— Du feu ? Boum, voilà !

C'était Julian. Il portait une veste de coutil bleu et un foulard brun noué autour du cou.

— Comment va le camarade ? dit-il.

— Pas mal ! répondit Ricardo en écartant le bras du vieux.

— Nous allons boire un verre ensemble ?

— Pourquoi pas ?

Ils marchèrent côte à côte, dans la cohue. Julian cachait son oreille mutilée sous la retombée d'un béret crasseux. Il avait l'air ironique et satisfait. Ricardo se sentait très calme. Depuis des jours il s'attendait à cette rencontre. Mais où se cachait Marcos ? Peut-être n'était-il pas loin, dissimulé dans la foule, les suivant de son pas élastique de marin.

— Par ici, fils... dit le vieux en le poussant vers un bar qui ouvrait à

la fois sur le boulevard et sur la plage. Impossible d'approcher du comptoir. Une double rangée de consommateurs en défendait les approches, buvant, gesticulant, mastiquant olives et lupins, crachant les noyaux sur les souliers des voisins. Au fond de la salle des tables étaient libres.

— Viens de ce côté. Nous serons tranquilles pour bavarder. Nous avons des tas de choses à nous dire, pas vrai ?

— Je veux bien, dit Ricardo non sans une certaine insolence dans le ton.

Par les vitres de la baie il voyait la statue du duc d'Orléans, des manèges forains qui encombraient l'esplanade.

Après avoir commandé deux martini ils restèrent un moment silencieux puis Ricardo dit en souriant :

— Je t'accorde dix minutes pour déballer ton sac. C'est suffisant, non ?

— C'est suffisant, fils.

— Marcos se porte bien ?

— Assez pour flanquer une râclée à ceux qui le trahissent.

— Qui l'a trahi ? demanda Ricardo en soufflant longuement la fumée de sa cigarette d'une manière désinvolte.

Trois marins américains entrèrent, roses et timides, suivis par une troupe de petits cireurs qui leur proposaient des marchés infâmes. On chassa les gamins.

— Tu n'aurais pas dû faire ce que tu as fait, dit doucement Julian.

— Laisser Marcos abuser de la petite sans intervenir ?

— Ça ne te regardait pas...

— J'aurais préféré rester avec vous s'il n'avait pas fait l'idiot avec cette pauvre gosse.

— Où est-elle ?

— Je comprends. Marcos paierait cher pour le savoir.

— Il finira tôt ou tard par le savoir...

— Qu'il cherche, alors.

— C'est ce qu'il fait...

Ricardo allait répliquer mais le garçon arrivait avec les deux martini sur un plateau.

— Qu'il cherche, dit Ricardo en buvant une gorgée d'apéritif. Mais au lieu de courir les petites filles il vaudrait mieux qu'il s'attaque à des vraies femmes.

— Il aime les jolies cailles, dit Julian avec indulgence.

— Celle-là n'est pas pour lui.

— Tu dis ça parce que tu l'as déjà prise pour toi ?

— Pas d'inquiétude de ce côté.

— Alors ?

Ricardo s'amusait de l'anxiété du vieux. Il était clair que Marcos lui avait fait la leçon.

— Je dis qu'elle n'est pas pour lui simplement parce qu'elle le lui a dit elle-même de façon catégorique.

— Mais tu n'y as pas touché, au moins ?

— Tu peux rassurer ton patron. Elle est intacte.

— Sale histoire, gronda le vieux en buvant son martini d'un trait. Il croit que tu as voulu la garder pour toi et t'en veut à mort. Naturellement c'est elle qui l'a abîmé sur le bateau et qui est responsable de la patte cassée ?

— C'est elle.

— Je m'en doutais.

— Elle s'est bien défendue.

— Pour ça, oui, dit le vieux doucement, non sans une certaine mélancolie. Mais tu ignores les suites...

— Quelles suites ? dit Ricardo avec une certaine vivacité.

— Nous sommes partis pour Cherchel la nuit même. Marcos à tout prix voulait récupérer sa barque.

— Il faisait un sale temps. Je m'en souviens...

— Nous sommes partis quand même... L'affaire a mal tourné.

— Dans le port ?

— Non. Nous avons pu sortir du port avec la deuxième barque en remorque mais dehors, au bout d'une heure de bagarre, les choses se sont mises de travers. Finalement l'autre bateau a coulé et les trois copains sont morts.

La nouvelle laissait Ricardo songeur. Il imaginait fort bien la lutte dans la nuit, sur la mer démontée.

— Marcos a été bien, dit Julian. Malgré sa patte cassée il est resté assis à la barre où je l'avais attaché et a fait ce qu'il a pu pour sauver les types. Mais c'était impossible. Il a fallu filer sur Melilla d'abord. Nous avons aussi des amis là-bas...

Il y eut un silence entre les deux hommes. Dans le café les consommateurs menaient grand tapage et une discussion violente opposait les « supporters » de deux clubs rivaux. Les tramways qui remontaient de Saint-Eugène faisaient crier leurs roues au tournant. Ricardo attendait que Julian se décidât à aborder la conclusion de leur entretien. La haine de Marcos contre lui, il était facile de l'évaluer.

— Si tu veux t'en tirer, dit Julian sans lever les yeux, il vaut mieux que tu me dises où est la petite...

— Il t'a envoyé me parler de ça ?

— Pas exactement. Il te cherche. Il m'a chargé d'en faire autant de mon côté. J'ai eu plus de chance, je suis en avance sur lui. Peut-être faut-il dire que toi aussi tu as eu de la chance. Marcos dans sa folie est capable de te fusiller dès qu'il te verra...

— Il perdrait Federica. S'il y tient aussi fort je crois qu'il me ménagera, non ?

Ricardo regarda ironiquement le vieux.

— Nous sommes arrivés avant-hier, dit Julian. Marcos a déjà appris pas mal de petites choses qui le mettront assez vite sur ta piste.

— Sans compter que tu vas le renseigner sur tes propres découvertes.

— Si tu fais l'imbécile, oui.

— Qu'est-ce que tu entends par : faire l'imbécile ?

— Ne pas me donner l'adresse de la gamine.

Ricardo, de nouveau, examina avec attention le visage crevassé du vieux. Que fallait-il penser ? Que Julian obéissait par peur aux ordres de Marcos ? Ou bien le sort de Federica lui était-il parfaitement indifférent et l'ignominie de son maître aussi ?

— Sans cette histoire, dit-il, j'aurais préféré rester quelque temps avec vous...

— Mais cette petite poule s'est mise en travers de toi et du patron, hein ? répliqua Julian en secouant la tête.

— Non, dit Ricardo. Je ne pouvais pas la laisser entre les mains de Marcos...

— Pourquoi t'es-tu mêlé de ça ? Il fallait rester tranquille ! Marcos tenait beaucoup à cette gosse ! C'était son affaire ! Ils auraient fini par s'entendre un jour ou l'autre ! dit vivement Julian avec une nuance de raillerie.

— J'ai fait ce que je devais faire, dit doucement Ricardo en allumant une autre cigarette au mégot de la première. Ça me cause assez d'ennuis. Des ennuis dont je me passerais bien... Et puis, j'aurais préféré naviguer... Mais Marcos est une canaille !

— Ce n'est pas un enfant de chœur ! Mais si tu te plains d'avoir des ennuis dis-toi bien que ce n'est rien à côté de ceux qui t'attendent.

— On fera ce qu'on pourra, répondit Ricardo en lâchant une bouffée de fumée.

Sur l'esplanade un manège tournait au son d'une musique nasillarde. L'odeur âcre de l'huile frite venait jusqu'à eux depuis les baraques des marchands de beignets. Tout semblait avoir été dit. Ricardo savait à présent qu'un combat sans merci allait commencer. La retraite de Federica était facile à trouver. Pour le moment il fallait prévenir Pedro Muñoz et Pepe Toledo. Déjà Julian se levait lourdement.

Devant le comptoir les marins américains chantaient à mi-voix un « blues » que les voisins écoutaient distraitement.

— Nous nous reverrons, dit Julian. Moi, tu sais, je suis obligé de gagner ma vie. J'aiderai Marcos. Il y tient, à cette petite grue, il y tient !

— Tu imagines bien cependant qu'il ne cherche pas à la retrouver pour lui offrir des bouquets de roses ?

— Je ne sais pas. Il veut l'emmener en Espagne.

— Et l'avis de l'intéressée importe peu, naturellement.

— Naturellement. Il paraît d'ailleurs que la petite au début était d'accord...

— Avant le départ ? demanda Ricardo, sceptique.

— Oui.

— C'est une invention de Marcos.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Ricardo haussa les épaules puis fit signe au garçon. Il régla les consommations et sortit. Julian restait sur ses talons.

— Pour la dernière fois je te préviens, souffla-t-il. Marcos tient à cette vermine. Si vraiment elle n'est rien pour toi, à quoi bon t'obstiner ? Tu avoues que tu as déjà pas mal d'embêtements à cause d'elle. Les prochains seront pires. Laisse tomber.

— Dis à Marcos qu'il reste tranquille, répliqua Ricardo.

— Tu as tort, tu as tort, murmura le vieux.

Ils étaient pris déjà dans les tourbillons de la foule. Des soldats à chéchia écarlate flânaient aux devantures des marchands de pacotille orientale. Quand Ricardo se retourna Julian avait disparu. Il se sentit alors accablé. Subitement tout devenait menace autour de lui. Dès ce moment il faudrait se méfier. Peut-être Julian avait-il menti ? Les trois complices de Marcos n'étaient peut-être pas morts au large de Cherchel et ils pouvaient surgir, se jeter sur lui... Et cette histoire de Cherchel aussi ! N'était-elle pas une invention ? Il marchait sous les arcades, le ventre contracté. Il importait que Federica obtînt rapidement ses papiers pour qu'il pût la mettre en route sur l'Espagne. Mais elle ne serait pas encore en sécurité. Ce Marcos était une brute... Il fallait rejoindre Pepe Toledo. Malgré lui, Ricardo observait les gens qu'il croisait. Il se surprit même à tourner la tête pour voir si personne ne le suivait. D'abord il se jugea ridicule puis il se dit que Marcos représentait réellement un danger précis pour Federica et pour lui. Mais ce n'était pas à lui qu'il pensait d'abord. Il imaginait les yeux tristes de la jeune fille. Un Arabe qui le bouscula au passage lui fit bondir le cœur...

XIII

Dès le lendemain Ricardo téléphona à Federica pour lui parler de cette rencontre et renouveler ses conseils de prudence. D'une petite voix soumise elle répondit qu'elle suivrait ses instructions à la lettre. « Tu feras bien », grogna Ricardo après avoir raccroché. Elle n'avait pas semblé trop émue par son récit.

Lorsqu'il prit le train pour Oran, malgré lui, il se mit à observer les autres voyageurs. Il fit le voyage dans un compartiment de troisième classe en compagnie d'un groupe d'Arabes. Mais à deux ou trois reprises il jeta un coup d'œil dans le couloir. Il se méfiait de Marcos et de ses ruses.

Ventura Olmo était un homme de quarante-cinq ans à cinquante ans, ancien professeur de sciences. A présent il fabriquait des liqueurs après avoir vendu des parfums et des savonnettes de sa composition. Il était étonnamment chauve avec une sorte de frange clairsemée autour du crâne.

Son visage glabre le faisait ressembler à une vieille femme et ses yeux toujours mouillés lui donnaient une expression de détresse inconsolable. Il se ruinait en achats de livres scientifiques et en secours à ses compatriotes dans la gêne. Après son travail il aimait à se réfugier dans un café pour écrire de longs articles ou des études qu'il envoyait à des revues universitaires de Mexico ou de Buenos-Aires sans se soucier jamais de leur rétribution.

Il accueillit Ricardo avec beaucoup d'émotion, — « le fils du grand, du pur Alvaro Maja ! » — et l'installa dans une pièce assez agréable d'où on avait vue sur Oran et les collines de Santa-Cruz avec leur fourrure de pins et le vieux fort espagnol.

Dès les premiers jours Ricardo se plut dans cette ville. Son travail à la distillerie était peu fatigant. Le soir il se promenait sur l'avenue principale dont il aimait l'animation. La plupart des jeunes filles avaient la grâce pétillante, malicieuse des andalouses et les garçons qui les suivaient jetaient parfois des compliments aux plus jolies dans ce patois espagnol qui amusait tant les réfugiés. Federica était loin. Il pensait peu à elle comme il pensait peu à Marcos et à Julian. Pourtant, un soir, sur l'avenue il s'immobilisa soudain. Dans une des jeunes filles qu'il avait croisées il avait cru reconnaître Federica. C'était la même silhouette frêle, le même regard triste. Il se jeta à travers la masse des promeneurs pour rejoindre l'inconnue. Non, ce n'était pas Federica et il se sentit soulagé. L'idée l'effleura qu'il aurait pu la faire venir à Oran. « Elle n'aurait pas à se cacher par crainte de Marcos ! » La fausse Federica se retournait, l'examinait avec curiosité. « Folie ! Elle est bien où elle est ! » Dans une semaine ou deux il pourrait la faire rapatrier. Il était temps qu'il s'occupât sérieusement de lui-même. Il travaillerait avec Ventura Olmo jusqu'à ce qu'il eût gagné assez d'argent pour partir en Uruguay. L'Uruguay l'attirait parce qu'il avait là-bas d'autres amis de son père. Il remonta chez lui. La nuit était noire et il crut qu'on le suivait. Deux ombres glissaient furtivement à quelques mètres derrière lui. C'étaient deux Arabes. « Je vais finir par devenir idiot ! » Cependant l'envie le prit d'acheter très vite un revolver.

A la distillerie il avait fait la connaissance de Juliette Drapier. C'était une jeune femme d'une trentaine d'années que Ventura Olmo employait pour la comptabilité et qui dès le premier jour avait retenu l'attention de Ricardo. Elle était grande avec une certaine allure sportive qui lui plaisait. Il admirait aussi ses jambes, ses seins hauts et son épaisse chevelure noire qu'elle nouait bas sur la nuque. Il apprit assez rapidement qu'elle vivait seule et qu'elle avait divorcé d'avec un mari querelleur. Ils sortirent ensemble le dimanche et à la fin de l'après-midi, comme la pluie s'était mise à tomber, ils se réfugièrent chez Juliette.

Elle habitait un petit appartement au centre de la ville. La pièce où ils s'installèrent était simplement meublée mais de nombreuses photos de chats ornaient les murs.

— J'ai toujours aimé les chats, dit-elle. Le dernier, mon mari l'a tué en le jetant dans le four.

Ricardo feignit d'admirer la collection de portraits, se promena autour du salon. Juliette était assise sur le divan, les jambes croisées, la jupe tirée soigneusement sur les genoux. Elle fumait. Ricardo, par la fenêtre, aperçut le boulevard, des devantures éclairées. La pluie se calmait et déjà une lune énorme montait derrière les toits. Furtivement il regarda la jeune femme, la vit songeuse.

— Si nous dansions ? dit soudain Juliette en écrasant nerveusement sa cigarette dans une coupe.

— Pourquoi pas ? dit Ricardo.

Dans son cadre, un gros chat angora lui souriait avec une douceur d'archevêque. Juliette avait allumé un petit poste laqué blanc agrémenté d'une lyre dorée. Dès que la musique commença, elle s'approcha de Ricardo. Le chat parut cligner les yeux malicieusement. Quand Juliette fut contre lui, Ricardo ferma les bras. Déjà elle offrait ses lèvres. Malhabilement, il essaya d'ouvrir la robe qui se boutonnait dans le dos, mais la jeune femme se débattit. Elle le faisait avec si peu d'effort, de conviction, qu'il la prit, la souleva, la transporta sur le divan où elle se mit à protester d'une petite voix plaintive, le suppliant de la laisser. Elle gardait les yeux fermés, la tête un peu rejetée en arrière, dans une attitude d'aveugle, et il y avait sur son visage comme une expression d'anxiété. Soudain, d'un geste précis, elle leva le bras vers la lampe et éteignit la lumière. Aussitôt elle attira Ricardo contre elle en murmurant des paroles passionnées.

Le petit poste de T.S.F. était resté allumé et l'orchestre Canaro jouait l'air de Maria Lobo :

Je te quitterai un soir
Ne me demande pas pourquoi...

⁂

Une fois seulement Ricardo écrivit à Federica pour lui dire de patienter encore, lui rappeler les dangers qu'elle risquait à se montrer en ville où Marcos et Julian la recherchaient. A cette lettre, qu'il termina sur un mot d'amitié, Federica ne répondit pas, ce qui l'irrita.

Dans un quotidien local, il lut une information selon laquelle on avait découvert sur la plage, près de Ténès, le cadavre d'un noyé. Il portait une veste de cuir et à certains indices trouvés dans ses vêtements on avait décelé qu'il s'agissait d'un Espagnol. La mort devait remonter à six semaines au moins, et le journal faisait une allusion à l'acte de piraterie audacieux commis dans le port de Cherchel par des contrebandiers.

Un matin, Ventura Olmo le fit appeler pour lui remettre une lettre. Tout en traversant l'atelier, Ricardo se dit qu'il s'agissait à coup sûr d'une lettre de Federica et à cette idée il éprouva un certain plaisir.

Mais c'était Pepe Toledo qui lui écrivait qu'il n'y avait aucune difficulté au sujet des papiers de la jeune fille. Pour les siens, cependant, ses démarches n'avaient pas encore abouti.

Lorsque Juliette apprit l'existence de Federica, elle marqua une certaine contrariété.

— Pourquoi t'inquiéter ? dit Ricardo. C'est seulement une petite fille. Je suis bien obligé de m'occuper d'elle.

Un soir, elle l'interrogea sur lui, sur sa famille et il dit narquoisement : « Mon père était anarchiste », puis guetta l'effet de ses paroles.

Mais elle se contenta de demander :

— Et toi ?

— Moi, non.

— Pourquoi ?

— C'est difficile.

Elle se tut. Peut-être croyait-elle qu'il s'agissait de la difficulté de lancer des bombes sur des ministres ou de l'art d'ameuter les foules dans les meetings. Depuis qu'elle était sa maîtresse, elle était devenue plus coquette encore ; se parfumait, portait des bijoux. Elle lui demandait souvent de venir la rejoindre dans un des grands cafés au centre de la ville.

— J'espère, disait-elle, que ça ne t'ennuie pas de te montrer avec moi ?

Ils ne reparlèrent plus de Federica. Quelques jours plus tard, Ricardo reçut un télégramme d'Armande qui l'informait que Federica était malade et qu'il devait — (lui ou le père)— revenir à Alger sans délai. La nouvelle mit Ricardo de mauvaise humeur. Inquiet, cependant, il courut à la poste, appela Armande au téléphone. Il entendit la voix sèche de la vieille dame lui expliquer que Federica souffrait d'une forte fièvre, qu'elle ne voulait pas la garder chez elle et que, s'il n'agissait pas de son côté, elle ferait transporter la jeune fille à l'hôpital. Ricardo la pria de patienter jusqu'au lendemain.

— Jusqu'à demain, mais pas un jour de plus, dit-elle.

Le médecin qu'elle avait consulté ne s'était pas prononcé sur la maladie et Ricardo comprit que les deux sœurs étaient affolées.

Le soir, avant de quitter l'atelier, il prévint Ventura Olmo qu'il partait pour Alger. Puis il descendit en ville rejoindre Juliette. Un vent chaud soufflait, de lourds nuages roulaient à travers un ciel sulfureux. Ricardo se souvint qu'il avait déjà vu un ciel semblable, dans un tableau du Gréco, à Madrid. « Un ciel de désastre », se dit-il.

Chez Juliette, il prit une douche. Pendant qu'il occupait la salle de bains, la jeune femme lui proposa d'aller au théâtre. Une troupe de passage présentait en soirée une comédie. Ricardo répondit qu'il ne serait pas libre, qu'il devait retourner à Alger par le train de neuf heures.

— Pour longtemps ? demanda-t-elle, d'un ton alarmé.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas.

A présent, nu devant la glace, il se peignait nerveusement. Elle se tenait derrière lui, appuyée à la porte vitrée.

— Mais que se passe-t-il ?

Il lui expliqua que Federica était malade et qu'il devait partir.

— Tu es fou ! Faire ce voyage... Mais les femmes chez qui elle loge s'occuperont d'elle.

— Non. Elles ont peur. Elles se doutent que la situation de la petite est irrégulière. Et en cas de complications...

Il se rhabillait. Dans la glace, il voyait le visage crispé de Juliette.

— Tu aimes cette fille, dit-elle soudain avec une sorte d'irritation.

Il se retourna, surpris.

— L'aimer ? dit-il. Quelle idée !

Elle haussa les épaules, revint dans la chambre, se laissa tomber sur le lit. Par la fenêtre ouverte entrait un souffle d'incendie. Les roues d'un tramway crièrent sur les rails. « Aimer Federica », pensait-il... Il revoyait la jeune fille, son expression bouleversée : « Vous allez partir ? Je ne vous reverrai plus ? »

— Je ne l'aime pas, dit Ricardo à haute voix en repoussant derrière lui la porte de la salle de bain. L'air, dans la pièce, était épais, étouffant. Au-dessus de la commode un portrait de Juliette-enfant souriait. Peut-être aurait-elle voulu qu'il ajoutât : « C'est toi seule que j'aime. » Elle faisait une moue sceptique. La douche avait fait du bien à Ricardo, mais il avait soif. Il alla dans la cuisine, but deux verres d'eau et à son retour trouva Juliette qui s'éventait nerveusement avec un journal. Qu'elle le crût épris de Federica l'amusait vaguement.

— Si tu la connaissais, dit-il.

Comment un homme comme Marcos pouvait-il désirer ce petit corps à peine formé ?

— Mais elle a de beaux yeux, ajouta-il vivement en tournant un peu la tête vers Juliette.

— Je t'en prie, dit-elle. Épargne-moi son portrait !

Elle se leva, agacée, ouvrit son sac et se peignit les lèvres avec trop d'application.

— Hé ! dit Ricardo. Je ne pouvais pas faire autre chose. Il fallait bien que je l'aide ! Si tu crois que toute cette histoire m'amuse !

Ricardo s'approcha d'elle, vit dans ses yeux le reflet de la fenêtre, du ciel jaune, « ciel de désastre », se tourna comme s'il allait apercevoir sur les nuages les visages de Marcos et de Julian... Cette petite contraction de tous les muscles n'était-ce pas la peur ?

— Réfléchis donc ! continuait Juliette. Cette fille ne t'est rien ! Absolument rien. Tu la connais à peine ! Tu ne sais pas d'où elle sort ! Et tu en as fait déjà assez pour elle !

Elle parlait avec emportement comme pour achever de l'ébranler et il y avait dans sa voix un accent fiévreux, passionné.

— On ne se dévoue pas ainsi pour des gens qui ne vous sont rien ! Tu l'as tirée d'un mauvais pas. A présent ses papiers sont en règle ! Tu vas lui payer son passage pour l'Espagne ! N'est-ce pas assez ?

Dans l'esprit de Ricardo, les mots se précipitaient, rebondissaient. Tout près du sien il voyait le visage de Juliette, ses lèvres rouges. « Elle a raison. Il suffirait d'envoyer de l'argent à Armande. Un mandat télégraphique. 10 à 12.000 francs et elle accepterait de garder la petite. Ventura me ferait l'avance. »

Peut-être Juliette crut-elle qu'enfin elle l'avait convaincu. Elle se pressa contre lui et murmura :

— Chéri...

Federica avait-elle jamais dit « Chéri » à un homme ? Cette pensée tira Ricardo de son rêve. « Ne me laissez pas ici ! »

Elle lui avait vraiment dit un jour : « Ne me laissez pas ici ! »

— Écoute, dit-il du ton qu'on prend pour raisonner un enfant capricieux. Il faut que je me prépare.

XIV

En sortant de la gare, Ricardo se rendit d'abord à l'imprimerie. Comme il devait traverser la Place du Gouvernement, il s'arrêta devant le café où il avait parlé avec Julian. Il commanda un petit déjeuner. La même vendeuse de billets de loterie apparut et lui demanda s'il voulait « tenter la chance ». Ricardo refusa d'un geste mais il eut le temps de voir son œil rougeâtre qui le troubla.

Pedro Munoz, prévenu de son arrivée par un télégramme, l'attendait.

— Pepe te cherche une chambre, dit-il. Il sera là dans une heure. Tu n'auras qu'à téléphoner...

Ricardo prit ensuite un taxi pour monter à El-Biar. Lorsqu'il se présenta chez Armande, celle-ci l'accueillit avec froideur.

— Qu'est-ce qu'elle a ? Le docteur est-il passé ? dit Ricardo.

— Hier. Je vous l'ai dit.

— Où est-elle ?

— Dans sa chambre. Je vous en supplie, ne faites pas de bruit. Ne réveillez pas ma sœur.

Ricardo grimpa au premier étage, entra dans la pièce où Federica somnolait, allongée sur le lit, recouverte seulement d'un drap. Sur la table de nuit, il vit un tube de cachets et un livre — « Vida de Santa Teresa » — un livre en espagnol. « Où a-t-elle déniché ça ? » Mais Federica ouvrit les yeux, reconnut Ricardo et garda son expression de tristesse. Elle avait les lèvres sèches, toutes craquelées et le front luisant de sueur.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il, penché sur elle.

Sans répondre, elle tourna le visage vers la fenêtre où une branche de cerisier frappait aux vitres, déchiquetait un rayon de soleil, l'éparpillait en cascade de lumière. Ricardo ajouta qu'un taxi les attendait devant la porte et qu'ils allaient partir tout de suite. En face du lit était accroché un portrait d'André, le fils d'Armande, en uniforme de spahi et qui souriait niaisement. « Pourvu que ce ne soit rien de grave ! » Il en voulait à Armande, sans savoir pourquoi. Elle était entrée derrière lui :

— Je vais l'aider à s'habiller, dit-elle.

Peut-être avait-elle remarqué son air hostile :

— Vous comprenez ; c'est une trop grande responsabilité !

— Je comprends !

Il descendit dans le salon, appela au téléphone Pepe Toledo. Celui-ci répondit que la chambre était prête et lui donna une adresse. Il s'informa aussi de l'état de la jeune fille.

— Elle me paraît affaiblie et mangée de fièvre.

Puis il dut attendre environ un quart d'heure. Tandis qu'impatienté il faisait les cent pas sur la galerie, il aperçut la femme de ménage arabe qui venait prendre son travail. Il eut envie de la questionner mais y renonça. Peu après Federica descendit à son tour, suivie par Armande qui portait sa valise.

Dans le taxi, Ricardo prit la main de Federica. Cette fois, elle ne la retira pas, tant elle était lasse.

— Dès que nous serons installés, j'appellerai un médecin, dit-il.

— Si vous voulez.

Ils arrivèrent devant une haute maison du côté du Jardin d'Essai. Ils furent reçus par Pepe Toledo et un homme assez âgé qui leur souhaita la bienvenue. Il dit que l'appartement était petit mais qu'il le mettait à leur disposition et qu'il irait provisoirement loger chez son fils. Il s'appelait Varin et il expliqua qu'il était un ami de Pepe Toledo depuis qu'ils avaient vécu ensemble certaines aventures dans Madrid assiégé. Il ajouta qu'il avait appelé un médecin et que celui-ci ne tarderait pas.

Après leur départ, Ricardo obligea Federica à se coucher. Elle voulait attendre le docteur dans le salon.

— Tu es folle. Fais ce que je te dis.

Il l'entraîna doucement vers la chambre en la tenant par le bras. Elle se laissa conduire sans lâcher sa valise. La fenêtre de la pièce donnait sur le Stade Municipal et sur les collines de Kouba.

— Laissez-moi à présent, dit-elle.

Elle tremblait de fièvre, ses yeux brillaient. Ricardo la prit par les épaules et lui dit avec douceur :

— Aie confiance, petite.

Ensuite il l'aida à se déhabiller et à revêtir une chemise de nuit. Elle

semblait épuisée par le trajet en taxi et se laissa faire sans résister. Il dégrafa le corsage, la pria de lever les bras et sa passivité l'émut. Au cours de l'opération, il vit la gorge jeune, blanche, bien formée. Une fois couchée Federica ferma les yeux et c'est plongée dans une sorte de lourd sommeil qu'une heure plus tard le médecin la trouva. Il interrogea Ricardo sur la malade par petites phrases rapides, sans le regarder. Lorsqu'il eut achevé d'examiner la jeune fille, il resta un moment silencieux puis rédigea une ordonnance et dit qu'il reviendrait le lendemain.

Ricardo s'installa près du lit, un livre à la main. C'était un livre de Joseph Conrad mais il ne l'ouvrit même pas. Il resta à regarder le visage maigre de Federica, ses oreilles couleur de cire. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Ah ! Juliette avait raison. Il ne savait rien de cette fille que le hasard avait jetée en travers de sa vie. Mais il savait que rien n'aurait pu l'empêcher de revenir près d'elle, de répondre à l'appel d'Armande. Sur le Stade de minuscules silhouettes se poursuivaient, jaunes, rouges, vertes comme de beaux insectes étonnamment mobiles. Et il avait laissé Juliette à quatre cents kilomètres de là ! « Tu reviendras vite, chéri ? » La grimace de Juliette retenant ses larmes.

... Il reprit son livre.

L'après-midi, Pedro Munoz vint pour s'occuper de l'achat des médicaments. Federica était toujours endormie. Pedro Munoz se pencha pour la regarder et retourna dans le salon en marchant sur la pointe des pieds.

— N'oublie pas de relever ses températures, dit-il. Et si c'était du palu ? Non ?

— Nous verrons.

Pedro Munoz dit ensuite que Pepe avait obtenu sans peine les papiers de Federica mais que pour Ricardo les difficultés s'accumulaient. Quelles difficultés ? Pedro n'en savait rien mais Pepe Toledo avait dit qu'il fallait attendre encore et ne pas s'inquiéter. Malgré ces recommandations, Ricardo, resté seul, se mit à réfléchir. On devait mener une enquête sur l'affaire de Cherchell. On découvrirait peut-être que lui, Ricardo, avait fait partie de l'équipage du *San Miguel*. S'il était pris, Marcos se ferait une joie de le compromettre. « Sale histoire. » Il retourna près de Federica. La nuit tombait. Le phare de Kouba commençait à sabrer le ciel. Sous les couvertures les mains de Federica s'agitaient. Ricardo savait qu'il aurait dû partir, quitter l'Algérie d'une manière ou d'une autre. Il ne manquait pas de bateaux sur lesquels il pouvait trouver un emploi. Une impatience le gagnait. Au jour suivant, un navire hollandais devait appareiller pour Trinidad. Il était amarré près de l'usine électrique. La nouvelle était dans le journal que Ricardo avait lu le matin en montant à El-Biar. Un liberty-ship... Il alla sur le balcon, regarda en direction du port comme s'il avait pu découvrir le cargo à travers l'épaisseur de la nuit. Il vit les feux de

l'Amirauté, les rangées de lumière le long des avenues, le ciel noir vers le large... Derrière lui, Federica avait bougé. Vivement, il s'approcha d'elle.

— Je vous donne beaucoup de mal, dit-elle avec lassitude.

Ses yeux étaient profondément creusés. A un moment, l'échancrure laissa voir son épaule maigre. Ricardo referma le col et murmura :

— Mais non...

Elle s'assoupit de nouveau. « Peut-être faudrait-il, partir immédiatement », pensait Ricardo. Pepe Toledo ne voulait pas expliquer de quelles difficultés il s'agissait, mais un danger était tout proche. Il le sentait à ce poids sur le cœur qui ne le quittait plus. Il avait fui l'Espagne, il avait fui Mariana et le destin prenait à présent le visage de cette fille dont il s'était encombré. Mais il ne lui en voulait pas. Il n'éprouvait pas de regrets. Il avait bien fait de la sauver. Le livre de Conrad s'intitulait « Lord Jim ». Il le plia entre ses doigts. Non, il n'avait pas envie de lire. Mais il ne partirait pas. « Je vous donne beaucoup de mal... » Il resterait auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle guérît. A intervalles réguliers, la lumière du phare frôlait le lit de Federica, glissait sur les murs, disparaissait... Vers minuit il dut la réveiller pour qu'elle prît encore des cachets... Elle dit alors d'une voix endormie :

— Je vais vous expliquer...

— Plus tard. Dors...

Elle fit aller sa tête à droite et à gauche de l'oreiller :

— Mes parents sont morts...

— Oui...

— Je voulais venir ici pour travailler...

*
**

Pepe Toledo vint le lendemain vers neuf heures. Il avait cru bon d'engager une garde-malade. Pour l'affaire du permis de séjour, il expliqua qu'il avait remarqué une opposition bizarre de la part du fonctionnaire qu'il connaissait. On lui avait demandé l'adresse exacte de Ricardo qui devait être convoqué prochainement. Pour Pepe, cette attitude le laissait perplexe, mais il ne paraissait pas alarmé. Comme il avait retiré son monocle noir, Ricardo vit son orbite déchirée, la cicatrice qui se prolongeait un peu sur le nez. Au moment de se séparer, Ricardo lui dit que l'important était que la jeune fille guérît rapidement.

— Oui, dit-il. J'espère aussi qu'elle s'en tirera...

Ricardo retourna dans la chambre, certain que Pepe lui cachait quelque chose.

A midi, le docteur fit une seconde visite et ordonna une série de piqûres. La garde-malade arriva peu après. Rassuré, Ricardo se prépara à sortir. Il avait demandé à Pepe s'il pouvait l'employer de nou-

veau à l'imprimerie, seulement pour quelques jours. Pepe avait offert aussitôt de lui prêter encore de l'argent mais Ricardo avait répondu qu'il préférait travailler.

Pour économiser le prix du trajet en tramway il fit tout le chemin à pied. Lorsqu'il eut dépassé le boulevard Laferrière, il put apercevoir le vapeur hollandais amarré au même endroit. « Je vous donne beaucoup de mal. » Le souvenir de cette voix l'attendrissait. Il se rappela le regard de Federica, le soir du drame, à bord du *San Miguel*. « Laissez-moi ou je vous tue ! » Un autre cargo quittait le port, glissait sur l'eau verte. « Dès qu'elle sera guérie, je filerai sans perdre une heure. » Le cargo tournait lentement, prenait la passe. Il était vieux, noir, avec de larges plaques de minium sur la coque mais Ricardo malgré lui, s'arrêta pour observer la manœuvre.

Un peu plus loin, il croisa un marchand de fleurs. Il hésita puis revint sur ses pas. De sa vie il n'avait offert un bouquet. L'idée de marcher dans la rue avec des fleurs à la main lui semblait ridicule. Pourtant, il regardait l'éventaire. L'Arabe s'était levé en souriant :

— C'est pour une jeune fille ou une femme ?

— Jeune fille.

XV

Pedro l'attendait.

— Tu tombes bien. J'ai des montagnes de cartes à tirer à la « minerve ».

Tâche fastidieuse. A l'heure de la sortie, Ricardo ne l'avait pas encore achevée. Il proposa de continuer. Pedro Munoz accepta, non sans lui conseiller d'abaisser le rideau.

— A cause des inspecteurs du travail, tu comprends ?

Pepe était déjà parti pour livrer les programmes d'un cinéma. Ricardo éteignit les lampes de l'atelier qui donnait sur la rue. La fatigue le prenait. La nuit passée sur une chaise au chevet de Federica l'avait usé. La formule des cartes qu'il imprimait n'avait rien d'original. C'étaient des invitations à un mariage : « Monsieur et Madame G... ont le bonheur de vous anoncer le mariage de... » Le bouquet, les visites du médecin, les médicaments... Ricardo comptait. Il aurait dû demander une avance à Pepe. Pour ce soir, il serait obligé de se contenter d'un sandwich. A moins d'aller dans une gargote. Et pas de cigarettes ! Le plus dur était peut-être la privation de cigarettes. Mais la maladie de Federica pouvait réserver des surprises. Économie !... S'il s'était agi de paludisme, le médecin d'Armande et celui de Pepe l'auraient facilement diagnostiqué. Alors, quoi ? Elle ne se plaignait de rien. « Pas une fille à se plaindre ! » Il pensa à la mauvaise humeur de Juliette, — « devrais lui écrire » — et entendit un craquement dans l'atelier voisin. Il se dit que Pepe était de retour et qu'il avait bien fait de ne pas fer-

mer le rideau. Mais lorsqu'il entendit la voix de Marcos il se retourna brusquement. Marcos n'était pas seul, il y avait Julian derrière lui.

— Alors, on abandonne la mer pour cette boîte à cancrelats ?

Lentement Marcos entra dans la zone lumineuse du second atelier.

— Tu n'es pas un vrai marin...

Il souriait exactement comme le soir de sa première entrevue avec Ricardo, montrait ses gencives brunes, ses dents pourries. Il portait le même tricot de laine et un béret basque tout neuf ramené sur le front. D'un air moqueur, il regardait autour de lui. Sur un banc, derrière la linotype, il vit le bouquet dans un pot de verre. D'abord Marcos n'y fit pas attention et parut s'intéresser aux affiches qui couvraient les murs : « Stade vélodrome municipal... Revanche du Grand Prix de... » Julian était resté à l'entrée, les mains dans les poches, la casquette rejetée en arrière. « Buvez frais, buvez la bière... » Pour le moment, Ricardo s'efforçait de dominer ses nerfs. Des passants défilèrent en silhouette derrière les vitres de la porte principale. Ainsi, à quelques pas de lui, la vie continuait. Il aurait suffi de bondir, de courir vers la rue, d'appeler ! La sonnerie absurde d'un timbre de bicyclette souligna ce que la scène avait d'insolite. Ricardo arrêta la machine. Dans le silence, on entendit l'horloge de l'atelier. Marcos avait pris le bouquet dans la main gauche. De profil, il laissait voir près de la tempe une tache rosée. Souvenir de Federica. Non, à présent que le danger était là, Ricardo n'avait pas peur. Ce qu'il fallait c'était frapper juste. Pour Julian, il serait facile de s'en débarrasser. Éteindre la lumière était une ruse qu'il avait apprise au cinéma.

Il s'approcha de l'interrupteur. A ce moment, Marcos se tourna vers lui :

— C'est pour elle ?

Il cabotinait un peu, caressait les fleurs :

— Eh bien ?

— C'est pour elle, dit Ricardo et sa voix lui parut changée.

Marcos plongea le visage dans le bouquet, en renifla exagérément le parfum.

— Que d'attentions, fils ! dit-il avec ironie.

Il avait regardé Julian comme pour le prendre à témoin. Julian ne bougeait pas mais Ricardo vit son visage tendu, ses yeux clignés. Alors il comprit qu'ils étaient venus pour le tuer. Il s'arrêta à un mètre de la lampe, comme si cette idée avait brutalement paralysé sa volonté. Marcos demandait :

— Elle va bien ?... Réponds !

Ricardo ouvrit la bouche mais ne dit pas un mot. Encore un silence. Marcos faisait semblant d'arranger les œillets. Cette comédie prenait un tour sinistre. Derrière les vitres, les ombres devenaient plus rares.

— Évidemment, elle était vierge ?... Réponds !

L'ampoule parut papilloter au bout de son fil. Elle éclairait bizarre-

ment Marcos, l'arc proéminent de ses sourcils, son cou musculeux. Hébété, Ricardo leva la tête vers l'horloge comme si un secours aurait pu lui venir de là.

— Tu ne veux pas répondre !

Il se sentait nu. Une douleur lui coupait le front d'une tempe à l'autre.

— Ah ! tu ne veux pas répondre ?... Où est-elle ?

Julian gardait son immobilité menaçante. Quelqu'un s'arrêta devant la porte. Si c'était Pepe !... La silhouette se balança durant quelques secondes, s'éloigna, disparut.

— Canaille ! cria Marcos en se jetant sur Ricardo qu'il souffleta avec le bouquet. Ricardo trébucha. Lorsqu'il se reprit, il vit que Marcos avait rejoint Julian. Tous deux le regardaient avec une intensité sauvage. « Ils vont me tuer. » Entre lui et ses deux ennemis il y avait un espace de trois ou quatre mètres jonchés d'œillets. Lentement, comme si ses jambes avaient été de plomb, Ricardo se dirigea vers eux. Il savait que cette colère qui le brûlait était bonne...

— Reste où tu es...

...Il avait l'impression d'avoir fait un saut du haut d'un premier étage.

— Reste où tu es je te dis !

... C'était Julian qui parlait, ouvrait la bouche, la refermait avec l'application stupide des poissons hors de l'eau. « Où est Federica, vous voulez le savoir, salauds ! Où est Federica ! Je vais vous l'apprendre ! je vais vous... » Mais une pente abrupte le séparait d'eux... « vous casser la figure, crapules ! »... Il n'avait pas dit un mot. Sa langue semblait avoir démesurément gonflé dans son gosier. « Vous allez... » Il ne sut pas qui avait tiré. L'explosion tonna au ras de la table, incurva bizarrement les murs, les affiches, l'affiche du Stade municipal. Qui avait tiré ? Il tomba de très haut, interminablement, une chute à pic. Ce bruit terrible, au-dessus de lui, c'était le rideau métallique qu'on abaissait en hâte ! « A moi ! » cria une voix et cette voix n'était peut-être pas celle de Julian ni de Marcos ni de personne. Le carrelage était glacé. Ricardo avança la main, fit voler les invitations en tous sens... « avons le bonheur de... » Il était seul, allongé par terre, entouré d'œillets roses et de cartes. « Je vais aller au téléphone appeler Pedro, appeler Pepe... » Il savait qu'il n'atteindrait jamais le téléphone. Il essaya de nouveau de se mettre debout. N'était-il pas tout près de l'horloge ? Le bruit de l'horloge ne suffisait plus à briser l'horreur du silence, silence de cimetière, de souterrain, de cave murée... Ah ! il fallait crier ! Crier à se faire entendre au-delà de cette prison. Mais sa bouche, dans l'effort qu'il fit, se remplit d'un sang pâteux. « Je vous donne beaucoup de mal ! » Il aurait dû rester auprès d'elle. Personne ne viendrait. Qui sait s'ils n'allaient pas la découvrir ? Une eau bouillante tourbillonnait dans sa poitrine. Quelle main le soulagerait ? Stupéfait, il écouta un instant la rumeur d'une rivière qui, tumultueuse-

ment, coulait sous son corps à des profondeurs vertigineuses. Ils vont la retrouver. Elle. Federica. Une fille que je n'aime pas. Il se retourna sur le dos. Il parut soudain fasciné par l'ampoule qui brûlait toujours au plafond, qui brillait à lui blesser les yeux, vive, éblouissante comme un soleil...

EMMANUEL ROBLÈS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

AUX QUATRE VENTS DU GAULLISME

par Joseph Halléguen *(Dervy)*

M. Joseph Halléguen s'est engagé dans les Forces Françaises Libres dès juin 1940. Il a accompli 70 missions de bombardement avec la R.A.F. Elu député du Finistère en juin 1951, il fut de ceux qui se séparèrent du Rassemblement gaulliste en juillet 1952. « Pour aller à la soupe... », ont dit les fidèles. « S'il s'était agi de vouloir y aller, répond justement M. Halléguen, depuis 1940, nous y avons mis le temps. » Aujourd'hui, il nous livre les réflexions que lui ont inspirées l'expérience de ces douze années. « Qu'a-t-il manqué à cette révolution, qui n'a abouti, au bout du compte, qu'à restaurer le système qu'elle avait condamné ? D'avoir su constituer ses équipes, choisir ses hommes et ses cadres, d'avoir conservé le contrôle de ses commandes, d'avoir eu un *brain-trust* pour la mettre en phrases et la traduire. Il lui a manqué tout cela, et par dessus tout, d'avoir eu une tête pour la penser. » De Gaulle, selon M. Halléguen, aurait dû rester au gouvernement, se laisser renverser au besoin, entrer au Parlement. Il aurait dû livrer bataille à la Constituante devant le pays. Lorsqu'il créa le Rassemblement il était déjà trop tard ; le mal était fait. La rue de Solférino ignorera les réactions de la province. « C'est une erreur majeure de croire obéir aux commandements de la mystique si l'on méconnaît en même temps les lois concrètes qui disposent de l'efficacité... La mystique sociale sans la science économique est un mirage : il ne faut pas chercher ailleurs la cause des échecs déplorables accumulés dans ce domaine depuis huit ans par les équipes de la Libération. » Aucune amertume dans ce livre ; pas un seul coup bas contre le mouvement que l'auteur a servi. Beaucoup de lucidité, en revanche. Et un style d'une qualité assez exceptionnelle.

P. F.

AU-DELA DE LA DÉSIRADE LES CARAIBES D'ILE EN ILE

par Patrick Leigh Fermore *(Amiot-Dumont, édit.)*

Patrick Leigh Fermore se distingue heureusement de cette nuée d'agités qui chaque jour essayent de nous intéresser par le nombre de kilomètres qu'ils ont parcourus dans le monde. Il a voyagé aux Antilles, il y a flané, il a pris le temps de regarder, de respirer, de comprendre. Le livre qu'il nous offre appartient à un genre de littérature où il semble que les Anglais soient incomparables. L'humour voilé, l'intelligence, le cœur et le talent, tout y est. On gardera un souvenir charmé des pages qu'il consacre aux derniers Caraïbes de la Dominique, au Cap Haïtien, au Père Labat, à la Martinique. La nonchalance voulue de l'auteur est d'autant plus remarquable qu'avant de se faire connaître comme écrivain, Fermore avait surtout la réputation d'un homme d'action : toute l'Angleterre se rappelait ses exploits en Crète pendant la guerre. M. Gabriel d'Aubarède a traduit à merveille ce livre délicieux.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 110.)

LES IDÉES POLITIQUES DE PAUL VALÉRY

par EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

PAUL Valéry se défendait d'être *politique*. Par boutade, il disait : « *Je suis anarchiste, c'était l'opinion de mon temps* », ou bien il donnait des définitions péjoratives : « *La politique est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde.* » « *Le beau mot de politique éveille... de grandes répugnances dans l'esprit de l'auteur* », avoue-t-il, dans *Regards sur le Monde actuel*.

Il déclare ailleurs que cherchant à classer ses textes il a placé la politique avec les rêves et les mythes.

En dépit de ce dédain apparent, son esprit est revenu maintes fois aux sujets politiques car Valéry fut un observateur de son temps et un prophète des temps à venir, temps proches, puisque ses prévisions ont pu déjà presque toutes se réaliser.

Dès 1897, il a 26 ans — Valéry dénonce la conquête allemande des marchés mondiaux et montre les moyens employés ; plus tard il condamne les mortelles divisions intestines de l'Europe, en 1931 il annonce la venue d'une commission américaine pour diriger le vieux continent. Au moment où s'achève la deuxième guerre mondiale, il adresse en mai 1945 un avertissement aux Alliés, sous cette forme empruntée à Faust : « *Arrête ! Arrête-toi vainqueur sur ce moment si haut de ta victoire... Que jamais revivant ce qui est aujourd'hui ne te vienne à l'esprit cette lourde parole : A quoi bon* [1] », parole qui nous est souvent revenue à l'esprit depuis l'armistice.

Entre temps il a, préfaçant le livre d'A. Ferro sur Salazar, analysé la psychologie du dictateur ; il a noté autre part la transformation des rapports entre les États [2]. Président lui-même de la Commision de Coopé-

1. *Ultima Verba*, 15 mai 1945, Vues.

2. Nous parlons encore de traités, de négociations, d'état de guerre et de paix, de créances et de dettes, de dollars et de livres comme si ce qui paraît aujourd'hui sous ces noms n'était pas prodigieusement différent dans le fait de ce qui s'était vu jusqu'ici.

Ce que nous appelons politique surprendrait beaucoup par son allure, ses moyens,

ration intellectuelle de la Société des Nations, il ne reste pas indifférent aux tentatives d'organisation du monde, où l'on voit naître une « *diplomatie nouvelle* ». Bien plus, il propose ses conceptions [1] et suggère une *Politique de l'Esprit*. Disons tout de suite qu'il entend par là une politique en laquelle l'intelligence jouerait sans doute un rôle de premier plan, mais qui serait surtout animée par le souci de préserver et d'accroître l'esprit, ses conditions d'existence, sa liberté, son développement et sa profondeur.

***

Paul Valéry a expliqué lui-même [2] qu'il a été amené à préciser ses notions politiques en 1895 et 1896, au moment des « *entreprises du Japon contre la Chine et des États-Unis contre l'Espagne* ». Ces faits lui ont paru significatifs : « *l'un était le premier acte de puissance d'une nation asiatique réformée et équipée à l'européenne, l'autre, le premier acte de puissance d'une nation déduite et comme développée de l'Europe contre une nation européenne* [3]. »

En 1897 il aura l'occasion d'aborder la matière politique par un essai sur l'Allemagne intitulé : « *Une Conquête Méthodique* ».

Une conquête méthodique [4].

Dès 1895, l'Angleterre s'était sentie menacée par l'Allemagne « *sur les points essentiels de son être économique et de son empire* ».

Aux articles de M. Williams publiés dans la *New Review* de Londres, qui « *considéraient tour à tour les divers domaines de l'industrie et du commerce et faisaient voir dans chacun d'eux la pénétration et l'effrayant progrès du concurrent* », Paul Valéry fut sollicité d'apporter une conclusion « *philosophique* ».

Le jeune penseur considère d'abord l'Allemagne en son développement. « *C'était une forteresse et une école : on y découvre maintenant une usine immense, des docks énormes... Déjà bien des marchés du monde sont plus à elle que les territoires qu'elle doit à son armée.* »

sa portée — si accrue dans l'espace, si réduite dans le temps — les hommes d'Etat qui vivaient, il y a cinquante ans... (Extrait de la plaquette *Stéfan Osuky*, ministre de Tchécoslovaquie à Paris.)

1. Voir la Dictature : *L'idée de Dictature* (1934). *Au sujet de la Dictature* (1938). Regards sur le Monde actuel ; *Note sur l'idée de dictature*, Variété I. Sur la Société des Nations : *Lettre sur la Société des Esprits, préface à la lutte pour la Paix*, Variété I.

2. Avant-propos de l'édition des *Regards sur le Monde actuel*, parue en 1945, trois mois après sa mort.

3. Paul Valéry ne retient pas comme telle l'action des Etats-Unis contre l'Angleterre dans la guerre d'Indépendance.

4. *La Conquête allemande* (1897), *Mercure de France*, 1er août 1915 ; fut réimprimée sous le titre *Une Conquête méthodique* pendant la première guerre mondiale.

Comment l'Allemagne est-elle parvenue à cette puissance économique ? Paul Valéry dégage aussitôt l'idée d'un plan : « *Il y a donc enfin une nation qui a fait dans l'ordre économique l'expérience de la raison continuelle, c'est-à-dire de la méthode* »... l'Allemagne seule pouvait inaugurer ce système. « *Chez elle, il n'est pas nouveau, il n'est pas surprenant, il est organique. Il a seulement changé d'objet. La Prusse a, d'abord, été créée méthodiquement. Puis elle a créé l'Allemagne contemporaine. Le système a, d'abord, été politique et militaire. Ensuite, ayant rempli se destinée, il est devenu économique sans difficulté.* »

L'admirateur de Descartes parle ici et ce discours sur la méthode de la conquête économique semble une réplique du Discours de la méthode pour bien conduire notre raison.

Quel est le moyen de réussir sur le terrain des affaires ? Voici la stratégie : « *Là où l'art militaire eût fait converger les armées et peser les gros bataillons, l'art commercial se sert du plus petit prix qui agit comme le plus grand nombre, supprime la résistance, et chasse à coup sûr l'adversaire.* »

Le fait nouveau ? « *Tout un corps national agit d'ensemble* ».

L'objectif ? « *C'est la guerre méditée faite à la richesse du monde entier.* »

Évidemment, tous les pays ne sauraient réussir dans cette guerre. Quels sont ceux qui peuvent s'y livrer ? « *Un Anglais ou un Français peuvent inventer une méthode. Ils l'ont prouvé. Ils peuvent se soumettre à une discipline ; c'est également prouvé. Mais ils préféreront toujours autre chose. Pour eux, c'est un pis-aller, un moyen momentané, ou un sacrifice. Pour un Allemand, c'est la vie même.* »

La réussite de certains pays est due aussi à leur possibilité de bâtir sur des assises entièrement nouvelles. Aussi, trouve-t-on à côté de l'Allemagne, l'Italie, le Japon... « *nations recommencées fort tard sur un concept scientifique aussi parfait que l'analyse des prospérités voisines et des progrès contemporains pouvant le fournir* ». En un trait de génie, Paul Valéry aperçoit l'avenir : « *La Russie offrirait le même exemple si l'immensité de son territoire ne mettait obstacle à l'exécution rapide d'un projet d'ensemble* ».

L'auteur de la *Conquête Allemande* avance encore : « *Je crois que nous n'assistons qu'au début de la méthode.* » Paul Valéry, notons-le, entre 1895 et 1897 s'occupe très particulièrement de *méthode*. Quand il écrit ces pages politiques, l'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci hante encore son cerveau et l'année suivante il attribuera à M. Teste aussi une *méthode* — lisez une *discipline* — analogue à la *rigueur obstinée* de Leonardo.

Mais, où nous mènerait en politique la méthode ? la généralisation de son emploi apporterait un résultat décevant :

« *On verrait sans doute le triomphe définitif de toute la médiocrité*

terrestre. La méthode dans toutes les choses conduirait à une grande économie d'individus supérieurs. »

Reste que les méthodes doivent être trouvées par les individus supérieurs, ou trouvées chez les individus supérieurs. Ainsi, le succès du maréchal de Moltke — Paul Valéry le dit expressément — vient du fait qu'il a pillé Frédéric et Napoléon.

On voit se dessiner dans ce premier ouvrage, un Paul Valéry politique, *observateur et penseur.*

L'Europe.

La guerre sino-japonaise en 1895 et la guerre hispano-américaine en 1896 avaient conduit Paul Valéry à des méditations — européennes. Les livres d'histoires qu'il consulta à l'époque pour « *développer son idée infuse de l'Europe* », l'avaient déçu. « *Je n'y trouvai*, écrit-il, *qu'un horrible mélange... Aucune méthode. Un nombre incroyable d'hypothèses implicites et d'entités mal définies... un désordre d'images, de symboles et de thèses.* » Nous verrons plus loin quelle condamnation Paul Valéry prononcera à l'égard de l'histoire et quel emploi il pense qu'on peut faire pourtant de celle-ci. Quant à l'Europe, elle allait devenir l'objet de réflexions personnelles, extrêmement pertinentes, exposées — et parfois réexposées — en divers textes, les premiers ayant paru en 1919. On remarquera que l'idée favorite de Paul Valéry est que l'Europe périt d'une crise de l'esprit, que l'intelligence n'a pas su préserver ce royaume de l'intelligence, d'où la nécessité pour l'Europe de s'unir, l'obligation pour la politique de s'inspirer des vraies méthodes scientifiques, de donner à l'esprit la prééminence, de devenir *Politique de l'esprit.* Il va sans dire que cette Politique de l'esprit devrait favoriser la paix entre les peuples.

Paul Valéry consacre à la Crise de l'Esprit [1] deux lettres publiées en 1919. La première commence par la phrase célèbre : « *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.* »

Qu'est cette crise de l'esprit que Paul Valéry veut nous faire constater ? L'esprit peut se détruire comme un monument : « *La Persépolis spirituelle n'est pas moins ravagée que la Suse matérielle.* » Notre génération, explique Paul Valéry, a vu dans l'ordre de la pensée, du sens commun et du sentiment, se produire des phénomènes extraordinaires, des réalisations brusques de paradoxes, des déceptions brutales de l'évidence : en bref, le Savoir d'une part, et le Devoir de l'autre, sont devenus suspects, car la science a des applications cruelles et il faut beaucoup de qualités morales pour conduire et organiser une agression.

1. Deux lettres, écrites *en vue de leur traduction en anglais* et publiées en avril et en mai 1919, par l'*Athenaeum de Londres*, parues ensuite dans la *Nouvelle Revue Française.*

Que déduire de tout ceci, si ce n'est notre désordre mental — à l'état parfait... ?

C'est dans cette lettre que figure l'éloquent et singulier passage où Valéry identifie le personnage d'Hamlet à l'Européen considérant après la guerre son œuvre de mort — œuvre qui a atteint les choses de l'esprit, les vérités.

« *Sur une immense terrasse d'Elseneur qui va de Bâle à Cologne, qui touche aux sables de Nieuport, aux marais de la Somme, aux craies de Champagne, aux granits d'Alsace — l'Hamlet européen regarde des millions de spectres.* » Ces fantômes sont « *tous les objets de nos controverses, cet Hamlet intellectuel est accablé sous le poids des découvertes, des connaissances, incapable de se reprendre à cette activité illimitée.* »

L'Hamlet européen qui manipule comme il se doit des crânes (ceux de Léonard, de Leibnitz, de Kant, Kant qui engendre Hegel, qui engendre Marx, qui engendre...) se pose la question : « *Qu'est-ce que la paix ?* » pour y donner la plus admirable réponse qui soit : « *La paix est peut-être l'état des choses dans lequel l'hostilité naturelle des hommes entre eux se manifeste par des créations, au lieu de se traduire par des destructions comme fait la guerre.* »

Mais le temps est-il encore aux créations ? Ici, Paul Valéry est pessimiste, la conclusion est nette et tragique : « *Bientôt les hommes verront apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmilière.* »

Dans sa deuxième lettre, Valéry confesse qu'il n'a d'intérêt que pour l'idole *intellect* (il n'en a pas trouvé de meilleure) et il nous donne une première définition de l'Europe : « *Aucune partie du monde n'a possédé le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant :* tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout. » Or, l'heure actuelle comporte cette question capitale : « *L'Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ?... ou deviendra-t-elle* ce qu'elle est en réalité, *c'est-à-dire un petit cap du continent asiatique ?* »

L'Europe restera-t-elle « *ce qu'elle paraît... le cerveau d'un vaste corps ?* »

D'où vient la supériorité de l'Europe ? Elle vient de l'homme européen dont voici les composantes : avidité active, curiosité ardente et désintéressée, heureux mélange de l'imagination et de la rigueur logique, un certain scepticisme non pessimiste, un mysticisme non résigné.

Mais l'Européen a donné, distribué sa culture. « *Le savoir est devenu une denrée... désirable, non plus par quelques amateurs distingués mais par Tout le Monde. Étourdiment, nous avons rendu les forces proportionnelles aux masses.* » [1]

1. Ce thème est repris en 1945 (Avant-propos, *Regards sur le Monde actuel*) : « *Les Européens se sont disputé le profit de déniaiser, d'instruire et d'armer des peuples immenses, immobilisés dans leurs traditions et qui ne demandaient qu'à demeurer*

L'Européen.

Ce nouvel écrit [1] consacré à l'état de l'Europe commence par une remarquable image : « *L'orage vient de finir, et cependant nous sommes inquiets, anxieux, comme si l'orage allait éclater.* »

Paul Valéry constate que par l'esprit, par ses songes, l'homme s'est élevé sur tous les autres êtres, lui seul substitue ses rêves, *ce qui n'est pas* à ce qui est. Par son génie, il altère, il modifie la réalité. (Ce pouvoir de retoucher la réalité a quelque chose peut-être de luciférien. Dans l'*ébauche d'un serpent*, Paul Valéry fait dire au Tentateur : « *Je suis celui qui modifie.* »)

Quels sont les rêves de l'homme ?

On les voit, dit-il, paraître au premier chapitre de la Genèse : rêve de la Connaissance, rêve de l'Immortalité... Plus tard la construction d'une tour prodigieuse est suscitée par le rêve « *d'être un seul peuple et d'avoir une seule langue.* » (Babel est dans la Bible avant d'être sur les rives du lac de Genève ou à Manhattan).

Paul Valéry passe en revue les désirs fantastiques des héros grecs. Il évoque aussi des songes plus modernes, d'un caractère scientifique.

Quoiqu'il en soit, « *l'ensemble de ces rêves forme un étrange programme* » qui, dans une certaine mesure, a été réalisé. « *L'Européen, l'esprit européen* (a été) *l'auteur de ces prodiges.* » Une « *illustre mer* » — la Méditerranée — « *a été merveilleusement efficace dans l'élaboration de cet esprit européen* ». L'Égypte, La Phénicie, les Grecs, les Romains, les Arabes, les populations ibériques s'y sont succédé. Elle a bercé les pensées de saint Paul comme elle bercera les calculs de Bonaparte...

Mais qui donc est Européen ?

Voici la réponse : les peuples européens sont ceux qui, au cours de leur histoire, ont subi les trois influences de Rome (modèle éternel de la puissance organisée et stable), du christianisme (qui conquiert profondément la conscience), de la Grèce (discipline de l'esprit d'où devait sortir notre science [2].)

dans leur état ». Conséquence : « *le retour de l'Europe au rang secondaire, que lui assignaient ses dimensions* » et conclusion : « *l'Europe n'aura pas eu la politique de sa pensée* ».

Et maintenant il reste à envisager son avenir quand il existera par ses soins, en Asie, deux douzaines de Creusot ou d'Essen, de Manchester ou de Roubaix, quand l'acier, la soie, le papier, les produits chimiques, les étoffes, la céramique et le reste y seront produits en quantités énormes, à des prix inégalables.

1. Extrait d'une conférence prononcée le 15 novembre 1922 à l'Université de Zurich.

2. Il écrira aussi que l'Homo Europoeus n'est pas défini par la race, ni par la langue, ni par les coutumes, mais par les désirs et par l'amplitude de la volonté. « *L'Amérique est une création formidable de l'Esprit européen.* » Il lui consacrera un texte spécial à la veille de la seconde guerre mondiale. Dès 1931, avec sa clairvoyance habituelle, il écrivait : « *L'Europe aspire visiblement à être gouvernée par une commission américaine. Toute sa politique s'y dirige* ».

Rome, que Valéry admirait profondément, Rome conserva longtemps le pouvoir sur les territoires européens, mais « *dans les temps modernes, pas un empire en Europe n'a pu garder ses conquêtes plus de cinquante ans* ». Les plus grands hommes y ont échoué ; les plus heureux ont conduit leurs nations à la ruine. Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, Metternich, Bismarck, durée moyenne quarante ans. Point d'exception [1].

Des querelles de village ont fait perdre à l'Europe l'occasion de s'unir et de dominer le reste du monde. Napoléon y pensa [2]. Il venait trop tôt.

Que faire aujourd'hui ? Sans doute maintenir la paix autant que possible, mais la paix dépend des actes de quelques hommes qui ont pour des millions d'hommes des conséquences infinies. Quelques hommes sont chargés de déterminer les vrais intérêts d'une nation [3] mais il est sage de ne pas confondre ceux-ci avec ses vœux. D'autre part, se représenter nettement ce qu'on appelle une nation n'est pas aisé : « *Tantôt la race, tantôt la langue, tantôt le territoire, tantôt les souvenirs, tantôt les intérêts instituent diversement l'unité nationale d'une agglomération humaine organisée.* »

« *Toutes les nations ont des raisons présentes, ou passées, ou futures de se croire incomparables. Et d'ailleurs elles le sont.* »

Certaines d'entre elles créent un danger immédiat. Qu'elles ne perdent pas une juste appréciation de leur pouvoir. Pas plus qu'un arbre, une nation ne peut croître indéfiniment.

Les Européens sont engagés dans une mauvaise voie. Au lieu de se contenter de « *modifier les conditions initiales* « naturelles » de la vie pour « *répondre à des besoins certains* », ils « *se sont jetés dans une aventure prodigieuse* », en créant « *un type d'êtres de qui les moyens de connaissance et d'action toujours accrus, les engagent à faire délibérément et systématiquement tout ce qu'ils savent et ce qu'ils peuvent, sur ce qu'ils sont* ».

L'Amérique. — Projection de l'esprit européen [4].

Dans ce dernier texte « européen », Paul Valéry affirme à nouveau l'impérieuse nécessité d'une entente des États de l'Europe. Il considère le vieux monde avec pitié et désespoir. L'Europe est en proie à une crise de « *bêtise, de crédulité, de bestialité* » évidente. C'est en Amérique qu'elle est appelée à survivre.

1. Note sur la grandeur et décadence de l'Europe, publiée en 1930.
2. On voit encore aux Archives nationales un projet de bâtiment commandé par Napoléon Ier pour conserver les archives de l'Europe.
3. Evidemment il n'y aurait de paix véritable que si tout le monde était satisfait.
4. 1938.

« *L'Europe a envoyé dans les deux Amériques ses messages, les créations communicables de son esprit, ce qu'elle a découvert de plus positif, et, en somme, ce qui était le moins altérable par le transport et par l'éloignement des conditions générales. C'est une véritable « sélection naturelle » qui s'est opérée et qui a extrait de l'esprit européen ses produits de valeur universelle, tandis que ce qu'il contient de trop conventionnel ou de trop historique demeurait dans le Vieux Monde.* »

A l'Amérique du Sud, Paul Valéry fait également confiance pour garder l'esprit européen. Il y voit le « *conservatoire de nos richesses spirituelles qui peuvent se séparer de nous* ».

La Dictature.

En Europe, cependant, diverses expériences se poursuivent : au moment où Paul Valéry est sollicité par Antonio Ferro de faire une préface à son ouvrage sur Salazar, quelques pays vivent déjà sous un régime dictatorial. Mussolini est *duce* en Italie depuis 1922, Hitler a accédé au pouvoir en 1933 et le *Führer* remplacera bientôt le vieux maréchal Hindenburg. Mustapha Kemal règne en Turquie depuis plusieurs années et Staline a succédé à Lénine en U.R.S.S. Paul Valéry a donc eu l'occasion d'étudier (à sa manière) le fait du pouvoir personnel et la genèse d'une dictature. La première question qu'il s'est posée est : « Comment naît une dictature ? »

« *Il peut venir un moment que le seuil de la conscience générale est atteint, et qu'il devient impossible à la plupart de songer à leurs affaires particulières sans qu'ils y trouvent quelque difficulté imputable aux vices de l'État* [1]. »

C'est alors que surgit l'idée d'une dictature.

« *L'autorité, la continuité, l'unité (faisant défaut) chacun se sent dans l'âme un dictateur à l'état naissant... Il s'agit d'ordre et de salut publics... Seul, un* MOI *peut s'y employer.* »

Paul Valéry évoque l'exemple de Bonaparte, interrompant la discussion confuse du Conseil d'État pour expliquer qu'il donnera à l'État « *la structure et les fonctions qu'il observe dans sa propre faculté de penser et de se déterminer* ».

Qu'est, d'autre part « *l'esprit politique* » sinon la tendance à « *traiter les hommes comme des choses* », à leur contester « *liberté, complexibilité, variabilité* ». Sous un régime dictatorial, l'esprit politique « *atteint simplement la plénitude de son développement* ».

Les *moyens* dont usera le dictateur seront fondés sur l'exploitation de la sensibilité (la peur, la faim, les mythes, l'éloquence, les rythmes et images et parfois les raisonnements).

1. Préface au livre d'Antonio Ferro : *Le Portugal et son Chef* (janvier 1934).

« *Dans les types modernes de dictature*[1], *la jeunesse et même l'enfance seront l'objet... d'un travail de formation.* »

« *L'ordre alors régnera ; et certains biens très sensibles seront assurés à la masse de la population — les uns réels, les autres, imaginaires.* »

L'inconvénient d'une pareille situation, d'un tel état de chose ? La suppression des « personnes » hors une seule. Paul Valéry conclut : « *Un dictateur... demeure seule volonté libre, seule pensée intégrale... en présence d'un nombre immense d'individus réduits indistinctement — quelle que soit leur valeur personnelle — à l'état de moyens et de matière — car il n'y a pas un autre nom pour toute chose que l'intelligence peut prendre pour son objet.* »

La Liberté.

En deux écrits *La Liberté de l'Esprit* et *Fluctuations sur la Liberté*[2] Paul Valéry étudie la liberté politique, définit la notion de l'État et marque les exigences de celui-ci à l'égard de l'individu. Jadis, il y avait des hommes libres et des esclaves. Ces catégories n'existent plus, mais dans le monde moderne, « *la Nation, la Loi, l'État, l'École, la Famille... sont autant de puissances restrictives des impulsions de l'individu* ». Paul Valéry demande : « *Que reste-t-il « de jeu » à un individu quand il a satisfait à toutes les contraintes imposées par le bien public ?* »

« *La liberté politique* » signifie qu'on ne doit obéissance qu'à la loi « *cette loi étant censée émanée de tous et faite dans l'intérêt de tous* ».

Cette loi du grand nombre a la belle figure de la Raison : mais nous laisse-t-elle réellement de la liberté et les législateurs ont-ils fait un travail cohérent ?

« *La loi*, dit-il, *oblige l'homme à quantité d'actes rituels, d'aveux, de prestations, et qu'il s'agisse de ses biens ou de son travail, elle l'assujettit à ses décrets dont la complication et le nombre sont tels que personne ne les peut connaître et presque personne les interpréter.* »

Sur la limitation graduelle de la liberté « depuis x années » Valéry note :

« *A partir de tel jour, on ne peut plus être dentiste sans examen et diplôme. A telle date, tout le monde fut astreint au service militaire. A telle autre il fut permis de divorcer. Trente ans après, l'obligation de confesser au fisc tout ce que l'on gagne fut instituée.* »

1. Paul Valéry feint de trouver par un procédé de l'esprit ce qu'il observe autour de lui.
2. 1938.

Il remarque cependant qu'il y a d'autres entraves à notre liberté que les lois, « *il serait très injuste et très superficiel de ne considérer que les contraintes légales. L'homme moderne est l'esclave de la modernité : il n'est point de progrès qui ne tourne à sa plus complète servitude. Le confort nous enchaîne. La liberté de la presse et les moyens trop puissants dont elle dispose nous assassinent de clameurs imprimées, nous percent de nouvelles à sensation. La publicité, un des plus grands maux de ce temps, insulte nos regards, falsifie toutes les épithètes, gâte les paysages, corrompt toute qualité et toute critique, exploite l'arbre, le roc, le monument, et confond sur les pages que vomissent les machines, l'assassin, la victime, le héros, le centenaire du jour et l'enfant martyr.*

» *Il y a aussi la tyrannie des horaires.*

» *Tout ceci nous vise au cerveau. Il faudra bientôt construire des cloîtres rigoureusement isolés, où ni les ondes, ni les feuilles n'entreront ; dans lesquels l'ignorance de toute politique sera préservée et cultivée... C'est là qu'à certains jours on ira à travers les grilles, considérer quelques spécimens* d'hommes libres. »

La conclusion paradoxale et ironique de Paul Valéry montre au moins que la liberté d'avoir de l'esprit est laissée à quelques-uns.

L'Histoire.

Il s'est trouvé de grands esprits pour reconnaître le caractère systématique de l'histoire et même pour montrer les dangers de celle-ci. Fontenelle, dans son Essai sur l'Histoire écrivait : « *Tacite et Descartes me paraissent deux grands inventeurs de deux systèmes, de deux espèces bien différentes mais tous deux également hardis* ». Nietzsche avait déclaré dans *Aurore* : « *Les grandes guerres contemporaines sont le résultat des études historiques* », enfin, l'allemand Kurt Eisner, en 1918, avait aboli l'enseignement de l'histoire, cette ennemie de la civilisation.

Paul Valéry a semblé aussi mépriser ou dénigrer l'Histoire. Devant le spectacle décevant de l'Univers politique et des malheurs sans cesse recommencés de l'Humanité, n'a-t-il pas écrit : « *Il faudrait apprendre à préparer le réel à l'état pur... c'est-à-dire sans se laisser influencer par les événements de l'histoire ?* »

Personne n'a étudié avec plus de soin que l'auteur des *Regards sur le Monde actuel* comment les hommes écrivent la relation de leurs actes, et à quel point les événements passés, et notamment les guerres, sollicitent de leur esprit une sorte de retour, de recommencement...

Fidèle à sa méthode, Paul Valéry définit d'abord la matière de l'his-

toire. C'est « *la quantité des événements ou des états qui, dans le passé, ont pu passer sous le sens de quelque témoin* [1]. »

L'histoire s'écrit au hasard des témoignages. Ce n'est pas encore une science. Et par malheur, « *le passé plus ou moins fantastique ou plus ou moins organisé après coup, agit sur le futur avec une puissance comparable à celle du présent même* ».

Contraints de prendre une décision, un homme d'État ou une assemblée consulteront des souvenirs imaginaires, plus qu'ils ne considéreront librement le problème : « *Il est probable que Louis XVI n'eût pas péri sur l'échafaud sans l'exemple de Charles Ier et que Bonaparte, s'il n'eût médité le changement de la République romaine en un empire fondé sur le pouvoir militaire, ne se fût point fait empereur* » .

D'autre part, les conditions de vie des peuples ont changé : la population s'est accrue, ce qui était possible sur l'Agora d'Athènes ou même dans l'Europe de 1870 ne l'est plus. Mêmes observations pour les durées ; l'histoire ne semble pas retenir un événement qui dure un siècle comme le développement de Paris dans la vie de la France à partir de la Révolution.

En réalité, « *L'histoire* [2] *est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré. Ses propriétés sont bien connues. Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines.*

» *L'Histoire justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout* [3]. »

D'autre part, la politique s'est transformée, a changé de caractère, les connexions du champ des phénomènes politiques se sont multipliées, « *rien ne se fera plus que le monde entier ne s'en mêle* ». Aussi paraîtra-t-il dangereux et vain peut-être dorénavant de « *chercher* » l'événement ; d'essayer de le produire ; peut-être l'esprit politique cessera-t-il de « *penser par événements... habitude essentiellement due à l'histoire et entretenue par elle* ». Ce n'est pas qu'il n'y aura plus d'événements. Mais ceux dont la fonction est de les préparer devront aussi considérer leurs suites infinies.

Ce serait pourtant simplifier la pensée de Paul Valéry que de voir en lui un contempteur de l'Histoire. Ayant rappelé que l'histoire se fait sur des documents, il observe que leur interprétation varie selon qu'ils sont entre les mains de Joseph de Maistre ou de Michelet — de Taine

1. Avant-propos, *Regards sur le Monde actuel.*
2. Écrit après la guerre de 1914-1918.
3. Cette condamnation de l'histoire, nous le savons, sera corrigée par l'usage qu'on peut faire de l'histoire, usage que Paul Valéry expliquera dans un autre de ses écrits : *Le Fait historique.*

ou de Tocqueville, de M. Aulard ou de M. Mathiez. Et il conclut à « *l'impossibilité de séparer l'observateur de la chose observée*[1] *et l'histoire de l'historien* » ; il ajoute néanmoins :

« *Il est cependant des points dont tout le monde convient... Ce sont des coups heureux, de véritables* accidents ; *et c'est l'ensemble de ces accidents, de ces exceptions remarquables qui constituent la partie incontestable de la connaissance du passé... les faits historiques.* » Mais toutes les choses observables ne sont pas notées. Il faut « *choisir... convenir de l'importance du fait, convention capitale* ».

« *La découverte des propriétés du quinquina n'est-elle plus importante qu'un traité conclu à la même époque et aujourd'hui caduc ?* »

L'histoire, on l'a toujours pensé, ne se réduit pas à un divertissement de l'esprit, elle contient des leçons. « *Nous pensons pouvoir déduire de la connaissance du passé quelque prescience du futur.* »

Au fait, que peut-on prophétiser ? Tout change, s'accroît, les événements, les inventions et leurs conséquences sont imprévisibles, demain, le futur nous est caché, nous ne voyons que le passé, notre face est tournée vers ce que nous connaissons, vers ce qui a été vécu, et voici la fameuse constatation de Paul Valéry : « *Nous entrons dans l'avenir à reculons...* »

« *L'Histoire est la science des choses, qui ne se répètent pas* ». Faut-il conclure que l'enseignement de l'histoire est inutile ? Non, il y a un bon usage de celle-ci. Ce n'est pas « *sans fruit que l'on médite le passé en ce qu'il a de révolu, il nous montre... l'échec fréquent de prévisions trop précises ; et, au contraire les grands avantages d'une préparation générale et constante, qui, sans prétendre créer ou défier les événements, lesquels sont invariablement des surprises, ou bien développent des conséquences surprenantes, — permet à l'homme de manœuvrer au plus tôt contre l'imprévu* ».

Le dernier mot de Valéry sur l'Histoire ? Elle « *ne nous permet guère de prévoir ; mais associée à l'indépendance de l'esprit, elle peut nous aider à mieux voir* » et en ce qui concerne plus précisément la France : « *l'Histoire intervient pour nous apprendre que nos querelles intestines nous ont toujours été fatales. Quand la France se sent unie, il n'y a pas à entreprendre contre elle* ».

La politique de l'esprit.

Aux rivalités des nations, au désordre du monde, une solution existe cependant, originale : ce serait de créer une société des esprits[2]. Paul Valéry a eu l'occasion de le proclamer à Genève, il le redit à « l'Euro-

1. On peut penser que la découverte faite en sciences physiques, à savoir que l'observateur influençait l'objet observé, a été présente ici à l'esprit de Paul Valéry.
2. *Lettre sur la Société des Esprits.*

péen » qu'est l'espagnol Salvador de Madariaga[1]. Revenant à sa thèse connue sur l'union nécessaire des Européens, il écrit : « *Il n'est pas du tout impossible de trouver l'unité d'une diversité et le principe sur lequel les sensibilités, les cultures, les idéaux très différents dont la variété définit l'Europe, dont l'antagonisme la déchire, pourraient se mettre d'accord.* »

Quel est ce principe, clé de voûte de l'Europe Valéryenne ? Il faut croire en l'esprit. Il faut plus d'esprit. L'esprit manque. *Croyance et confiance en l'esprit.* Les hommes ne sont pas assez intelligents et Paul Valéry répète pour l'humanité la prière que G. Meredith adressait au ciel pour les femmes : « *More brain, o Lord...* » (Plus d'esprit, mon Dieu !).

La politique de l'esprit, conception essentiellement valéryenne, n'a pas abouti, à vrai dire, à un système ou même à une méthode.

Non que Paul Valéry ne conçût clairement les données du problème, mais parce que, peut-être, celui-ci ne comporte d'autre solution que les quelques lignes courageuses qui terminent sa longue étude... « *Où doit nous mener l'esprit et comment préserver l'esprit ?* »

Valéry commence, paradoxalement, son exposé par le procès de l'esprit :

« *Je me propose,* écrit-il en effet, *d'évoquer le désordre où nous vivons*[2]. »

Ce désordre qui est « *pour nous un véritable besoin* » nous le trouvons partout : « *en nous-mêmes, dans le journal, dans nos journées, dans notre allure, dans nos plaisirs, jusque dans notre savoir. Il nous anime et ce que nous avons créé nous-mêmes nous entraîne enfin où nous ne savons pas et où nous ne voulons pas aller* ».

Le brouillard, s'il entoure une escadre en pleine mer, la réduit à une « *attente anxieuse* ». Ainsi apparaissent actuellement les hommes. Ils sont savants mais aveugles, impuissants quoique « *armés de connaissances et chargés de pouvoirs* » dans un monde devenu d'une « *complexité inextricable* ».

Et voici que se dessinent les deux mouvements dont l'examen permettrait d'établir le tracé de la politique valéryenne :

« *L'esprit essaie de prévoir ce qu'il enfantera, de discerner dans le chaos les courants insensibles, les lignes dont les croisements éventuels seront les événements de demain... Tantôt il essaye de préserver ce qui lui semble essentiel dans ce qui fut, dans ce qu'il connaît et dont il croit que la vie civilisée ne peut se passer. Tantôt il se résout à faire table rase, à construire un nouveau système de l'univers humain.* »

« *D'autre part, il faut bien que cet esprit songe à lui-même, à ses conditions d'existence (qui sont aussi des conditions d'accroissement), aux dangers qui menacent ses vertus, ses forces et ses biens : sa liberté, son*

1. A Salvador de Madariaga (1933) : *Petits textes sur la Politique.*
2. *Université des Annales,* 16 novembre 1933.

développement, sa profondeur. Voilà les deux préoccupations dont l'examen suggérait cette dénomination assez vague et mystérieuse de politique de l'esprit. »

⁂

Le monde politique repose sur la croyance ; la *confiance* — (serment, crédit, contrat, signature, etc.). Elle permet les échanges — non seulement de paroles et marchandises, mais de confiance contre obéissance, d'enthousiasme contre renoncement et sacrifice, etc.

« *Le pouvoir, même le plus brutal est fondé sur la croyance... Si tous les hommes étaient également critiques et surtout également courageux, toute société serait impossible.* » De grands esprits comme Voltaire en faisant progresser le sens positif ont entamé les antiques fondements de l'univers social. Les grands esprits représentent un danger : « *Il vient un moment où les grands esprits désertent les croyances communes, ne croient plus qu'à eux seuls.* »

Pour avoir une idée de la structure *fiduciaire* qu'exige l'édifice de la civilisation, œuvre de l'esprit, Paul Valéry évoque le désarroi du monde si le papier disparaissait — billets de banques, codes, contrats, etc. En fait, la croyance en ces signes a disparu de notre temps quelque peu, « *mais ce n'est pas tout,* — Paul Valéry y revient — *il faut envisager une crise de l'esprit lui-même.* »

En effet, à notre époque qui ne connaît plus l'*achèvement* [1], on assiste à la disparition de l'homme complet — celui qui savait tout ce qu'on pouvait savoir. C'est la machine qui gouverne. La machine administrative — monstrueuse.

En même temps, l'homme — constate Valéry, retrouvant la condamnation pascalienne du divertissement — s'enivre de dissipation : « *Les événements sont demandés comme une nourriture. S'il n'y a point le matin quelque grand malheur dans le monde, nous nous sentons un certain vide. « Il n'y a rien dans les journaux », disons-nous.* »

« *Nous voilà pris sur le fait. Nous sommes tous empoisonnés.* » Tous ? Non.

« *Des intelligences rebelles sentent avec horreur se substituer à ce tout complet et autonome qu'était l'âme des anciens hommes je ne sais quel* DAIMON *inférieur qui ne veut... trouver son apaisement que dans la dépendance.* »

« *La paix dont nous jouissons (si c'est là jouir) depuis* 1919, écrit Paul Valéry en 1932, *n'est au fond qu'une sorte de trève de durée indéterminée.* »

Nous savons que la guerre ne rapporte pas, ne rapporte que des mal-

1. *Propos sur l'Intelligence : Revue de France,* 15 juin 1925.

heurs, cependant la *tradition de violence à laquelle le raisonnement et l'expérience la plus récente devraient faire renoncer, subsiste* ».

Il s'agit là d'une sorte d'accoutumance, incoercible.

« *En un mot, hommes d'État, théoriciens et peuples conservent l'idée de guerre, et tout ce qu'il faut pour que cette idée garde les apparences de l'utilité.* »

Un jour, l'esprit parviendra à circonscrire, sinon à détruire toute la part de désordre qui n'est que « désordre des esprits », l'esprit deviendra clairvoyant et surtout nos actions profiteront de la lucidité de l'intellect.

A l'époque où Paul Valéry s'exprime ainsi, une tentative avait été faite pour unir les Nations, mais précisément la critique que Paul Valéry a adressée à la Société des Nations, c'est de ne pas s'être « *constituée en Société des Esprits* ». Les délégués, réunis à Genève, les gouvernements des nations n'ont pu débarrasser « *de l'habitude invincible de vouloir obtenir quelque avantage aux dépens d'autrui* ». Or, « *cette idée si simple ne correspondait plus aux conditions du monde moderne* ».

Au terme de cette revue du désordre et des vains efforts humains tentés dans l'ordre politique, en présence de cette fatalité qui nous conduit à la guerre, quelle sera la conclusion — peut-être moins décevante qu'il ne semble à première vue — de l'auteur de la *Politique de l'esprit ?* « *Il faut conserver dans nos esprits et dans nos cœurs la volonté de lucidité, la netteté de l'intellect, le sentiment de la grandeur et du risque de l'aventure extraordinaire dans laquelle le genre humain s'éloignant peut-être démesurément des conditions premières et naturelles de l'espèce, s'est engagé, allant* je ne sais où ! »

Sans négliger la part faite à l'imprévu dans cette conclusion, on retiendra d'une brève étude consacrée aux idées politiques de Paul Valéry, que celui-ci a préconisé en politique la *méthode*, c'est-à-dire un but et des moyens appropriés, scrupuleusement employés pour l'atteindre — qu'il a montré un rare esprit prophétique dans les problèmes européens et recommandé l'union entre les nations de l'Europe, qu'il a prévu l'action des États-Unis sur notre continent, étudié avec soin la dictature, la liberté politique, condamné la guerre et qu'enfin il a pensé — c'est la partie la plus curieuse de ses méditations — qu'il serait désirable que l'humanité douée d'esprit, fasse la plus grande part possible à l'esprit.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

VAN GOGH AU BORINAGE

par Henri Perruchot

La Hollande a célébré avec un grand éclat le centenaire de la naissance de Vincent Van Gogh, qui vit le jour à Groot-Zundert, un village de la province du Brabant Septentrional, le 30 mars 1853.

Van Gogh est mort à Auvers-sur-Oise en juillet 1890. Il avait trente-sept ans. Mais son œuvre — environ 800 toiles et 800 dessins — il ne l'a peinte que durant les dix dernières années de sa vie. Avant de devenir peintre, ce fils de pasteur avait été employé dans les diverses succursales de la galerie d'art Goupil, à La Haye, à Londres et à Paris. A Londres, un désespoir d'amour jeta Van Gogh dans le mysticisme. Il s'essaya à prêcher, voulut devenir pasteur lui aussi, et entreprit des études théologiques à Amsterdam. Après quinze mois d'efforts, il abandonna ces études, décida d'entrer dans une école pratique d'évangélisation à Bruxelles, où l'on préparait des missionnaires libres. Allait ainsi commencer l'une des périodes les plus pathétiques de sa courte existence, celle qui le vit se donner sans restriction à la mission religieuse pour laquelle il se croyait fait. Cette période se termina par un échec, mais cet échec était, en réalité, un triomphe : de cette terrible épreuve, le peintre allait naître.

La puissance passionnelle avec laquelle Vincent Van Gogh se livra à son travail d'évangélisation est celle-là même qui éclate avec tant de magnétique ardeur dans les tableaux de sa période noire, celle des *Mangeurs de Pommes de Terre*, et plus encore dans les œuvres solaires d'Arles, des Saintes-Maries-de-la-Mer, de Saint-Rémy et d'Auvers-sur-Oise. On a dit de Van Gogh qu'il fut le saint de la lumière. Au Borinage, également, il fut un saint, et c'est avec raison que M. René Huyghe a désigné en lui le « saint François des corons ».

Il n'existe à proprement parler aucune biographie réellement satisfaisante du peintre aux tournesols. La plupart des innombrables études que ce dernier a suscitées pèchent par d'extraordinaires lacunes ou, ce qui est plus grave, par des débordements d'imagination intempestifs. Pour-

tant, ce ne sont point les documents qui manquent. Soit en hollandais, soit en français, soit en anglais ou en d'autres langues, on a publié lettres, textes, abondants témoignages. Mais jusqu'à ce jour, ils n'ont pas été mis en œuvre dans une biographie exhaustive et d'un intérêt durable. Des diverses étapes du destin de Van Gogh, la période du Borinage est en particulier l'une des plus mal connues, l'une de celles que les auteurs de monographies se hâtent à l'ordinaire de résumer en quelques lignes superficielles. C'est pourquoi il nous a paru intéressant de l'étudier ici avec quelque précision : en cette période boraine, si profondément révélatrice de l'âme de Van Gogh, toute la destinée ultérieure du peintre se prépare.

***

Ayant quitté Amsterdam, le futur peintre est accepté à l'essai, comme stagiaire, à la petite école du pasteur Bockma, à Bruxelles. Dans la deuxième quinzaine d'août 1878 (Vincent a alors vingt-cinq ans), il arrive radieux dans la capitale belge. Avec lui ne se trouvent que deux autres élèves. S'habillant de ce qui lui tombe sous la main, insoucieux de tout extérieur, seulement préoccupé de la tâche à laquelle il s'est consacré, Vincent fait sensation dans cette école tranquille. Son élocution est exécrable, et il en souffre. Il souffre de cette difficulté de parole, de sa mauvaise mémoire qui l'empêche de retenir les textes de sermon, tempête contre lui-même, se surmène, ne dort pas, maigrit. Sa nervosité est extrême. Les directives, les conseils, il les supporte mal ; à toute remarque un peu vive, il s'emporte avec violence. Secoué par des forces internes qu'il serait bien incapable de discipliner, il est aveuglé par ces forces, projeté par elles au milieu des hommes qu'il ne voit pas, ne peut pas voir. Il ne lui vient pas à l'idée qu'il devrait rechercher avec les êtres qu'il croise un *modus vivendi*, un terrain d'entente, songer aux inévitables concessions de l'existence en commun. Son insociabilité ne provient pas, oh ! loin de là ! d'un manque de chaleur humaine : elle lui échappe comme tant de choses de lui-même, naît de la surabondance de sa vitalité, de cet incoercible et frénétique besoin de devenir qui, sans répit, le lance en avant vers des buts qui le dépassent. Aussi bien, dans cette école paisible, auprès de ces deux condisciples ternes qui se préparent sagement, et soumis, à la fonction de missionnaire, n'est-il pas sans rapidement se sentir mal à l'aise. Il est trop différent, trop radicalement autre ; il lui arrive de se comparer à « un chat dans un magasin étranger ».

Sa solitude l'oppresse. Il renâcle, a hâte de quitter cette maison pour accomplir enfin œuvre vivante parmi les hommes. Au plus vite, il voudrait aller dans une région houillère toucher les mineurs de la parole du Christ, s'exalte impatiemment sur la description que donne du Borinage, ce pays charbonnier du Hainaut, entre Quiévrain et Mons, près de la frontière française, un petit manuel de géographie. A son frère Théo,

en novembre, il envoie un dessin qu'il a fait « machinalement », dessin représentant un estaminet de Laeken, dans la banlieue de Bruxelles.

L'estaminet se nomme *Au Charbonnage* ; son tenancier vend aussi du coke et du charbon. Il n'est pas difficile de comprendre ce qui a immobilisé l'attention de Van Gogh devant cette masure triste. Maladroitement mais consciencieusement, il s'est efforcé de la reproduire sur le papier, précisant à la manière hollandaise chaque détail, s'attachant à bien saisir dans sa singularité chacune des cinq fenêtres. L'impression produite est sombre. Nulle présence humaine ne vient animer ce dessin. On dirait un monde abandonné — un monde qui *saurait* qu'il est abandonné — car, sous le ciel brouillé de nuit, irradie de cette maison vide, si fortement marquée par l'absence, une vie étrange, presque inquiétante.

« Je voudrais bien commencer à faire de grossiers croquis des innombrables choses que l'on rencontre en cours de route, avoue mélancoliquement Vincent à Théo en lui adressant ce dessin, mais cela me distrairait de mon travail propre, il vaut mieux ne pas commencer. » Et il s'empresse d'ajouter : « Dès ma rentrée à la maison, j'ai commencé un sermon sur le *figuier aride*. » Toutefois, si le sermon paraît tenir lieu d'excuse au dessin, il pourrait aussi bien lui servir de commentaire.

Une même intime confession les a provoqués l'un et l'autre ; et il n'est assurément guère plus malaisé de saisir ce qui a pu, ici encore, dans ces versets de l'*Évangile selon saint Luc*, susciter le pathétique intérêt de Vincent : « Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint pour y chercher du fruit, et il n'en trouva pas. Alors, il dit au vigneron : « Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le ; pourquoi occupe-t-il le sol inutilement ? » Le vigneron lui répondit : « Seigneur, laisse-le encore cette année-ci, jusqu'à ce que j'aie creusé et mis du fumier autour. Peut-être à l'avenir produira-t-il du fruit ? Sinon, tu le feras couper. » (XIII, 6-9). Vincent n'est-il pas semblable à ce figuier stérile ? Lui non plus, il n'a encore jamais porté de fruits. Mais doit-on, quand même, totalement désespérer de lui ? Ne doit-on pas lui laisser encore une petite chance ? Son stage à Bruxelles touche à sa fin. Il espère, il souhaite pouvoir gagner bientôt comme évangéliste le Borinage. Il est persuadé que dans ces pays noirs, au contact du peuple des corons, se mûrira ce qui en lui existe de meilleur, qu'il deviendra digne de parler à des hommes, d'exprimer la vérité qu'il porte dans son cœur, de se lancer dans le grand voyage de sa vie. A force de creuser et d'engraisser la terre autour de son pied, le figuier stérile finira bien un jour par produire les fruits attendus.

***

Le stage chez le pasteur Bockma s'achève malheureusement sur un échec, sur le refus du Comité d'Évangélisation d'envoyer Vincent en mission. Les espoirs de Vincent, une fois de plus, sont ruinés. Il s'effondre.

Mais son abattement n'est que momentané. Puisqu'on le rejette, il passera outre à la décision du Comité d'Évangélisation, il partira par ses propres moyens pour le Borinage, accomplira coûte que coûte cet apostolat dont il rêve si fiévreusement.

Vincent quitte Bruxelles, arrive dans la région de Mons, se fixe à Pâturages, en plein pays borain, et tout de suite s'emploie à être ce qu'on n'a pas daigné accepter qu'il soit. Prêt à tous les dévouements, il parle au nom du Christ, rend visite aux malades, enseigne le catéchisme aux enfants, leur apprend à lire et à écrire, se dépense de mille manières.

Autour de lui, c'est la grande plaine houillère, où pointent les châssis à molettes des fosses et que mamelonnent les terrils, ces monticules de déchets noirs. Tout est noir dans ce pays qui a noué commerce avec l'intimité de la terre ; ou plutôt, tout est gris et sali. Le ciel est gris, les murs sont gris, les eaux sont boueuses. Les toits de tuiles rouges jettent seuls quelques notes plus vives dans cette étendue couleur de suie et de misère. Entre les terrils subsistent encore quelques cultures, quelques taches de verdure souffreteuse, mais le charbon peu à peu envahit tout, vient battre, mer pétrifiée, fuligineuse, jusqu'en bordure des étroits jardinets où, à la belle saison, quelques fleurs anémiques, empoussiérées, dahlias ou tournesols, tentent de vivre.

Autour de lui, ce sont ces hommes qu'il veut aider de sa parole, ces mineurs aux faces osseuses, incrustées de poussier, dont proéminent les apophyses, qui passent leur existence à manier la barre et le pic dans les galeries du fond de la terre et pour qui le soleil n'éclaire le monde qu'un jour sur sept, le dimanche ; ce sont ces femmes, absorbées, elles aussi, par la mine, ces sclauneuses aux fortes hanches qui poussent les wagonnets chargés de houille, ces fillettes, les ramascailles, qui, dès le jeune âge, trient le charbon. Mon Dieu, mon Dieu, qu'a-t-on fait de l'homme ? Ainsi qu'il y a deux ans, lorsqu'il voyait les slums de Whitechapel, Vincent s'émeut et ressent comme la sienne, plus que la sienne, la détresse des hommes. Il souffre de voir ces centaines de garçonnets, ces centaines de fillettes, ces centaines de femmes attelées à des labeurs aussi ingrats [1]. Il souffre de voir ces hommes qui, chaque matin, à trois heures, descendent avec leurs lampes dans les puits, pour n'en remonter que douze ou treize heures plus tard.

Il souffre en écoutant ce qu'ils lui disent de leur existence, des galeries mal aérées où, souvent, ils travaillent dans l'eau, tandis que la sueur suinte sur leurs fronts et sur leurs torses, des coups de grisou qui constamment les menacent, de leurs salaires misérables. Ceux-ci, depuis des années, n'ont jamais été plus bas : les mineurs qui, en 1875, gagnaient 3 fr. 44 par journée de travail, ne gagnent plus que 2 fr. 52 en cette année

1. D'après une statistique publié par Louis Piérard, travaillent alors dans le Borinage : 2 000 filles et 2 500 garçons au-dessous de quatorze ans ; 1 000 filles et 2 000 garçons de quatorze à seize ans ; 3 000 femmes au-dessus de seize ans et 20 000 hommes.

1878. Et Vincent souffre aussi du sort de ces chevaux aveugles qui tirent les wagonnets au fond de la mine et qui mourront sans avoir été jamais remontés à la surface. Vincent souffre de tout ce qu'il voit.

Il cherche, ébranlé d'une compassion infinie, toutes les occasions de servir, servir encore, servir et se donner, s'oubliant lui-même complètement. Qu'on puisse songer à de petites ambitions, aux soins d'une carrière, cette pensée, au milieu d'une telle misère, ne l'effleure même pas. Il loge rue de l'Église, chez un colporteur, un nommé Van der Haegen, aux enfants de qui, le soir, il donne des leçons. Pour subsister, il exécute la nuit des travaux de copie. Par l'intermédiaire de son père, il reçoit commande de quatre grandes cartes de Palestine, qui lui sont payées quarante florins. Comme il peut, tant bien que mal, il vit.

Ce missionnaire sans mission officielle, ce rouquin au front têtu, aux gestes braques, qui ne prend aucun soin de lui-même, qu'habite une passion exclusive à laquelle il se sacrifie intégralement, qui arrête les gens pour leur lire des versets de l'Écriture, dont une conviction absolue imprime aux démarches une allure impérieuse et comme forcenée, ce missionnaire a d'abord surpris. Il a surpris tel un événement insolite. Mais, peu à peu, il subjugue. On l'écoute. Même les catholiques l'écoutent. De ce garçon déroutant se dégage une sorte d'étrange magnétisme qui opère fortement sur ces êtres simples, en qui aucun intellectualisme, nulle délicatesse conventionnelle n'ont altéré les vertus humaines fondamentales. En sa présence, les enfants se taisent ; ils suivent ses leçons, mi envoûtés, mi effrayés par ses violences subites. Parfois, voulant les récompenser de leur attention, Vincent saisit l'occasion de satisfaire son goût du dessin : à l'intention de ces enfants privés de jouets, il travaille à de petits croquis pour les leur distribuer.

L'écho de l'activité de Vincent à Pâturages est parvenu aux membres du Comité d'Évangélisation. Après tout, ce Hollandais pourrait avoir son utilité. Le Comité revient sur sa décision de novembre, et charge officiellement Vincent, à titre d'essai, d'une mission de six mois. Il le nomme à Wasmes, autre localité boraine, à quelques kilomètres de Pâturages. Vincent recevra un salaire mensuel de 50 francs ; il servira plus ou moins d'adjoint à un pasteur local, M. Bonte, qui exerce à Warquignies.

Vincent est au comble de la joie. Il va pouvoir enfin se livrer sans réserve à son apostolat. Les habitants de Wasmes le voient arriver propre, d'une propreté de Hollandais, en des habits corrects. Mais, dès le lendemain, tout est changé. Vincent a fait la tournée des maisons de Wasmes, et il a distribué aux plus nécessiteux ses vêtements et son argent. Comme le Christ l'exige de ses disciples, il vivra de la vie des pauvres, pour les pauvres, au milieu des pauvres. Vincent a revêtu une vieille veste militaire, il s'est taillé des molletières dans un sac à charbon, s'est coiffé de la casquette de cuir des gueules noires et il a chaussé leurs sabots. Bien plus, mû par l'envoûtante délectation de se rabaisser et de s'humilier, il s'est barbouillé de poussier les mains et le visage pour que rien ne le

sépare des mineurs. Il sera l'un des leurs, comme le serait le Christ s'il se trouvait à sa place. Aucune hypocrisie n'est possible à l'égard du Fils de l'Homme. On ne peut à la fois prêcher sa Parole et la trahir.

Vincent habite chez le boulanger Jean-Baptiste Denis, 81, rue de Petit-Wasmes, dans un logis un peu plus accueillant que les autres maisons de la commune. Pour lui permettre de prêcher, Denis s'entend avec le tenancier d'un établissement mi-cabaret mi-dancing, un « salon », ainsi qu'on nomme au Borinage les salles de réunion : le *Salon du Bébé*.

Légèrement à l'écart du village, le *Salon du Bébé* donne sur le bois de Clairefontaine, au fond du vallon de Wasmes, du côté de Warquignies. La campagne est toute proche. Un ruisseau pollué coule, baignant des jardinets. Ici et là, quelques saules tordus. Un rideau de peupliers, plus loin. Embroussaillés de ronces, des chemins creux s'enfoncent vers des labours. Les corons sont sur la hauteur, près des fosses à charbon. C'est l'hiver. Il neige. Sans plus attendre, Vincent commence à prêcher dans cette salle oblongue, aux murs badigeonnés de chaux, sous les grosses poutres que le temps a noircies.

Vincent parle du Macédonien qui s'adressa à Paul lors d'une de ses visions. Pour l'évoquer devant ces mineurs, Vincent compare le Macédonien à « un ouvrier aux traits de douleur et de souffrance et de fatigue, sans aucune apparence de beauté, mais avec une âme immortelle, avide de l'aliment qui ne périt pas, notamment la parole de Dieu ». Vincent parle, et on l'écoute. « On m'a écouté avec attention », dit-il. Peu de gens, toutefois, fréquentent le *Salon du Bébé*. Mais n'y aurait-il personne qui vînt l'entendre, Vincent parlerait quand même ; il parlerait, si besoin était, à cette table de pierre qui se dresse dans un coin du « salon ». On l'a chargé de répandre le Verbe de Dieu ; il répandra le Verbe de Dieu.

Wasmes l'enchante. « Ces dernier jours, les jours sombres précédant Noël, écrit-il à son frère, la neige est tombée. Tout rappelait les tableaux moyenâgeux de Brueghel le Paysan et de tant d'autres qui ont réussi à exprimer d'une façon si frappante l'effet caractéristique du rouge et du vert, du noir et du blanc. » Les couleurs complémentaires, d'emblée, jouent dans les paysages pour la rétine sensible de cet évangéliste. De temps à autre, s'immobilisant au bord d'un chemin ou près d'une fosse, il griffonne un croquis. Il ne peut pas se retenir de s'adonner à cette « distraction »

Sa mission, il va sans dire, n'en souffre aucunement. Il prêche, veille les malades, fait l'école aux enfants, assiste dans les foyers protestants aux lectures familiales de l'Évangile. Le soir, il attend auprès des puits la sortie des mineurs. Ceux-ci, fatigués de leur journée, le rabrouent ou l'insultent. « Insulte-moi, mon frère, car je l'ai bien mérité, mais écoute la parole du Seigneur », répond-il avec douceur. Les enfants aussi le tournent en dérision ; patiemment, il les reprend, s'ingénie à leur dispenser instruction et gâteries.

Et peu à peu, l'hostilité, la méfiance s'endorment, les moqueries cessent. Le *Salon du Bébé* s'emplit. L'argent qu'il reçoit, Vincent le donne. Son temps, son énergie, il les offre à qui les veut. Il va dans les maisons, propose aux femmes ses services, les aide dans leurs travaux de cuisine ou de lessive. « Laissez-moi faire, car je suis domestique », leur dit-il. Il n'est qu'humilité, abnégation. Un peu de pain, de riz et de mélasse suffit à son alimentation. La plupart du temps, il va pieds nus.

A madame Denis qui le lui reproche, il assure que « des souliers, c'est trop de luxe pour un ministre du Christ ». Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Ne portez point de bourse, de sac, ni de chaussures » ? De celui dont il s'est fait l'apôtre, Vincent apparaît le disciple acharné, qui en suit à la lettre tous les préceptes. Beaucoup de mineurs ne sont d'abord venus entendre Vincent que pour lui manifester leur reconnaissance — Vincent a payé les médicaments de l'un, il s'occupe des enfants de l'autre — et ils se sont contraints pour descendre jusqu'au *Salon du Bébé*. Maintenant, ils ne s'efforcent plus. L'éloquence de Vincent demeure toujours aussi médiocre. Il gesticule en parlant. Mais il sait toucher, émouvoir. Les gueules noires cèdent à l'attirance de cet homme qui, pour reprendre le mot de madame Denis, « n'est pas comme tous les autres ».

Le pasteur Bonte, quant à lui, se montre moins satisfait. Il adresse à Vincent quelques observations sur sa manière d'envisager l'apostolat, qu'il juge assez choquante. Trop d'exaltation peut nuire à la cause de la religion. Et puis, il ne faut pas confondre les symboles et la réalité. Un peu d'apaisement, s'il vous plaît ! Vincent baisse la tête, promet, mais ne modifie pas sa conduite.

Comment pourrait-il la modifier ? Tout ce qu'il fait, Jésus ne l'a-t-il pas ordonné ? Du reste, ce qu'il fait, le dénuement, la pauvreté qui s'étalent autour de lui n'y inciteraient-ils pas un cœur sensible ? Bien sûr, ces gens ont aussi leurs moments de joie, leurs fêtes truculentes, leurs concours de tir à l'arc, leurs concours de fumeurs, leurs bals, leurs chansons. Mais ces instants sont brefs. Ils ne peuvent faire oublier la peine des hommes, leur existence monotone et difficile. Or, n'est-ce pas à lui, missionnaire de Dieu, à donner l'exemple le plus haut, le plus convaincant ? Comment croirait-on les mots que forment ses lèvres s'il n'en était le vivant témoignage ? Il doit ouvrir toutes les âmes aux douceurs de l'Évangile, convertir en bonté son trésor de douleur.

Vincent va. « Il n'y a qu'un péché, dit-il, c'est de faire du mal », et les bêtes comme les hommes ont droit à la compassion. Vincent interdit aux enfants de martyriser les hannetons, recueille et soigne les animaux abandonnés, achète des oiseaux pour leur rendre la liberté. Un jour, dans le jardin des Denis, il ramasse une chenille qui se traîne sur le sol et délicatement la remet à l'abri. *O Fioretti* de Vincent Van Gogh ! Comme un mineur s'est recouvert d'un sac, et que le mot « fragile » apparaît imprimé sur son dos, les gens s'amusent dans le pays, mais

Vincent, lui, s'afflige. L'innocent ! On rit de ses commentaires apitoyés. Cependant, si Vincent est plein d'humilité et de patience, si à d'autres moments, une tristesse totale l'envahit, sa passion le jette par instants dans des états frénétiques : lors d'un orage qui éclate avec une terrible violence, le voici qui court dans la campagne admirer, ruisselant, « cette grande merveille du Créateur ». Certains habitants de Wasmes, naturellement, le traitent de fou. « Le Seigneur Jésus, lui aussi, était fou », répond-il.

Soudainement, une épidémie de typhus dévaste la région. Jeunes et vieux, femmes et hommes, tous sont atteints. Il ne demeure que quelques personnes valides. Mais Vincent est debout. Il saisit avec fougue cette occasion inespérée d'assouvir son besoin de dépouillement. Indemne, infatigable, il se dépense, jour et nuit, pour les malades, au mépris de toute contagion. Il donne le peu qui lui reste, ne conservant pour son propre usage que quelques haillons. Il ne mange plus, ne dort plus. Il est pâle et maigre. Mais il est radieux, avide de plus de sacrifices encore. Alors que le malheur frappe chez tant de gens, alors que tant de gens sont réduits par le manque à gagner à une misère complète, a-t-il le droit de continuer à faire autant de dépenses, à occuper une chambre dans une maison coquette ? De ses mains, il se construit, ivre de renoncement, une cabane au fond du jardin des Denis. Il couchera là, sur une botte de paille.

A voir Vincent dans cette hutte, M. Bonte, que ces violences passionnelles, cette charité éperdue rendent perplexe, se fâche tout à fait. Vincent s'entête. Mal lui en prend, car voici justement un inspecteur du Comité d'Évangélisation qui arrive à Wasmes en tournée. « Fâcheux excès de zèle », apprécie-t-il. « Ce jeune homme, mande-t-il au Comité, manque des qualités de bon sens et d'équilibre qui font un bon évangéliste. »

Ces réprimandes multipliées impressionnent madame Denis. Madame Denis qui se désole depuis longtemps des privations qu'exige de lui-même son locataire, et, mécontente, ne peut s'empêcher de lui remontrer qu'il n'est plus « dans les conditions normales », se résoud, en désespoir de cause, à écrire aux parents de Vincent. Elle aussi, elle est mère, et elle estime de son devoir de les mettre au courant de l'existence menée par leur fils. Alors qu'ils doivent le croire confortablement installé chez elle, Vincent s'est dépouillé de tout ; il ne possède plus rien ; quand il veut une chemise, il s'en façonne grossièrement une dans du papier d'emballage. Au reçu de cette lettre, le père de Vincent, le pasteur Van Gogh, se met en route.

Arrivant à Wasmes à l'improviste, il surprend Vincent couché dans sa cabane, au milieu de mineurs auxquels il lit l'Évangile. C'est le soir. Une méchante lampe éclaire la scène, découpant des ombres fantastiques, accusant les saillies de ces visages, de ces silhouettes recueillies, et aussi l'effrayante maigreur de Vincent, le feu sombre de ses yeux.

Oppressé, le pasteur laisse se poursuivre et s'achever la lecture. Quand

les mineurs s'en vont, il dit à Vincent combien il est peiné de le retrouver dans ce dénuement. Cherche-t-il donc à se détruire ? Croit-il agir avec sagesse ? Il attirera peu de gens au Christ en se conduisant aussi déraisonnablement. Un missionnaire, comme un pasteur, doit tenir son rang, ses distances, garder sa dignité.

Vincent, en maugréant, suit son père et regagne sa chambre chez madame Denis. Il aime son père ; son père pourra partir tranquillisé. Mais lui-même, que doit-il penser de tous ces reproches qu'on ne s'arrête pas de lui adresser, que lui adresse même ce père qu'il s'est efforcé si passionnément d'imiter ? S'est-il de nouveau trompé de voie ? Depuis l'épidémie de typhus, bien plus rares sont les voix qui l'accusent d'être un fou. Il n'empêche que des rires s'élèvent parfois encore sur son passage. Ce n'est pas le plus grave. Le pasteur Bonte, l'inspecteur du Comité d'Évangélisation, tous se sont trouvés d'accord avec son père pour juger excessive sa foi et le prier de mettre un frein à ces élans qui le transportent.

Mais fou, est-il réellement fou de vouloir totale sa foi ? Si l'Évangile est vérité, il n'existe aucune restriction possible. On doit s'engager totalement, corps et âme, âme et corps, se vouer et se dévouer ; âme et corps, se précipiter dans le brasier et brûler comme une torche. Il n'est que par l'absolu qu'on puisse atteindre à l'absolu. Fou ? N'est-il pas conséquent avec la foi qui brûle en lui ?

Souffrant et déchiré, Vincent continue sa route. *Par les ténèbres vers la Lumière.* Ce mot du protestantisme est presque sa devise. Il faut descendre, descendre encore, toucher le fond de la désolation humaine, s'abîmer dans la nuit de la terre. Ne pas confondre les symboles avec la réalité, allons donc ! Symboles, réalité, tout s'identifie et se mêle dans le même absolu. Les plus malheureux d'entre les hommes sont ceux qui vivent au plus noir de cette terre. Vincent ira les y retrouver. Il descend en avril dans la mine de Marcasse, et pendant six heures, erre de galerie en galerie, à sept cents mètres sous terre.

Jamais, Vincent n'aurait pu imaginer aussi effrayante la peine des gueules noires. Il s'est emporté au fond de la mine contre ceux qui imposent à certains de leurs frères des conditions de travail si lamentables, qui ne se soucient pas d'aérer mieux les galeries, ni d'en rendre l'accès moins dangereux, qui semblent se moquer complètement de ce qui pourrait améliorer le sort, déjà détestable en soi, des mineurs. D'un pas ferme, tressaillant d'indignation, celui que les gueules noires nomment « l'Pasteur Vincent », se rend auprès des dirigeants de la mine. Il réclame, au nom de la fraternité, de la simple justice, que soient apportées les urgentes réformes qu'exige le souci des hommes. D'elles dépendent la santé et, trop souvent, la vie des travailleurs du sous-sol.

Des rires, des insultes répondent dans les bureaux directoriaux à ces revendications. Vincent insiste, tempête « Monsieur Vincent, lui crie-t-on, nous vous ferons enfermer chez les fous, si vous ne nous laissez pas

tranquilles ». Chez les fous : c'est toujours le même mot qui reparaît et grimace. Chez les fous, bien sûr ! Il faut être fou pour oser demander, en vue d'aménagements tout à fait inutiles, une diminution des bénéfices — un fou pour ne pas craindre de proposer que soit modifiée une situation si profitable, car sur 100 francs de charbon extrait, 39 fr. 10, tous frais déduits, reviennent aux actionnaires. Dans ces deux chiffres tient toute la folie de Van Gogh.

En venant ici dans le Borinage, Vincent est entré dans un de ces lieux où s'enfante la société moderne. Cette plaine vallonnée, toute en grisaille, morne et triste, avec ses masures de briques sales, ses amas de scories, est à l'image du destin de ces masses d'hommes et de femmes, qui piétinent dans la lassitude et l'écœurement. Comment, de ces hommes et de ces femmes, Vincent ne se sentirait-il pas solidaire ? Leur malheur s'accorde à son propre malheur. Eux et lui, ils se rejoignent dans la souffrance, pareillement maudits, pareillement abandonnés. Personne ni rien ne répond à leur plainte. Ils sont seuls, perdus dans ce monde implacable. Le ciel bas, muet, écrase la plaine sans merci.

Sous ce ciel livide, Vincent chemine. Il s'interroge, doute, s'inquiète, désespéré. Il prend plus que jamais conscience de son affreuse solitude. Mais saurait-il en être autrement ? Son âme affamée d'absolu est étrangère, prodigieusement étrangère à ce monde qui se vide de substance en se mécanisant, qui se durcit, devient impitoyable et monstrueux. De ce monde inhumain, des abîmes de douleur le séparent, lui qui ne sait que balbutier des mots d'amour, qui n'est que charité, qui ne saurait entretenir avec les hommes et avec les choses que des rapports profonds, fraternels, religieux, lui qui est l'accusation vivante de ce monde.

Le 16 avril, une terrible explosion de grisou se produit dans la fosse de l'Agrappe, à Frameries, un bourg proche. Après l'épidémie de typhus, à quelques semaines d'intervalle, c'est une fois de plus la souffrance et le deuil. L'explosion a tué plusieurs mineurs. De la fosse, on retire en grand nombre des blessés plus ou moins gravement atteints. Il n'y a malheureusement pas d'infirmerie à la mine, les charbonnages estimant trop élevés les frais d'entretien d'un semblable service.

Accablés de besogne, des médecins se hâtent de donner quelques soins rapides aux blessés qui leur paraissent pouvoir survivre. Vincent, lui aussi, est là. Il ne pourrait pas ne pas y être. Partout où le malheur frappe, il apparaît. Ainsi qu'à l'ordinaire, il se prodigue sans compter ; pour faire des bandes, il déchire furieusement ce qui lui reste de linge ; il achète de l'huile et de la cire. A l'inverse des médecins, c'est sur les mineurs les plus grièvement blessés qu'il se penche. Il ne sait rien de la médecine. Il ne sait qu'aimer, Vincent. Avec amour, bouleversé d'émotion, il se penche sur les corps des hommes condamnés, des hommes abandonnés. Il entend les râles des mourants. Que peut faire son amour contre le mal de ce monde ? Que peut-il faire, lui, Vincent, le pauvre

fou ? Comment sauver, comment guérir ? Avec des gestes maladroits, il soulève la tête de ce blessé. Le sang coule en abondance de ses plaies ; son front n'est qu'une plaie. L'homme gémit quand Vincent le touche. Pourtant, Vincent pourrait-il caresser d'une main plus légère ce visage tuméfié, noirâtre, ensanglanté ? Les médecins disent perdu cet homme ? Pourquoi s'en occuper davantage ? Mais pourquoi aussi ne se préoccuperait-on pas davantage des hommes ?

Vincent a fait ramener dans sa masure le mineur. Il reste auprès de lui, le veillant jour après jour, nuit après nuit. La science a condamné cet homme, mais l'amour, lui, l'amour désespéré de Vincent Van Gogh, ne l'a pas condamné. Qu'il vive, cet homme ! Qu'il vive ! Et lentement, jour après jour, nuit après nuit, semaine après semaine, les plaies se ferment, le mineur reprend vie. « Devant cet homme portant sur son front des cicatrices, j'eus, dit Vincent, la vision du Christ ressuscité. » Vincent trépigne de joie. Il a accompli un premier chef-d'œuvre, son premier chef-d'œuvre, un de ces chefs-d'œuvre tels que les veut le Christ, cet « artiste plus grand que tous les artistes », qui, « dédaignant et le marbre et l'argile et la couleur, travailla en chair vivante ». Vincent a gagné. L'amour gagne toujours.

Oui, l'amour gagne toujours. « Mâcheux d'capelets » a grogné cet alcoolique, blessé dans un accident à la mine de Marcasse, en voyant « l'Pasteur Vincent » entrer dans sa maison, lui proposer son aide et son amour. L'homme connaissait grande variété de jurons, et ne se priva pas d'en abreuver Vincent. Mais l'amour gagne toujours. Vincent a converti l'incrédule.

Que ne ferait-il pas, Vincent, s'il n'était pas aussi tragiquement livré à sa solitude et à sa faiblesse ? Il sent autour de lui l'hostilité s'épaissir. Le Comité d'Évangélisation le harcèle, lui dépêche le pasteur Rochedieu pour le rappeler, comme le dit madame Bonte, à « une plus juste appréciation des choses ». On le menace de ne pas lui renouveler sa mission s'il continue à se conduire de la sorte, à pareillement déshonorer la religion, à faire de la mission qu'on lui a confiée un scandale permanent. Vincent se sait condamné. Mais il poursuit sa route. Il la poursuivra jusqu'au bout quelle que puisse être l'issue de cette lutte sans espoir. Il n'est pas de ceux qui ont besoin d'espérer pour entreprendre, de réussir pour persévérer. Il est de ceux qui, d'avance, se savent vaincus mais ne l'admettent point et passent outre. Il est de la race des rebelles.

Peut-être est-ce de telles paroles qu'il a fini par prononcer devant les mineurs. Le typhus, le grisou ont engendré tant de misère, l'incurie, l'égoïsme des maîtres des charbonnages sont si évidents que les mineurs, en effet, se sont mis en grève. Les mots de Vincent, qui a définitivement pris le cœur des mineurs, n'y sont peut-être pas totalement étrangers. Vincent paraît en tout cas le chef au moins occulte de la grève. Il organise des collectes en faveur des grévistes, résiste au patronat des mines. Mais en même temps, aux grévistes qui crient et brandissent le poing, il

prêche la douceur et la force de l'amour. Il les empêche de mettre le feu à la mine. « Pas de violences, dit-il. Restez des hommes dignes, car la brutalité tue tout ce qu'il y a de bon dans l'homme. »

Rien ne saurait tarir la source de son cœur. Il faut lutter, lutter jusqu'au bout. Toutefois, demain, les mineurs reprendront leur travail. Et lui, demain... Vincent se sait vaincu, aussi abandonné que les mineurs le sont au fond de la mine, que le blessé qu'il a sauvé l'était par les médecins. Il est seul, seul avec cet amour inextinguible qui le corrode, cette affliction dévorante qui ne s'apaisera jamais. Où aller ? Que faire ? Comment vaincre cette résistance des choses ? Est-il dans son destin de s'y briser jusqu'à son dernier souffle ? Le soir, parfois, il prend sur ses genoux l'un des fils de Denis. Il se confesse à mi-voix, en pleurant, à cet enfant. « Mon petit, dit-il, depuis que je suis au monde, je me sens comme dans une prison. Tout le monde me prend pour un inutile. Et pourtant, ajoute-t-il dans ses sanglots, j'ai quelque chose à faire. Je sens que je suis né pour faire quelque chose que personne d'autre que moi ne pourrait faire. Mais quoi ? Mais quoi ? Je ne parviens pas à le savoir. »

Vincent, entre deux prêches, dessine pour dire la peine des hommes que personne ne veut voir, dont personne n'a pitié.

*
* *

Immédiatement, la nouvelle s'est répandue dans Wasmes : « Ces messieurs » de Bruxelles ont retiré sa mission à Vincent, arguant qu'il n'a pas d'éloquence. Il va quitter le pays. Les gens pleurent. « Jamais plus les hommes n'auront un ami pareil », se lamentent-ils.

« L'Pasteur Vincent » a préparé ses affaires. Elles tiennent dans un mouchoir de poche, qu'il a noué. Dans un carton à dessin, il a glissé ses esquisses. Il partira cette nuit pour Bruxelles, à pied car il n'a pas d'argent, pieds nus car il a tout donné. Il est pâle, maigre, abattu, d'une indicible tristesse. Six mois de jeûne, d'un dévouement sans limites ont creusé, durci ses traits.

Voici le soir. Vincent va dire adieu au pasteur Bonte. Il frappe à sa porte, s'avance sur son seuil. Il baisse la tête. Aux paroles du pasteur, il répond avec lassitude. « Personne ne m'a compris. On me prend pour un fou parce que je veux être un vrai chrétien. On me chasse comme un chien en disant que je fais du scandale parce que j'essaie de soulager la misère des malheureux. Je ne sais pas ce que je vais faire, soupire-t-il. Peut-être avez-vous raison, et suis-je un inutile et un fainéant sur cette terre. »

Le pasteur Bonte se tait. Il regarde cet homme, là, devant lui, misérable, accablé, ces poils roux qui font une tache dans l'ombre, ces yeux qui brillent intensément. Peut-être pour la première fois le pasteur Bonte *voit-il* Vincent Van Gogh.

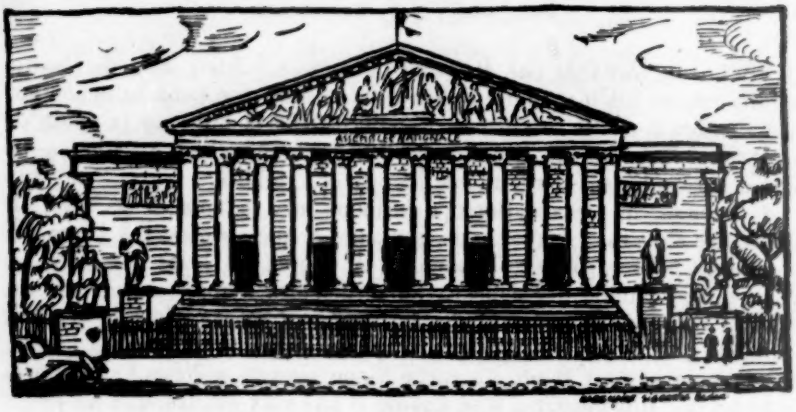
Vincent ne s'attarde pas. Il a tant de chemin à faire. Tant de chemin à faire encore ! Son carton à dessin sous le bras, son petit baluchon sur une épaule, il quitte le pasteur, s'enfonce dans la nuit sur la route de Bruxelles. Derrière lui, des enfants crient : « Au fou ! Au fou ! » De tels cris retentissent toujours sur les pas des vaincus.

Sèchement, le pasteur Bonte a ordonné aux enfants de se taire. Il est rentré chez lui ; il s'est assis, songeur. A quoi pense-t-il ? Pense-t-il à telle ou telle parole de l'Évangile ? A ce mot de Jésus : « Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups ? » Quel est cet homme que son Église vient de chasser ? *Qui* est-il ? Mais il y a des sommets dont le pauvre pasteur d'un pauvre pays ne saurait pas juger... Soudain, le pasteur Bonte s'arrache à son silence. « Nous l'avons pris pour un fou, murmure-t-il à sa femme, d'une voix qui tremble un peu... Nous l'avons pris pour un fou, et c'était peut-être un saint. »[1]

HENRI PERRUCHOT

1. Pendant des années, bien longtemps après que Vincent aura quitté le Borinage, bien longtemps après sa mort, les mineurs se souviendront encore de lui. En 1913, Louis Piérard recueillit de nombreux témoignages sur le séjour de Van Gogh au pays borain. Vingt-six ans plus tard, en 1939, le souvenir de Van Gogh n'était toujours pas effacé, et Louis Gérin pouvait encore faire ample moisson de souvenirs, dont certains sont désormais indispensables pour une étude un peu complète de la vie de Van Gogh. « L'Pasteur Vincent ? Si j'mein souviés ? Je l'crois bé... », répondait dans son patois un vieux mineur borain à Louis Piérard, qui le questionnait. Peut-être faut-il songer ici au mot de Shelley : « Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas, mais je suis de ceux dont ils se souviennent ! »

Après cette triste expérience boraine, Van Gogh, à la recherche de lui-même, mena, durant le terrible hiver de 1879-1880, une existence de vagabond, revenant au Borinage, allant en Hollande, poussant jusqu'en France, se posant sans répit, au cours de ses marches haletantes, la question : « Il y a quelque chose en dedans de moi, qu'est-ce que c'est donc ? » Sa foi disparaissait. Il dessinait. Lentement, dans une mue douloureuse, l'évangéliste faisait place à l'artiste. Au mois d'octobre 1880, Vincent partit une nouvelle fois pour Bruxelles, afin d'y étudier méthodiquement les lois du dessin. Il avait vingt-sept ans. Il lui restait dix ans pour faire l'apprentissage de son art et accomplir son œuvre.



AU SEUIL D'UN SEPTENNAT

par JEAN MISTLER

LE Congrès de Versailles n'a pas eu bonne presse. Sept jours de séance, treize tours de scrutin, un laisser-aller, un manque de tenue évidents justifiaient un jugement sévère. N'allons pas trop loin cependant et n'imitons pas tel chroniqueur qui, indigné du spectacle des députés cassant la croûte et soucissonnant dans la Galerie des Bustes, évoquait le Roi Soleil et l'imaginait se voilant la face devant un tel débraillé. J'accorde volontiers que le contraste entre certains élus d'aujourd'hui et les effigies de marbre des Guizot et des Benjamin Constant ne tourne pas à l'avantage du Parlement actuel, mais laissons Louis XIV tranquille : il n'avait pas la narine si délicate et il suffit d'avoir appris l'histoire ailleurs qu'au cinéma pour savoir que ses courtisans laissaient dans les escaliers de Versailles des vestiges autrement malodorants.

D'ailleurs, les treize tours qui ont été couronnés par la victoire de M. Coty — record de France — restent loin du record mondial, toujours détenu par les États-Unis avec l'élection de Jefferson, obtenue en 1801 au trentième round seulement, si j'ai bonne mémoire.

Certes, la IIIe République était autrement expéditive ! Tous ses présidents ont été élus soit au premier, soit au second tour, et cela, non seulement quand l'élection avait lieu à sa date normale, un mois avant l'achèvement d'un septennat, mais aussi lorsqu'un événement imprévu comme la mort nécessitait la convocation brusquée du Congrès : Sadi Carnot rend le dernier soupir, à la Préfecture de Lyon, le lundi 25 juin, à 0 h. 40. Casimir-Périer le remplace le mercredi. Félix Faure disparaît

le 16 février, Émile Loubet lui succède le 18. Paul Doumer, assassiné par Gorguloff, meurt le samedi 7 mai 1932, à quatre heures du matin. Le dimanche 8 mai, avait lieu le second tour des élections législatives ; les parlementaires se trouvaient donc à peu près tous dans leurs circonscriptions et cependant, dès le mardi 10 mai, Albert Lebrun était élu.

Une aussi forte tradition était assurément l'indice d'un régime qui fonctionnait sans à-coups. L'accession à la magistrature suprême y était l'aboutissement normal du *cursus honorum*, de la carrière de certaines personnalités. Pas souvent des personnalités de premier plan — ni Ferry, ni Waldeck-Rousseau, ni Clemenceau, ni Briand n'accédèrent à l'Élysée — mais toujours des hommes qui avaient rempli des fonctions importantes, présidence du Conseil ou des Assemblées, grands ministères. Et jamais on n'avait vu à Versailles huit candidats en ligne au premier tour, sans compter les quatre ou cinq qui, plus habiles ou plus prudents, se réservaient dans la coulisse !

***

Tout bien considéré, il n'y a lieu ni de s'étonner, ni de crier au scandale. Mieux valait cent fois voir M. René Coty, élu au treizième tour, que si tel candidat de la première journée avait recueilli rapidement la majorité absolue. Disons-le ouvertement, la France, en décembre 1953, revenait d'assez loin. Un Congrès formé de la réunion de deux Assemblées, Chambre et Sénat, succédait à une Assemblée unique, élue dans des conditions fort peu normales, dans un pays qui sortait de secousses violentes et où trois partis, dont un n'est même pas français, monopolisaient la presse et les moyens de propagande et d'action. Dans cette Assemblée, le bloc des communistes et de leurs satellites était assez puissant pour dicter sa loi.

Cette fois-ci, le Congrès de Versailles ne savait nullement, en se réunissant, qui il voulait élire. Du moins savait-il fort bien qui il ne voulait pas. Rien de plus comique à cet égard que de voir comment les congressistes ont affecté, pendant une semaine, de ne pas comprendre les fines suggestions de tel journal du soir qui insinuait (en manchettes d'affiche) que, si l'accord ne pouvait se faire sur un des candidats, l'intérêt national commanderait, etc., etc.

Trois faits doivent retenir l'attention. Le Congrès a finalement choisi un homme qui, n'ayant pas fait acte de candidature, s'était tenu à l'écart des sordides maquignonnages de ces interminables scrutins. En réaction contre la politique des partis, tare profonde de la IVe République, un indépendant a été désigné. Enfin, l'élu est un sénateur, ce qui devrait signifier un accroissement de l'influence du Conseil de la République.

Quelles sont les intentions de M. Coty ? Quelle idée se fait-il de son mandat ? Dans quel esprit exercera-t-il ses fonctions ? En réponse à ces questions, nous ne pouvons formuler que des hypothèses, mais aupa-

ravant, il n'est pas inutile de rechercher, à travers les textes et les usages, jusqu'où vont exactement les prérogatives du Président de la République et de quels moyens d'action il dispose.

*
**

Tous les traités de droit constitutionnel s'accordent pour reconnaître que le Président de la République Française jouit d'une influence politique plus grande que le Roi ou la Reine d'Angleterre : en effet le souverain anglais ne choisit pas le Premier Ministre, qui est automatiquement le chef du parti majoritaire aux Communes, et il n'assiste pas aux Conseils du gouvernement. En revanche, la couronne est entourée, en Grande-Bretagne, d'un respect universel, d'une vénération extraordinaire. Voltaire écrivait déjà il y a deux siècles : « Les Anglais servent leurs rois à genoux et, de temps en temps, leur coupent la tête ».

En France, au contraire, le Président de la République a une autorité que seule dépasse celle du Président des États-Unis, mais il sert un peu trop de cible aux chansonniers.

Il conviendrait peut-être d'introduire quelques nuances dans ces antithèses. La tradition britannique, *le Roi règne et ne gouverne pas*, s'explique historiquement par la folie de Georges III, par le discrédit de Georges IV. Mais Victoria, tout au moins jusqu'à la mort du prince consort et Édouard VII, malgré la *nullité intellectuelle* dont l'accusait Lord Lansdowne, ont exercé une influence manifeste. Et plus près de nous, Georges V a agi personnellement au moins une fois. Lorsque le gouvernement travailliste eut obtenu les résultats auxquels on doit s'attendre logiquement quand les socialistes sont au pouvoir, déficit du budget, chute de la monnaie, le Roi, quittant brusquement sa villégiature de Balmoral, rentra à Londres le 23 août 1931, réunit les leaders des trois partis politiques et obtint la démission du cabinet MacDonald, aussitôt remplacé, sous le même chef, par un ministère d'Union Nationale.

Cela prouve que, même dans un pays où s'est établie une forte tradition d'effacement monarchique, où la couronne est devenue de plus en plus un majestueux symbole, elle peut cependant, à l'occasion, sortir de ce rôle purement décoratif.

En France, on l'a dit souvent, la Constitution de 1875 était d'inspiration nettement monarchique. Tout y était prévu pour le jour où la Restauration redeviendrait possible par l'entente des royalistes divisés. Le Président étant un Roi constitutionnel élu pour sept ans, il était naturel que la Constitution lui reconnût des droits presque aussi étendus que ceux de Louis-Philippe. Or, le roi citoyen n'était nullement un soliveau. Quand il forma le premier ministère du règne, il confia à un de ses intimes : « Ces Messieurs ont beau dire, je mènerai mon fiacre ! » Et il le mena fort bien d'ailleurs, pendant au moins quatorze ou quinze ans, sans reculer devant les moyens que lui donnait la

Charte, puisqu'il n'hésita pas à dissoudre six fois la Chambre des Députés, qui n'acheva jamais sous son règne les cinq ans de son mandat normal.

Il convient d'ajouter que les premiers Présidents de la République eurent une conception plus modeste de leur rôle. L'exemple de Thiers, éliminé par l'Assemblée Nationale, malgré l'éclat des services rendus au pays, celui de Mac-Mahon qui employa l'arme de la dissolution à contretemps et fut désavoué par le suffrage universel, dictèrent à Grévy et à ses successeurs une attitude plus effacée.

Peu soucieux de se battre, ils laissèrent inemployée la dissolution et n'utilisèrent jamais non plus une autre prérogative inscrite dans la Constitution et pourtant d'un maniement beaucoup plus simple, leur droit de refuser de promulguer une loi et de demander aux Chambres une seconde délibération. On peut discuter pour savoir s'ils firent bien ou mal. Quoi qu'on en pense, les deux armes majeures que les lois de 1875 mettaient à la disposition du Chef de l'État restèrent au fourreau et s'y rouillèrent, et, chaque fois qu'une velléité de les utiliser poignit à l'horizon, la Chambre mit le holà : un Président de la République, Millerand, en fit l'expérience quand il laissa entendre qu'il userait de son veto contre le retour au scrutin d'arrondissement et un Président du Conseil, Doumergue, vit son ministère se dissocier lorsqu'il essaya de rendre la dissolution de la Chambre des Députés possible sans l'avis conforme du Sénat. (Il est juste d'ajouter que cette dernière affaire se passa tout à fait en dehors du Président de la République, Albert Lebrun).

Ces deux prérogatives tombées en quenouille mises à part, l'influence du Chef de l'État était considérable sous la IIIe République, à condition seulement qu'elle s'exerçât non en force, mais en souplesse. En est-il de même sous la IVe République ? Nous voudrions montrer que cette influence n'est nullement diminuée et que, si certaines attributions purement théoriques ont été enlevées au Chef de l'État, il a gardé les essentielles et en a même reçu de nouvelles.

***

Ce résultat est d'ailleurs assez étonnant. En effet, dans le premier projet de Constitution, l'avorton péniblement mis au jour le 19 avril 1946 par la première Constituante, le Président de la République n'était vraiment qu'un figurant destiné à inaugurer les expositions et à recevoir les bouquets offerts par les petites filles. Sans entrer dans l'examen détaillé d'un texte qui n'a d'intérêt que pour le tératologiste, un seul point montrera combien le Chef de l'État aurait été dans la dépendance de l'omnipotente Assemblée. Il devait être élu par un scrutin public à la tribune, avec bulletins signés, où il fallait obtenir aux trois premiers tours les deux tiers, aux suivants, les trois cinquièmes des suffrages. Son élection n'était donc possible que par l'accord préalable de deux des trois partis qui considéraient alors la République comme leur chose.

Fort heureusement, le référendum du 5 mai 1946 balaya ces folies et la seconde Constituante, après ce désaveu, vota le texte actuellement en vigueur. Sa principale différence avec le précédent était la création du Conseil de la République et le rétablissement de certaines prérogatives de l'Élysée.

Qu'a donc perdu le Président par rapport aux textes de 1875 ?

Le droit de dissolution, dont nous avons vu qu'il était devenu lettre morte.

Au droit de *négocier et ratifier* les traités diplomatiques se substitue le droit de les ratifier seulement. En fait, aucun Président de la République n'ayant jamais eu la prétention ni l'intention de négocier un traité, rien n'est changé et la Constitution reconnaît explicitement son droit de regard sur la politique étrangère.

En ce qui concerne la Défense Nationale, les textes sont extrêmement confus. Le Président de la IIIe République, en vertu d'un amendement voté à la demande expresse de Mac-Mahon, pouvait, en théorie, exercer personnellement le commandement des armées. Il semble que ce droit serait passé maintenant au Président du Conseil. Comme l'hôte de Matignon n'a pas plus le désir de « monter à cheval » que celui de l'Élysée, nous ne perdrons pas notre temps à l'examen de ce point et nous passerons aux réalités en étudiant successivement l'action du Chef de l'État sur le pouvoir exécutif, sur le législatif et sur le judiciaire.

***

Le Président de la République et le Gouvernement. — Avant 1940, le Président choisissait, soit au sein, soit à l'extérieur du Parlement, le Président du Conseil. Celui-ci gouvernait après avoir obtenu un vote de confiance de la Chambre des Députés et démissionnait s'il était mis en minorité dans une des deux Assemblées, généralement après avoir posé la question de confiance. Le rôle de l'Élysée était très considérable. Le Président pouvait, en appelant tel ou tel homme d'État à former le gouvernement, de préférence à tel autre, influer sur le cours de la politique. Qu'on se rappelle la façon dont Gaston Doumergue, après les élections de 1924, a usé la majorité de Cartel contre laquelle il avait été élu, et notamment la manière dont il a obligé M. Herriot à former son second cabinet pour qu'il soit renversé au Palais-Bourbon et laisse la voie libre au gouvernement d'Union nationale.

Une anecdote éclaire parfaitement ce rôle du Président de la République et la parade qu'à l'occasion un leader politique pouvait lui opposer. Je la tiens de la bouche même d'Aristide Briand. Un jour, dans le train qui nous emmenait à Genève pour la session de la S.D.N., nous parlions de Clemenceau. Briand partit d'un grand éclat de rire et me dit :

— *Lorsqu'il songeait à la Présidence, en* 1919, *et qu'il se croyait élu*

Clemenceau déclara à un de ses familiers : « Quand je serai à l'Élysée, Briand peut être sûr qu'il passera sept ans sur le paillasson ! »

On me rapporta le mot tout chaud. C'est long, sept ans ! ça m'avait vexé. Le lendemain, à la buvette de la Chambre, je rencontre le père Groussau qui buvait tranquillement son café crème. Je lui serre la main, je lui demande comment il va et, tout à trac, je lui dis : « Alors, vous nous préparez un bel enterrement civil à l'Élysée ? »

L'excellent Groussau n'eut pas besoin que je lui explique le coup en détail. Il trotta jusqu'à la nonciature. Vous savez la suite et comment les catholiques votèrent pour Deschanel. Ça a mal fini d'ailleurs.

Et Briand, jouant avec la poignée de la vitre du wagon-salon, conclut, rêveur :

— Quant à savoir comment il a pu faire, ce pauvre Deschanel, pour passer par une fenêtre comme celle-ci, ce n'est pas moi qui vous l'expliquerai !

La Constitution de 1946 a modifié et surtout compliqué les formalités de constitution des gouvernements. Le vote de confiance accordé ou refusé au Cabinet que son Président présentait au Parlement, est remplacé par un vote d'investiture préalable après lequel le Président désigné par le Chef de l'État forme son gouvernement s'il a obtenu la majorité constitutionnelle, soit 314 voix.

Mais, sur le plan qui nous occupe, la différence n'est pas grande. Par le simple choix du jour où il appelle tel ou tel homme au cours du déroulement d'une crise parfois longue, le Chef de l'État peut renforcer ou diminuer sérieusement ses chances. Il est d'ailleurs probable qu'une procédure qui a fait durer six semaines le dernier interrègne ministériel ne résistera plus très longtemps à l'expérience et que le Chef de l'État retrouvera le droit de choisir les Présidents du Conseil sans autres limitations que celle du bon sens qui lui impose évidemment d'aller les chercher parmi ceux qui peuvent obtenir une majorité. Plus nous nous éloignerons du régime des *partis monolithiques* et plus sa liberté de manœuvre s'étendra.

Passons maintenant au choix des ministres.

Le chef du gouvernement, aussi bien sous la IVe République que sous la IIIe, est entièrement libre dans la désignation de ses collaborateurs et le Président de la République n'a point qualité officielle pour intervenir. Dans la pratique, il en use parfois différemment et on peut citer au moins un fait précis pour le prouver.

En juin 1911, à la chute du Cabinet Monis, le Président Fallières chargea Joseph Caillaux de former le nouveau Gouvernement. Dans ses Mémoires [1], Joseph Caillaux a relaté l'entretien qui se déroula alors à l'Élysée :

Le Président de la République me fit appeler : « Je vous confie le soin

1. J. Caillaux. *Mes Mémoires* (Plon, 1943), T. II, p. 75.

de former un gouvernement, me dit-il. Je compte que vous ménerez rapidement la tâche à bonne fin. Je serais heureux si vous aboutissiez dans les quarante-huit heures ». Je répondis que je ferais de mon mieux. Par déférence je prononçai les noms de quelques-uns de ceux dont je pensais réclamer le concours. Le Chef de l'État m'arrêta :

— Vous êtes libre, tout à fait libre. Rappelez-vous seulement qu'il est un homme politique auquel vous ne devez pas confier le portefeuille des Affaires Étrangères.

Je m'inclinai :

— Je prierai M. Delcassé de conserver le commandement de notre armée de mer.

— Vous m'avez compris, répliqua le président.

Ce texte où chaque mot porte est du plus haut intérêt. Il montre dans quelles conditions jouait l'activité de la Présidence sous la IIIe République. Joseph Caillaux n'avait pas un caractère facile et sa personnalité accusait un autre relief que celle d'Armand Fallières, mais celui-ci, fin et subtil sous son enveloppe pesante, exerçait parfaitement la magistrature d'influence en quoi consistait exactement son rôle.

Je ne connais pas d'autre exemple aussi net d'une intervention de ce genre. Mais en est-il besoin ? Au cours des conversations qui ont lieu à l'Élysée entre le chef de l'État et le Président du Conseil, nommé sous la IIIe et désigné seulement aujourd'hui, il faudrait être bien naïf pour croire que l'examen des problèmes politiques ne prend jamais la forme d'une discussion sur les hommes, bien ignorant pour imaginer qu'on ne suppute pas les apports ou les pertes de suffrages qu'entraînera le choix de telle ou telle personnalité. Et si les mérites qui recommandent l'un ne sont pas toujours rappelés personnellement par l'hôte de l'Élysée, si les hypothèques qui grèvent l'autre sont moins encore formulées, le futur chef du Gouvernement sait bien quelles sont les relations de chaque candidat ministre avec la Présidence et il en tient compte dans une large mesure. Du reste, sans que le Chef de l'État intervienne lui-même, on a vu souvent son Secrétaire général, pendant les crises ministérielles s'assurer, par le téléphone, qu'on n'oubliait pas les amis de la maison...

***

Un ministère est constitué, il a la confiance du Parlement. Comment, dans sa vie quotidienne, vont s'organiser ses rapports avec le Chef de l'État ?

Indépendamment des contacts personnels que le Président de la République a tout naturellement avec les leaders des partis, son influence s'exerce par trois voies principales : il préside les Conseils des Ministres, il préside également les Conseils de la Défense Nationale, il est tenu journellement au courant de toute l'information diplomatique par le Quai d'Orsay.

Aux Conseils des Ministres, assis en face du Chef du Gouvernement devant la pendule à double cadran placée au milieu de la table, le Président de la République ne se borne pas à écouter ce qui se dit. En théorie, les ministres ont arrêté préalablement leur position sur les questions importantes au cours d'un Conseil de Cabinet. En fait, depuis que les Gouvernements comptent trois douzaines de membres, tout ce qui est essentiel se décide dans les Conseils des Ministres, ou même dans des réunions plus restreintes qui se tiennent souvent à l'Élysée.

Irresponsable, le Président de la République ne saurait imposer son point de vue au Président du Conseil qui est responsable, lui, mais il peut suggérer bien des choses. Ce rôle est d'autant plus le sien qu'il reste et que les ministres passent. Sous la IIIe, il n'existait aucun procès-verbal des Conseils, le Chef de l'État était donc la mémoire du Gouvernement. Maintenant, un fonctionnaire tient un registre des délibérations et ces documents sont conservés à l'Élysée. Je doute qu'on les consulte fréquemment et que le Président soit moins écouté qu'autrefois s'il dit : « En telle année, dans telle circonstance analogue à celle où nous nous trouvons, le Gouvernement a pensé qu'il convenait... »

Le fait de présider à la fois le Conseil supérieur de la Guerre et le Comité de la Défense Nationale donne au Président de la République des possibilités encore plus précises dans ce domaine où le Conseil des Ministres ne délibère qu'exceptionnellement. Enfin, il a toujours été admis depuis 1875 que le Chef de l'État devait être tenu spécialement au courant des Affaires Étrangères. Il prend connaissance de tous les télégrammes diplomatiques et des dépêches importantes en même temps que le titulaire du Quai d'Orsay, il reçoit nos ambassadeurs à l'étranger avant qu'ils rejoignent leur poste et quand ils repassent par Paris. Quant à mesurer exactement son action, la chose est malaisée. Dans quelques cas précis cependant le voile a été soulevé. En 1905, la chute de Delcassé fut voulue par son Président du Conseil, Rouvier, qui craignait la menace allemande. Le ministre des Affaires Étrangères, sentant venir le coup, avait obtenu une promesse de resserrement de l'amitié anglaise. Cette perspective fut discutée longuement à l'Élysée, le 15 mai, dans une réunion à laquelle assistaient, outre Émile Loubet, trois ministres, Rouvier, Delcassé et Étienne, ainsi que deux ambassadeurs, Paul Cambon et Camille Barrère. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si Loubet eut raison ou tort de prendre le parti de Rouvier, mais Delcassé, seul de son avis contre tous ses collègues, démissionnait le 6 juin, non sans avoir confié à M. Paléologue son amertume de n'avoir pas été soutenu par le Chef de l'État [1].

On sait également comment, le 11 janvier 1922, pendant la conférence de Cannes, Millerand, ayant réuni les ministres en l'absence du

1. On trouvera les deux récits de Paléologue et de Barrère dans la *Revue des Deux Mondes* (15 juin 1931 et 1er août 1932).

Président du Conseil, Aristide Briand, fit rappeler ce dernier à Paris, et comment Briand fut amené à démissionner. Les années 1936-1939 auraient certes fourni à un Président de la République énergique et clairvoyant de nombreuses occasions d'agir dans le domaine extérieur. Je dois dire que je n'ai vu, pendant toute cette période, chez le parfait honnête homme que fut Albert Lebrun, autre chose que des bonnes intentions et des velléités.

Relations avec le Législatif. — La Constitution de 1875 reconnaissait au Président le droit, si les Chambres se montraient ingouvernables, de les ajourner deux fois pour un mois pendant leur session ordinaire. Il avait également la faculté de demander une nouvelle délibération s'il jugeait une loi inopportune ; enfin, il pouvait dissoudre la Chambre des Députés avec l'accord du Sénat.

Tout cela est resté lettre morte, sauf la dissolution qui, risquée en 1877 par Mac-Mahon, fit figure de coup d'État [1]. Dans la Constitution de 1946, on ne trouve plus ni le droit de dissolution, ni celui d'ajournement, par contre, la procédure du veto suspensif par un message demandant une seconde délibération a été employée plusieurs fois pendant le dernier septennat.

En septembre 1947, le Président de la République a demandé à l'Assemblée Nationale de remettre en chantier une loi relative aux engagements de l'État dans l'assurance-crédit, en décembre, il agissait de la même façon pour que la loi sur la nationalité des personnes nées à Tende et à Brigue soit mise en harmonie avec le traité de Paris. Peu de temps après, il intervenait également en vue de faire disparaître certaines contradictions internes dans la loi sur les loyers. On remarquera que ce sont là des initiatives de portée limitée et de caractère technique, pour porter remède à des malfaçons du travail législatif. Cependant, plus récemment, le 31 juillet 1953, à propos de la qualification des faits pouvant donner lieu à levée de l'immunité parlementaire, l'Élysée obtenait une nouvelle lecture de la loi. Cette fois, l'affaire avait une certaine portée politique, elle a d'ailleurs soulevé à l'extrême-gauche de vives protestations, mais l'Assemblée Nationale s'est finalement ralliée au texte voté par le Conseil de la République. Sans grossir l'importance de ces faits, ils constituent un précédent qui donnerait la possibilité au Chef de l'État, le jour où il aurait le sentiment qu'une loi est néfaste ou ne correspond pas aux vœux du pays, de faire barrage sans qu'on crie à la dictature : il y a là une nouveauté par rapport à la IIIe République.

Relations avec le judiciaire. — La Constitution de 1875 proclamait très haut — c'est à peu près tout ce qu'elle avait gardé de Montesquieu —, le principe de la séparation des pouvoirs. Les juges étaient

1. Il avait d'abord essayé de la prorogation.

inamovibles, et, pour les protéger contre l'arbitraire ou la tentation, les promotions dépendaient de l'inscription à un tableau d'avancement que le garde des Sceaux dressait sur la proposition d'une Commission formée de magistrats. Seule, la magistrature debout dépendait étroitement du Gouvernement. La Constitution de 1946 a établi un régime nouveau destiné, a-t-on affirmé, à sauvegarder l'indépendance de la fonction judiciaire : elle a créé le Conseil Supérieur de la Magistrature, présidé par le Chef de l'État et comprenant, en dehors de lui et des deux membres qu'il désigne, le garde des Sceaux, six membres élus par l'Assemblée Nationale et quatre par les magistrats. Ce Conseil règle l'avancement, prononce les sanctions et donne un avis en matière de grâces. Nul sans doute ne contestera sérieusement que le Président ait acquis, avec présidence de ce Conseil, une prérogative quasi régalienne.

Il faudrait, pour être complet, étudier encore deux nouvelles fonctions du Chef de l'État, la Présidence du Haut Conseil de l'Union Française et celle du Comité Constitutionnel, mais nous craindrions d'imposer à nos lecteurs des considérations trop théoriques. Aussi bien, n'en avons-nous pas dit assez pour leur prouver que les délibérations constitutionnelles de 1946, parties de la conception d'un premier ministre, maire du Palais d'un roi fainéant, ont abouti à quelque chose de tout à fait différent ? L'exécutif est encore aujourd'hui comme il y a cinquante ans, le système bicéphale que Clemenceau appelait irrévérencieusement : un veau à deux têtes. Sa raillerie tombait d'ailleurs tout à fait à faux car l'équilibre de l'exécutif réside précisément dans cette formule où un élément de durée et de stabilité se combine avec un facteur d'initiative.

Le second septennat de la IVe République vient de s'ouvrir. Comment le nouveau Président concevra-t-il son rôle ? Juriste éprouvé, parlementaire chevronné, M. René Coty a sans doute longuement médité sur ce problème. Il sait mieux que nous à quel échec sont vouées les tentatives de pouvoir personnel à la Millerand, mais il a vu aussi comment le dernier Président de la IIIe République n'a su ni exercer ses pouvoirs ni les résilier. Connaissant son sérieux, son calme et sa résolution, nous croyons que M. Coty saura agir dans la ligne de la haute magistrature dont il vient d'être investi sans l'avoir briguée.

Après son élection, les communistes ont couvert Paris d'affiches où ils s'étonnaient de voir un homme qui avait voté contre la Constitution de 1946 en devenir le gardien. Les communistes ont témoigné, certes, moins de scrupules et de sollicitude à l'égard des constitutions à Prague, à Budapest et en d'autres lieux, mais rassurons-les. Sans avoir reçu les confidences de M. Coty, nous sommes bien persuadé qu'il ne jouera jamais les Mac-Mahon. Par contre, issu de ce Conseil de la République, qui, dans une large mesure, a hérité la sagesse de l'ancien Sénat, il

aurait grand tort s'il ne favorisait pas, à l'occasion, la réforme que paraît souhaiter la France et qui nous donnerait, au lieu des quatre Assemblées actuelles, une Chambre et un Sénat qui s'équilibreraient comme autrefois et un Conseil Économique restreint, donc plus efficace. D'autre part, dans le domaine de la politique extérieure, le nouveau Chef de l'État n'oubliera certainement pas qu'il présidait hier encore le groupe fédéraliste au Palais du Luxembourg. Convaincu comme il l'est que, dans le monde actuel, les États d'étendue et d'importance moyenne ont un intérêt vital à s'appuyer les uns sur les autres, il encouragera sans doute les efforts de ceux qui veulent construire l'Europe. Enfin, sur le plan intérieur, affranchi comme il l'est de l'optique étroite et jalouse des partis, il pourrait convier les Français à une concorde véritable, condition préalable du redressement de notre pays. Mais sa tâche s'annonce bien difficile en face d'une Assemblée Nationale livrée à la démagogie des intérêts particuliers et hantée, comme l'a montré la regrettable élection de M. Le Trocquer, par la nostalgie du Front Populaire.

JEAN MISTLER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LES PAS DE MORELL

par Robert NEUMANN *(Calmann-Lévy)*

Ce roman, très supérieur aux *Enfants de Vienne*, qui a fondé en France la réputation de Robert Neumann, est intéressant à un triple titre. D'abord par son sujet : l'histoire de la déchéance d'un avocat juif originaire d'Europe centrale, naturalisé Français et marié à la fille d'un grand avocat parisien, qui, après avoir connu la fortune et la puissance, se ruine, perd à la guerre son fils unique — le seul être qu'il ait aimé — est abandonné par sa femme (rendue à demi démente par la jalousie) et contraint par elle au divorce, meurt enfin à moitié fou lui aussi, dans la petite île de la côte atlantique où, au cours d'un commando, le sous-lieutenant Morell a disparu. En second lieu, par ses personnages et surtout par le protagoniste du drame, « le grand Morell », génial et mesquin, rusé et naïf, généreux et calculateur, franc et dissimulateur, tendre et cruel. Enfin par sa composition : l'ouvrage, formé des confessions successives de sa femme, de son fils, d'une de ses maîtresses et du héros lui-même, est conçu comme un roman policier dont l'énigme serait exclusivement psychologique. Pourquoi un homme d'une telle intelligence et d'une telle puissance de séduction s'est-il aussi totalement effondré ? Sans doute était-il trop audacieux dans ses opérations financières et trop sensible aux attraits féminins — mais ces faiblesses suffisent-elles à expliquer sa chute ? N'a-t-il pas échoué plutôt pour avoir négligé le spirituel et parce que Dieu a relevé le défi que, dans sa présomption, il avait osé lui lancer ? Le romancier ne livre pas le secret de ce tragique destin, mais l'interrogation qu'il pose au long de son récit (qui évoque les meilleurs romans de Wassermann) continue à retentir, longtemps après que celui-ci a refermé l'ouvrage, dans la conscience du lecteur.

JACQUES DE RICAUMONT

(Suite de la chronique bibliographique page 137.)

UNE ANCIENNE CITÉ MAYA :

PALENQUE

par Jacques Soustelle

Palenque et les anciens voyageurs.

Pour la plupart des Européens cultivés, le mot « Maya » évoque presque automatiquement le nom du Yucatán, cette péninsule mexicaine où s'élèvent les vestiges des grandes villes à demi ruinées : Chichén-Itzá, Uxmal, Labná, etc. C'est là, en effet, que la vague conquérante de l'Espagne se heurta aux Maya du XVIe siècle. Pendant longtemps, on a identifié la civilisation des Maya et celle du Yucatán. Nous savons maintenant que la péninsule a été, à une époque relativement récente (à partir de l'an 1 000 environ), le théâtre d'une renaissance, à laquelle des Mexicains du centre, les Toltèques, ont pris une large part. Plus loin dans l'espace et dans le temps, déjà disparue depuis des siècles lorsque les Espagnols mirent le pied sur le continent, la civilisation maya ancienne a fleuri et péri au Honduras, au Guatémala et dans cette région du Mexique, le Chiapas, que recouvrent aujourd'hui des forêts presque impénétrables. Toute une constellation de villes : Tikal, Uaxactún, Pedras Negras, Yaxchilán, Quiriguá, Copán, et bien d'autres, sont maintenant connues. Ce sont les cités dites « de l'Ancien Empire ». Palenque, à la lisière des montagnes et de la plaine, de la forêt et de la savane, représente, au nord-ouest de cette immense zone, l'extrême avant-poste de cette antiquité mystérieuse.

Nous ne connaissons même pas son véritable nom. « Palenque » est un mot espagnol qui désigne une redoute, une fortification. Sous ce nom, au XVIe siècle, les envahisseurs fondèrent dans la plaine, au pied des collines du Chiapas, une chétive bourgade où ils essayèrent de fixer, pour les soumettre, les Indiens forestiers. Deux siècles plus tard, un

1. Près du titre, tête en stuc trouvée dans le Temple des Inscriptions. (*Photo L. Limon.*)

rapport adressé au gouvernement colonial de Guatémala décrivait des ruines colossales que des villageois avaient découvertes dans les bois, à une dizaine de kilomètres au Sud, sur les premiers contreforts de la cordillère. On ne savait alors à quel peuple les attribuer, les hypothèses émises à cette époque allant jusqu'à les faire remonter à de mythiques Carthaginois qui auraient atteint l'Amérique bien avant Christophe Colomb.

Depuis cent cinquante ans, nombreux sont les écrivains, archéologues, dessinateurs ou simples voyageurs qui sont passés à Palenque. Une mention toute spéciale doit être faite du Français Waldeck, qui n'y séjourna pas moins de deux ans en 1832-1834, dessinant avec une patience infinie et quelquefois un goût trop vif de la restauration les monuments et les sculptures. D'autres Français : Morelet et Charnay ; des Anglais : Stephens et Maudslay ; des Allemands : Maler et Seler ; des Américains : Tozzer, Spinden, Morley et Blom, ont eux aussi accompli leur pèlerinage, et peu à peu notre connaissance de ce site extraordinaire s'est approfondie.

Fouilles récentes a Palenque.

Il a fallu enfin que la jeune école archéologique mexicaine, animée par l'intérêt passionné que la Révolution a fait naître pour le passé indien, se mît au travail avec acharnement et méthode. Sous la direction de Miguel Angel Fernández, puis d'Alberto Ruz Lhuillier, les principaux monuments ont été libérés de la gangue végétale qui les écrasait, leur écroulement contenu, des fouilles détaillées entreprises. De magnifiques découvertes sont venues récompenser les efforts de ces savants. A mesure que se poursuit leur labeur, Palenque nous apparaît de plus en plus comme une métropole qui domina probablement de vastes espaces, des peuples nombreux, et où l'art maya sut atteindre un de ses plus lumineux sommets.

La hache et le *machete* des « brigades » archéologiques ont fait reculer la jungle, tout au moins l'ont chassée de ce qui semble bien avoir été le centre de la cité. Mais elle demeure dressée, vigilante, tout autour des ruines qui se détachent sur le moutonnement monstrueux des arbres comme des bijoux dans un écrin de velours vert. L'atmosphère est celle que j'ai si souvent respirée, il y a vingt ans, dans la forêt du Chiapas, au sud de Palenque : tiède et humide, traversée de parfums végétaux, imprégnée d'un silence que brisent seulement, à l'aube, les longs mugissements des singes hurleurs, le soir, le babillage des perroquets. Les grands bois montent la garde, couvrant les collines d'un pelage serré, arbres innombrables voilés de brume au matin, couronnés souvent de fleurs rouges, ligotés par les lianes aussi grosses que le bras, surchargés de parasites et d'orchidées. La ville, à cent mètres au-dessus de la plaine,

domine la savane qui s'étend indéfiniment vers le nord jusqu'à la côte du Golfe. Sur une distance de plus de six kilomètres à l'Ouest et de deux kilomètres à l'Est, la forêt recouvre encore d'autres monuments, des terrasses, des pyramides qui croulent sous la poussée des racines. Ce que nous appelons aujourd'hui Palenque n'est sans doute qu'un fragment de l'ancienne cité, le centre cérémonial et civique, le siège des rites et du gouvernement.

Le Palais.

A mi-distance environ de la lisière des bois et de l'escarpement qui limite au Nord la plateforme naturelle où la ville a été fondée, au milieu de l'espace déblayé par les chercheurs, s'élève le Palais sur une terrasse haute de dix mètres, longue de cent, large de soixante-quinze. Ce n'est pas en vérité un édifice, mais une agglomération de bâtiments allongés, à un seul étage, séparés par des patios rectangulaires et dominés par une tour carrée haute de quinze mètres. Il est probable que ces bâtiments ont été construits à des époques différentes au cours de deux siècles environ, entre 600 et 800, certains même beaucoup plus tardivement peut-être. Ils se composent pour la plupart, selon le schéma classique de l'architecture maya, de salles voûtées plus longues que larges, reposant sur des piliers. Leurs toits massifs se sont en maints endroits effondrés sous le poids des plantes et des pluies. La face Nord du Palais est presque totalement détruite.

Du grand patio septentrional, des escaliers permettent d'accéder aux galeries intérieures des édifices Est et Ouest. L'un d'eux est sculpté, c'est un « escalier hiéroglyphique », formule typiquement maya que l'on retrouve notamment à Copán. De part et d'autre des escaliers, des bas-reliefs se dressent contre le soubassement, grands blocs sculptés dans un style à la fois raffiné et brutal, avec quelque chose de raide et d'archaïque dans l'attitude des personnages représentés : seigneurs ou prêtres, chargés d'ornements, vus de profil avec leur front fuyant et leur nez aquilin. Des blocs hiéroglyphiques se détachent nettement sur les parois.

C'est sous les décombres de la galerie Nord qu'a été découverte, en 1949, une des œuvres maîtresses de la sculpture maya, l'extraordinaire panneau sculpté appelé « Tableau du Palais ». Sur cette dalle, de 2,45 mètres sur 2,63 mètres, se détachent en bas-relief 262 glyphes qui servent de cadre à une scène admirablement rendue que je considère, pour ma part, comme probablement historique. Accroupi, les jambes croisées, sur une sorte de tabouret, un homme aux luxueux ornements (panaches de plumes, colliers, bracelets de poignets et de chevilles), reçoit les cadeaux symboliques que lui présentent deux autres personnages : l'un d'eux lui offre un diadème de pierres précieuses d'une forme

singulière, espèce de shako surmonté de plumes ; l'autre, une femme vêtue de tissus brodés, tient dans ses mains un hiéroglyphe — sans doute celui de l'objet donné. Un autre bas-relief, découvert en 1950, représente la même scène, mais cette fois le chef maya est assis sur un coussin que supportent, ployés, deux esclaves d'un type ethnique très différent, au nez plat, moustachus. Enfin une dalle sculptée du Palais montre un dignitaire à qui l'on remet un diadème absolument semblable à celui du Tableau. Tout cela conduit à penser qu'un grand chef de Palenque — un *halach uinic*, un « homme véritable » selon l'expression maya — a reçu effectivement l'hommage, la soumission, de peuples voisins, peut-être de peuples non-maya. Notre Tableau entoure cette scène de glyphes qui peuvent être comptés parmi les œuvres les plus délicates de ces anciens sculpteurs : certains, au lieu de se borner aux formes conventionnelles des idéogrammes, constituent chacun une petite scène, où des personnages aux attitudes gracieuses symbolisent des nombres ou des périodes du temps. La date par laquelle débute cette inscription — très probablement celle de l'événement que commémore le Tableau — correspond à l'année 643 de notre ère.

Tous les piliers étaient couverts de reliefs en stuc. Palenque semble avoir été la véritable capitale du stuc ; aucune autre ville maya n'en a fait un tel usage. Plus fragile que la pierre, ce matériau a terriblement souffert des pluies torrentielles. Pourtant, sur les façades extérieures à l'Est et à l'Ouest, il en subsiste de très beaux fragments. Le sens plastique des artistes du VIIe siècle a pu se manifester librement, avec plus de souplesse que dans la sculpture sur pierre. Il y a là un certain dosage, très sûr et très subtil, de dignité et de grâce, qui est proprement la marque de l'art de Palenque à son apogée. Quelques traces de couleur : le vert des plumes et du jade, le brun-rouge des corps, demeurent, et nous permettent d'imaginer de quelle splendeur devaient être revêtues, il y a treize siècles, ces murailles et ces colonnes, avec leurs figurations humaines d'une étrange et délicate beauté.

La tour, donjon carré de trois étages, avec son escalier intérieur, est une construction unique en pays maya. Une dalle découverte à côté d'elle porte une date relativement récente : 782 de notre ère. J'incline à penser que ce bâtiment évidemment militaire, tour de guet d'où l'on peut scruter la plaine aux pieds de la cité, fut construite à une époque déjà troublée, lorsque les Peuples de la Côte commençaient à inquiéter les Maya. Inquiétude sans doute justifiée par la suite des événements : car le côté Sud du Palais comporte des constructions assez grossières, ajoutées aux édifices originaux, et qui semblent dues à des envahisseurs tardifs. On y a trouvé des pierres sculptées — « jougs » et « haches votives » — d'une facture d'ailleurs excellente, qui n'ont rien de maya mais qui relèvent visiblement d'une culture toute différente, celle des tribus de la plaine. Peut-être ce donjon a-t-il été le dernier réduit des Maya lorsque l'assaut de peuples longtemps dominés a brisé leur empire.

Les Temples.

A la lisière méridionale de la clairière, au pied des collines, trois monticules artificiels servent de socles aux temples de *la Croix*, de *la Croix Feuillue* et *du Soleil*. Ces noms proviennent dans chaque cas du motif principal que représente le panneau sculpté appliqué contre le mur du fond du sanctuaire. Les trois édifices sont du même type et de la même époque : 642 de notre ère pour *le Temple du Soleil*, 652 pour celui de *la Croix*, 692 pour celui de *la Croix Feuillue*. Les intempéries et les plantes ne les ont pas traités tous les trois avec autant de rudesse. Le plus ancien est aussi le mieux conservé : au sommet de son soubassement pyramidal haut de huit mètres, le temple du Soleil dresse sa structure trapue haute de près de sept mètres que prolonge vers le ciel une crête ajourée de 4 mètres 40. Le temple proprement dit comporte un vestibule antérieur s'ouvrant sur trois pièces voûtées, et enfin le sanctuaire lui-même, le « saint des saints », véritable édifice à l'intérieur de l'édifice, avec ses murs et son toit. Le tout est coiffé d'une lourde toiture de ciment et de pierres. L'ensemble, de proportions exquises, paraîtrait pourtant écrasé, collé au sol par la masse qui pèse sur les piliers, sans la gracieuse envolée de la crête de pierre, qui semble bien avoir été conçue par les architectes maya pour couronner leurs monuments si terrestres par une sorte d'élan aérien.

Au fond du sanctuaire, faisant corps avec la paroi terminale, le grand panneau offert jadis à l'adoration des privilégiés admis en ce lieu sacré se dresse dans la pénombre. Au centre, un masque circulaire, celui du Soleil ; de part et d'autre, deux prêtres dans une attitude qui exprime le respect et la foi ; autour d'eux, des hiéroglyphes. La pierre patinée est d'un jaune brun où l'humidité a fait couler des traînées plus sombres. Le bas-relief est d'une finesse inouïe, avec les formes délicates et précises des glyphes, cette écriture extraordinairement complexe où chaque détail est chargé de sens, avec le traitement audacieux et pur des personnages humains. C'est une grande œuvre, comme d'ailleurs celui de *la Croix Feuillue*, où les deux prêtres apportent leurs offrandes à un plant de maïs stylisé, et celui de *la Croix*, très analogue, qui après maintes vicissitudes est aujourd'hui au musée de Mexico. La religion maya du VIIe siècle attachait évidemment une haute signification au rituel qui est décrit, de façon presque identique, par ces trois panneaux, dont un est consacré au dieu solaire et les deux autres à l'arbre de vie, à la croix cosmique, symbole des forces végétales et des quatre directions de l'univers.

Le *Temple de la Croix*, plus abîmé, porte encore sa crête. Celui de *la Croix Feuillue* a perdu non seulement sa crête, mais tout le vestibule maintenant effondré, découvrant les voûtes trilobées, d'un curieux effet mauresque, qui coiffent les trois chambres intérieures. La jungle dont on l'a dégagé à grand-peine le presse et l'entoure de tout près. Il ne lui

faudrait pas longtemps, si on la laissait faire, pour qu'elle le recouvrît une fois de plus. Pénétrons dans le bois : à peine avons-nous marché quelques instants, remontant le cours du ruisseau qui traverse la ville, que les monuments, le Palais, les temples s'effacent. Sous nos pieds le sol s'élève dans la demi-obscurité ; la forêt reprend son empire et l'on sent confusément qu'elle s'étend ainsi sur des centaines de lieues, jusqu'aux rapides d'Anaïté, jusqu'au Lacantún et au Río de la Pasión, régnant en maîtresse sur tout un énorme morceau du continent qui fut jadis le berceau d'une civilisation haute et fière. Presque écrasé sous les plantes et les lianes, un petit sanctuaire qui s'écroule apparaît au bord d'un escarpement : c'est le temple dit « du Beau Relief » en souvenir du dessin que traça, il y a cent-vingt ans, l'intrépide Waldeck. Le panneau sculpté qui occupait le fond du sanctuaire portait alors un splendide bas-relief : un personnage assis, dans une attitude pleine de vivacité et d'élégance, sur un trône aux pieds en forme de griffes de jaguar. Aujourd'hui, dans l'ombre verdâtre, on ne voit plus sur le mur lézardé que les griffes du jaguar ; le reste du « beau relief » a disparu.

Au Nord de la zone dégagée, aussi, la jungle et le temps ont fait leurs ravages. Toute une série de monuments, dont un qu'on appelle, nul ne sait pourquoi, le « temple du Comte », ne subsistent plus que sous la forme d'amas de pierres, de murs ruinés, de piliers crevassés. Non loin du Palais, le jeu de paume — car les Maya de Palenque, comme tous les Indiens civilisés du Mexique, pratiquaient ce jeu, à la fois divertissement des nobles et rituel cosmique — est lui aussi terriblement détruit. Un ouvrage qui confirme le talent des ingénieurs maya a résisté, lui, en grande partie : c'est le canal souterrain voûté sous lequel les constructeurs de Palenque avaient emprisonné l'Otulum, ruisseau en temps sec, torrent en saison des pluies, qui traverse la ville du Sud à l'Ouest. Il s'est effondré en un point, mais le dégât n'est pas irréparable, et on s'apprête à le réparer pour mettre fin aux inondations périodiques qui sapent la base du Palais. Sauf en ce point, le canal a tenu depuis plus de mille ans, œuvre véritablement romaine par ses proportions, la massive élégance de ses voûtes, la science que révèle son tracé. A son extrémité, là où l'Otulum redevient libre, on discerne encore, sculptée dans la pierre, une belle tête de caïman, génie protecteur de ces eaux.

L'étonnante découverte du Temple des Inscriptions.

Mais c'est au Sud-Ouest du Palais, parmi une série de monuments pyramidaux qui s'alignent d'Est en Ouest, qu'allait être faite la découverte la plus bouleversante — c'est le mot, car elle bouleverse beaucoup de nos idées acquises. Sans doute on connaissait depuis longtemps le *Temple des Inscriptions*, édifice de dimensions et de plan exceptionnels, avec les

cinq travées qui s'ouvrent au sommet d'une pyramide haute de vingt-deux mètres, les bas-reliefs en stuc de ses piliers et surtout les trois panneaux, comprenant au total 620 hiéroglyphes, qui lui ont donné son nom. Cette inscription devait être si importante, aux yeux des Anciens, qu'ils ont jugé à propos de contrevenir à leurs règles habituelles : dans ce temple, pas de sanctuaire, mais seulement, sur le mur du fond, l'inscription étalée dans toute sa largeur. La date qui correspond probablement à l'année où fut achevé le temple est contemporaine de celle de la Croix Feuillue : 692 après J.-C. Mais le plus étonnant commença par une observation que d'autres archéologues, notamment Frans Blom, avaient déjà faite : une des dalles horizontales qui recouvrent la plateforme, au pied des panneaux sculptés, est percée de trous circulaires, eux-mêmes obstrués très exactement par des bouchons de pierre cylindriques.

Temple des Inscriptions.
(Palenque)

En 1949, Alberto Ruz Lhuillier, mordu par la curiosité, mère de la science, ôta ces bouchons, fit passer des cordes dans les trous et soulever la dalle. Sous la lourde pierre plate, rien n'apparaissait, que le remplissage habituel des pyramides, de la terre, des cailloux. On creusa cependant : chose étrange et révélatrice, le mur aux inscriptions se prolongeait au-dessous du niveau de la dalle ! Il y avait donc *quelque chose :* on fouilla encore, et enfin se découvrit une marche d'escalier, puis une autre, puis l'amorce d'une voûte. Plus de doute : la pyramide était creuse, et un escalier caché s'enfonçait dans ses profondeurs.

Il fallut un saison de travaux — dans l'ombre étouffante sous les dalles, dans l'humidité ruisselant des voûtes — pour dégager vingt et une marches. En 1950, on en descendit encore vingt-trois et l'on parvint à un palier. En 1951, on déblaya deux étroites galeries, où un homme peut passer en rampant, qui allaient, de ce palier, rejoindre l'air libre sur le flanc Ouest de la pyramide ; on retrouva treize marches. En 1952, les chercheurs se heurtèrent à un mur de pierres et de ciment qu'il fallut abattre ; derrière ce mur, un coffret de pierre contenait une offrande : des bijoux de jade délicatement ciselés, et une énorme perle.

On était alors parvenu à deux mètres au-dessous du niveau du sol, à vingt-quatre mètres au-dessous de la plateforme. Le couloir voûté devenait horizontal, et toujours il fallait déblayer avec mille peines le

remplissage méthodiquement tassé il y a tant de siècles. Enfin on parvint... à un cul-de-sac, car le couloir se heurtait soudainement à la pierre lisse, sans fissures. Et, dans un espace resserré d'un mètre vingt de côté, gisaient les ossements de six êtres humains, six jeunes gens dont probablement une femme. Pourquoi ces sacrifiés ? De quel mystère étaient-ils les gardiens ?

C'est alors qu'on s'aperçut que, sur le côté gauche, la muraille recélait une ouverture triangulaire, très exactement scellée par une dalle. Les travailleurs dans un dernier effort la firent pivoter sur elle-même : une porte s'ouvrait sur un espace vide. Les faisceaux lumineux des lampes dissipaient des ténèbres que pas un rayon n'avait percé depuis plus de mille ans, et les yeux des chercheurs contemplaient un spectacle que pas un œil n'avait contemplé depuis que le dernier prêtre avait donné l'ordre de repousser la dalle, tandis que cinq jeunes hommes et une jeune fille, dans le corridor, s'apprêtaient à mourir.

La crypte, de neuf mètres de long sur quatre mètres de large, s'ouvre sous des voûtes de sept mètres de haut. Pour supporter le poids colossal de la pyramide, ces voûtes ont été renforcées par d'épaisses « poutres » de pierre, brunes et veinées, qui ressemblent à du bois précieux. Des voûtes latérales servent en outre à partager la poussée. Depuis plus d'un millénaire, les pluies inlassables ont fait pénétrer leurs infiltrations dans cette chambre secrète, dont les parois sont recouvertes d'un rideau neigeux de stalactites. Sous ce voile éclatant, transparaissent les bas-reliefs : neuf personnages majestueux, luxueusement vêtus, avec leurs panaches de plumes, leurs colliers et leurs pectoraux de jade, tenant dans leurs mains des boucliers solaires et des sceptres sacerdotaux, montent la garde silencieusement. Ce sont les neuf divinités de la nuit, du monde souterrain et de la mort. A leurs pieds, sous le regard éternellement fixe de leurs yeux en amande, une dalle rectangulaire de près de quatre mètres de long occupe le fond de la crypte. Elle repose sur un soubassement de pierre, et toute sa surface ainsi que ses bords sont couverts de bas-reliefs et de glyphes.

Au centre, un homme, un homme jeune semble-t-il, aux vêtements élégants et aux riches bijoux, est à demi couché, comme si l'artiste le surprenait au moment où il va s'étendre sur le dos pour dormir — pour dormir à jamais. Sous lui, un autel dont le mascaron représente le monstre terrestre, la terre qui reprend tout et où tout revient ; jaillissant de son corps, l'arbre de vie avec ses branches flamboyantes, sur lequel est perché l'oiseau *quetzal*, l'oiseau précieux.

C'est la plus haute expression du génie religieux des Maya qui a été gravée sur cette dalle : la vie naissant de la mort, la communion de la terre et du ciel. Tout autour de ce tableau, les glyphes des planètes et des astres : Lune, Vénus, étoile Polaire. Sur le rebord, la date 1 *Ahau* 8 *Kayab*, qui correspond à l'an 633 de notre ère. Si, comme tout le fait croire, c'est bien la date où fut achevé ce chef-d'œuvre, il y a donc 1 320 ans

que cette pierre a été posée sur ce qu'elle cache. Car elle cache encore quelque chose : une autre dalle, plus petite, en forme de fer de lance arrondi, et enfin un sarcophage, le premier sarcophage qui ait jamais été découvert au Mexique à l'intérieur d'une pyramide.

Masque de Jade. (*Photo Limon.*)

L'homme qui dormait là — un *halach uinic*, peut-être le plus puissant, le plus vénéré que les Maya de Palenque aient connu — avait été enseveli avec tous ses bijoux, son diadème et ses bagues, ses colliers et ses bracelets. Sur son visage, modelé sans doute aussitôt après sa mort, un masque de jade, composé de plus de deux cents pièces fixées sur une couche de stuc, était appliqué à ses traits. Avec ses yeux de nacre et d'obsidienne, ce visage de pierre verte était destiné à perpétuer l'apparence de l'être exceptionnel pour qui fut édifié un mausolée aussi grandiose. Le temps avait détruit ses chairs et réduit en poussière les tissus dont il était vêtu : seuls demeuraient dans le sépulcre le squelette et les jades.

L'énigme d'une Civilisation.

Tous les livres d'archéologie mexicaine ont répété jusqu'à présent que la pyramide américaine, contrairement à celle d'Égypte, était *pleine*, simple soubassement pour un édifice. Voici qu'il nous faut aujourd'hui réviser cette notion qui semblait si solide : la pyramide des Inscriptions, comme celles des Pharaons, était destinée à recouvrir et à protéger une chambre funéraire. Certes, cela n'enlève rien à la profondeur du gouffre de temps et d'espace qui sépare l'Égypte du pays maya. Mais, dans deux sociétés théocratiques, où le souverain était dieu, dans des lieux très éloignés et à des époques très différentes, l'esprit des hommes a trouvé le même moyen pour atteindre le même but.

On demeure confondu lorsqu'on réfléchit à l'immense effort qui a dû être accompli pour construire ce mausolée, par des Indiens qui n'avaient ni outils de métal, ni roues, ni appareils de levage, ni bêtes de somme. Sans doute le *halach uinic* fit-il, de son vivant, creuser le sol et bâtir la crypte. Puis, ces dispositions prises, il s'endormit avec confiance dans l'éternité. Des milliers d'hommes ont dû travailler pendant des années — de 633 à 692 — à achever la pyramide et le temple. Mais il faut

ajouter à cela qu'à la même époque ces mêmes Maya de Palenque bâtissaient aussi les trois temples du Sud, sans doute au moins une partie du Palais, et probablement beaucoup d'autres édifices, sans parler de terrassements gigantesques et de travaux comme le grand canal souterrain de l'Otulum. L'apogée de Palenque coïncide, en somme avec notre VIIe siècle, et c'est en un laps de temps très bref que ces Maya, avec des moyens rudimentaires à nos yeux, sont parvenus à mener à bien des œuvres colossales. Si l'on tient compte encore de ce qu'il leur fallait en même temps construire et entretenir les maisons d'habitation, en matériaux légers, qui devaient parsemer le paysage de leurs toits de palmes et qui n'ont pas survécu, qu'il leur fallait aussi abattre les arbres et défricher la jungle pour cultiver la terre et se nourrir, qu'ils devaient enfin guerroyer contre leurs voisins non-maya, l'évidence s'impose à nous d'une population nombreuse et active, puissamment organisée. Les bas-reliefs et les inscriptions nous révèlent, par leur admirable maîtrise, l'existence d'artisans et d'artistes raffinés ; par les scènes qui s'y retracent, une hiérarchie de gouvernants et de prêtres investis d'une toute-puissante autorité ; par la science que nous dévoilent nos déchiffrements partiels, la méditation d'une caste supérieure fascinée par le spectacle des corps célestes et par le déroulement éternel du temps, capable de concevoir dans ses calculs des notions — comme celle du zéro — que l'homme du Vieux Monde devait ignorer bien longtemps encore.

C'est là que nous touchons du doigt le mystère maya, l'énigme de cette civilisation qui semble surgir tout armée comme Minerve — la plus ancienne inscription connue sur un monument, à Uaxactún, est datée de 328 — avec son écriture et son arithmétique, avec son astronomie et sa chronologie dont le raffinement suppose une longue évolution. Toutes les cités maya, quelle que soit leur ancienneté relative, ont leur période d'épanouissement toujours brève — à Copán, les principaux monuments ont été achevés en une cinquantaine d'années — et toutes sont abandonnées assez brusquement, au plus tard au Xe siècle. A Palenque, les dates extrêmes trouvées jusqu'ici sont celles de 536 et 782, qui ne sont séparées que par deux siècles et demi.

Il est probable, cependant, que ce site a été occupé plus tôt que 536 et plus tard que 782. Ville-frontière, à la limite de la plaine côtière, Palenque a dû être fondée tardivement, après les grandes métropoles de l'intérieur telles que Tikal ou Piedras Negras. Ce fut peut-être, au Ve siècle, un simple avant-poste d'où l'on pouvait surveiller les tribus côtières. Puis, quand la civilisation maya en pleine expansion devint conquérante, c'est de Palenque que partirent sans doute les soldats et les émigrants qui allèrent jusqu'à la côte du Golfe du Mexique, s'établissant notamment à Comalcalco où une chambre funéraire porte sur ses parois une procession de neuf divinités comme la crypte du Temple des Inscriptions. Le VIIe siècle de notre ère correspond à l'époque de la splendeur et de la puissance : c'est alors qu'on édifie les principaux

monuments, qu'on grave les panneaux historiques qui célèbrent la grandeur des dignitaires, et qu'on dépose dans sa tombe gigantesque l'homme au masque de jade.

Divers indices conduisent à penser qu'un reflux dut succéder à cette phase triomphante. Les pentes Nord de la colline montrent des vestiges de fortifications ; le Palais se couronne d'un donjon : les Maya sont sur la défensive. Les Peuples de la Côte refoulent les Maya vers la montagne, puis s'enhardissent jusqu'à attaquer la ville. Ils sont parvenus à l'occuper, comme le démontrent les constructions secondaires du Palais, avec leurs pierres sculptées de style non-maya typiques, des populations côtières, soit que les Maya aient été vaincus, soit qu'ils aient d'eux-mêmes abandonné leur ville comme ils ont abandonné Yaxchilán, Tikal, Copán... Tout a dû être fini au plus tard vers l'an mille. Peut-être les derniers chefs maya de Palenque ont-ils, alors, comblé définitivement l'escalier qui reliait le Temple des Inscriptions à la crypte où reposait depuis plus de trois siècles un grand héros disparu — avant de quitter à jamais la cité qui avait été un cœur vivant et battant, un centre lumineux de culture et de pensée.

L'apogée de Palenque se situe, pour notre Occident, entre la mort de Brunehaut et la fin des Mérovingiens, pour notre Orient, entre l'apparition de l'Islam et l'effondrement de la plus grande partie de l'Empire byzantin sous les coups des Arabes. Ce fut, pour notre monde, un temps d'obscurité et de sang, d'intrigues féroces et d'agitations barbares. Inconnus de nous et nous ignorant, les hommes bruns de l'Amérique autochtone, au même moment, bâtissaient leurs temples, sculptaient leurs bas-reliefs, ciselaient leurs bijoux de jade. C'est aussi au même moment de l'histoire que Teotihuacán dans le centre du Mexique, Monte-Albán dans les montagnes de l'Oaxaca, accédaient au niveau de la haute culture. Un dieu qui eût alors contemplé l'univers pour y chercher la civilisation ne l'aurait trouvée sans doute que là, et en Chine. Aussi même aujourd'hui, dans leur isolement et leur oubli, encerclées par la présence muette des arbres, les ruines de Palenque conservent-elles quelque chose d'auguste, pour avoir été pendant un temps un foyer de l'effort humain au milieu de l'indifférence des choses.

JACQUES SOUSTELLE

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

ANNA DE NOAILLES

La Bibliothèque Nationale qui porte le même chiffre qu'elle, B. N. : Brancovan Noailles, a célébré le vingtième anniversaire de sa mort par une exposition dont elle aurait aimé la diversité. M. Christian Murciaux, avec la collaboration de M. Jacques Suffel, a su réunir parmi les portraits et les photographies, les manuscrits, les pastels, les livres et les objets de la poétesse, ce qui pouvait le mieux évoquer sa grâce, son génie, et son cœur.

Comme de grands papillons, ses vastes yeux sombres sont épinglés partout, dans les vitrines et sur les murs : pointe sèche de Helleu, dessin de Cocteau, fusain de Natalie Argyropoulos, peintures de Forain, de Haas-Teichen. Et il y a aussi l'émouvante esquisse du grand portrait de Vuillard, qui la représente dans sa chambre de la rue Scheffer, celle où elle s'installa pour y mourir. Elle l'appelait son grenier, encore qu'elle n'eût rien d'une mansarde, mais l'encombrement et le désordre apparent des choses lui suggéra peut-être ce surnom. Assise au milieu d'un grand lit Louis XVI chargé de coussins, ses cheveux noirs noués d'un ruban, ramenés en longues mèches sur ses épaules, elle tient dans sa petite main dont elle était si fière, son arme, un stylo. Il menace une feuille blanche posée sur ses genoux, parmi des papiers et des gravures jetés en vrac sur le couvre-pied à volants. Près d'elle sur les tables de chevet un fouillis d'objets : bouilloire électrique, pendule, flacons, écharpes, téléphone. Sur la lampe, un voile est jeté pour mettre une ombre sur le beau regard pensif. Elle semble prête à soupirer comme elle le fit une fois : « Ah ! si je pouvais envoyer ma tête chez l'imprimeur ! »

Une quantité de photographies la représentent à tous âges. Bébé sur les genoux de sa mère, elle a déjà les yeux « si grands que de profil ils ont l'air de face » comme lui écrivait Cocteau, et jeune fille en robe de bal, elle paraît dressée sur un socle, où l'on devrait lire cette phrase qu'elle eut en parlant de son enfance adulée : « Je sus dès lors ce que j'allais être un jour. » Et la voici dans ce jardin d'Amphion, où elle fit ses premiers pas émerveillés par l'azur et les fleurs, où plus tard elle accueillait Rabindranath Tagore, Marcel Proust et bien d'autres amis prestigieux. Elle a tantôt des jupes cloches, des feutres ondulés sur ses cheveux flottants, tantôt des robes ceinturées sur les hanches, des toques enfoncées jusqu'aux sourcils, ou encore des gandourahs de soie pékinée flottant sur son corps étroit, mais toujours elle tient orgueilleusement levé au-dessus d'un long cou, un petit visage triangulaire de cobra fasciné.

Des guirlandes de son écriture fleurissent chaque vitrine. Manuscrits, lettres, dédicaces attestent que, selon sa propre expression, « elle assemblait les vocables comme on hèle le passant », et les livres qu'elle aimait et ceux qu'on lui envoyait prouvent qu'elle avait le goût sûr, et des amis fervents. Ces volumes de Pascal, Nietzsche, Marc-Aurèle, Epictète lui ont appartenu, et voici le Voltaire qu'elle lisait chez le duc de Noailles, à Champlâtreux, juchée sur l'échelle de la bibliothèque. Anatole France lui dédie ses Poésies « Au plus grand poète que j'ai connu », Claudel se dit « un homme de sa race », Barrès lui témoigne un « attachement éternel », Valéry l'appelle « la grande, la chère, la triste », Colette lui écrit « vous appartiendrez à tous, comme Hugo », et Gide, qui pourtant ne lui fit aucune place dans son Anthologie de la poésie française, déclare : « Vous m'avez réappris le bonheur d'une admiration sans réserve. » Proust annonce « on vous appellera dans la postérité Noailles tout court » et Mauriac affirme « c'est votre gloire, madame, qu'on ne puisse vous donner d'autres ancêtres que ces demi-dieux, Pascal et Hugo ».

Vingt ans après la mort d'Anna de Noailles, ces louanges peuvent paraître hyperboliques à ceux qui ne la lisent plus, ne l'ont pas connue, ou ne subissent plus le charme de l'ensorceleuse, qui dut, elle, les accueillir d'un front serein. Dès son plus jeune âge elle entendit bonnes et gouvernantes murmurer autour d'elle : « Cette enfant est trop intelligente pour vivre. » Sa mère, la princesse de Brancovan, était très musicienne. Elle crut d'abord que la petite Anna serait un compositeur de génie. On la faisait venir au salon, elle grimpait sur le tabouret du piano où des partitions avaient été entassées ; on lui indiquait un sujet pouvant l'inspirer, et elle jouait, sans même connaître ses notes, des mélodies qui enthousiasmaient l'auditoire. « Mais l'immense poésie du monde, explique-t-elle comme une chose évidente, dans *Le Livre de ma Vie*, m'avait choisie et pensait : j'entrerai dans la gorge de cette enfant. » Les carnets de poèmes d'enfance que l'on voit à la Bibliothèque Nationale,

touchants à cause des vignettes puériles et des décalcomanies qui ornent leurs pages, surprenants par la maturité de la pensée et du verbe, sont ceux-là dont ses parents donnaient lecture à haute voix à leurs amis, étonnés, admiratifs. « Nulle petite fille, a-t-elle raconté, ne fut plus complimentée et embrassée que moi. Dès qu'un visiteur était annoncé, on m'appelait, on me montrait. » Elle se mêlait à la conversation, et déjà elle était éloquente.

Elle fut, on le sait, tout au long de sa vie une éblouissante causeuse. Même ceux pour qui elle n'est qu'un nom ont entendu citer quelques-unes de ses fulgurantes répliques. Plus l'auditoire était nombreux, mieux elle était inspirée. Il s'agissait pour elle d'atteindre, de forcer, de convaincre. « J'ai aimé et j'aime l'Agora. Aussi, ai-je souvent pu rassurer des amis qui s'excusaient du nombre de leurs convives, dont ils craignaient que je ne fusse importunée, par ce sincère aveu : je n'aime pas jouer devant des banquettes vides [1]. » Pour oser se moquer d'elle-même par ce mot de cabotine, il fallait qu'elle fût bien sûre de son talent, de son pouvoir, de son charme. Elle n'avait nulle raison d'en douter, habituée depuis son âge d'enfant prodige à en exercer les effets. Elle ne s'est jamais lassée de plaire, elle qui voulait « plaire au Bosphore lui-même », et en cela elle était encore plus femme que poète. Quelques-uns qui l'ont bien connue prétendent qu'elle tenait plus à sa beauté qu'à son génie. Mais n'avait-elle pas besoin de l'une et l'autre pour captiver par son intarissable éloquence ? « J'ai vécu au son de ma voix », pourra-t-elle écrire justement.

Quelques objets exposés à la Bibliothèque Nationale, et qui furent siens, sont éloquents eux aussi à leur manière. Une ombrelle exquise, à manche d'ivoire incrusté de turquoises, un éventail, un collier bleu disent qu'elle aimait la parure. Un chapelet d'ambre rappelle un atavisme oriental, un poignard marocain que lui donna le général Mangin, et qu'elle gardait suspendu au-dessus de son lit, sa fidélité aux souvenirs de l'amitié. Une Tanagra mutilée raconte aussi le prix qu'elle attachait à ce qui peut demeurer d'un fugitif instant : c'est Marcel Proust qui l'avait brisée. « Je me demandais, dit le comte Anne-Jules de Noailles, pourquoi ma mère tenait tant à cette statuette cassée. Ce n'est qu'après sa mort, en lisant une lettre de Marcel Proust qui s'excusait de son geste malencontreux, que j'en compris la raison. » La maquette, qu'elle aurait sûrement approuvée, du ravissant petit temple votif que les amis d'Anna de Noailles ont demandé à Emilio Terry de construire sur la rive savoyarde du Léman, à Amphion où elle avait, disait-elle, « goûté des moments de paradis », témoigne que cette Roumaine, née à Paris, élevée à Paris, n'aimait que la France, était un poète français.

Le stylo laborieux appartient à présent à M. Jean Rostand, le meilleur ami des dernières années. Son portrait au pastel, un peu caricatural mais

1. *Le Livre de ma Vie.*

où l'on sent la tendre admiration de l'artiste pour son modèle, est accroché parmi d'autres pastels, bouquets de fleurs rutilantes composés avec une fantaisie sûre. « Ma mère, raconte Anne-Jules de Noailles, n'avait jamais supporté les leçons de dessin de son enfance, qu'on lui permit d'abandonner très vite. Mais un jour, en 1927, sa chère amie, mademoiselle Argyropoulos, arriva chez elle toute contente, en lui disant : « J'ai fait du pastel, c'est passionnant. — Moi aussi je veux en faire, répondit-elle, va m'acheter tout ce qu'il faut. » Et dès le lendemain, elle s'y mettait sans hésitation, choisissant avec décision couleurs et sujets. Le sous-main dont Anna de Noailles se servit toute sa vie, c'est un exemplaire, un peu défraîchi à présent, des *Vieilles Chansons* illustré par Brissaud. Elle trouvait que c'était l'idéal pour écrire, léger et commode par sa dimension. « Et je ne me suis jamais aperçu qu'elle travaillait, dit encore son fils. C'est sans doute parce qu'elle travaillait toujours. Le petit garçon que j'étais avant 14 ne se doutait pas que sa mère était un écrivain. Aussi après sa mort ai-je été désolé qu'elle ne m'ait pas donné un seul de ses premiers livres. Mais quelques mois plus tard un vieil ami de ma famille me remit un paquet : c'étaient les huit livres de ma mère, parus avant 1920, dédicacés pour moi et qu'elle l'avait chargé de me remettre quand elle ne serait plus là. » On devine l'émotion du fils devant ce cadeau maternel et posthume, préparé avec une tendresse qui visait loin.

« On la croyait, reprend-il, indifférente au désordre qui semblait l'entourer. Mais le souci de sa gloire l'obligeait à ranger, étiqueter soigneusement tout ce qui pouvait servir sa mémoire. » N'eût-elle pas eu le souci de sa gloire, celui de la durée de son œuvre, que son cœur avide eût réclamé quand même l'amour de la postérité. Elle a bien su le dire, en déclarant avec ce mélange d'humilité et d'orgueil qui fut toujours le sien : « Je me sens inutile, mais irremplaçable. »

L'ENNEMI PUBLIC N° I

C'est le critique qui dans l'esprit des écrivains, et surtout des auteurs dramatiques, mérite ce nom. Lorsqu'il les loue, ce n'est jamais assez, ni dans les termes qu'il fallait employer. Lorsqu'il fait des restrictions sur la valeur de leurs œuvres, c'est par triste impuissance à l'enthousiasme, lorsqu'il les condamne, c'est par bêtise. Le critique ne peut avoir qu'un cerveau stérile et un tempérament bilieux qui le pousse à manier le blâme plus facilement que l'éloge. Le critique est l'homme le plus critiqué qu'il soit, quoi qu'il écrive il se trouve toujours quelqu'un pour lui donner tort.

Cela dit, le critique n'est pas un homme heureux. Toute vie amicale dans le royaume des lettres lui est interdite. S'il y rencontre quelque sympathie, elle est vite soupçonnée d'obéir à de basses combinaisons. Il est comme ces filles laides richement dotées, si on les épouse c'est pour

leur argent. Aimé pour lui-même ? Allons donc, on verra bien à sa prochaine critique. En effet, s'il se permet d'y critiquer l'ami qu'il croit s'être fait, celui-ci le reniera sans vergogne : « C'est décidément un imbécile. » Mais lisant ce même article, un autre pourra dire : « Il est moins stupide que je ne le croyais. » Haï par les uns, félicité par les autres, que peut bien penser le critique de sa propre critique ? S'il doute de la valeur de son jugement, il est perdu. S'il craint de blesser, d'humilier, il n'a qu'à changer de profession. Sa raison d'être n'est pas de plaire, seulement de critiquer. Mais à quel métier ingrat ne s'exerce-t-il pas ! Comme de la poussière sur ses pas, il soulève les rancunes. On lui trouve toujours une sale tête, un regard faux, on touche du bois quand il entre chez un éditeur ou au théâtre, enfin il est généralement admis que son ignorance de la question, quelle qu'elle soit, lui interdisait d'en parler.

Les critiques dramatiques sont plus que d'autres atteints par la réprobation générale. A chacun de leurs articles sont prêts à s'insurger contre lui, non seulement un auteur, sinon deux, mais des comédiens, un décorateur, un metteur en scène, un directeur et son état-major, et bien souvent des commanditaires. Ils sont trop, le malheureux ne peut s'en tirer sans dommages. La pièce peut être bonne et mal jouée, mauvaise et bien jouée, bien mise en scène dans un mauvais décor, ou mal mise en scène dans un beau décor. Les costumes peuvent être jolis et le décor laid, ou inversement. Le spectacle peut être mal choisi pour le théâtre où il est représenté, et là c'est le directeur qui a tort et les commanditaires qui sont des niais. Enfin, c'est bien rare s'il contente tout le monde. Car s'il trouve tout parfait, il arrive encore que faute de place il ne nomme pas chaque interprète : les etc. ne le lui pardonneront pas.

Jean-Jacques Gautier est le bouc émissaire chargé, par le théâtre, de toutes les iniquités. Il ne satisfait personne, même pas toujours ses lecteurs. On lui écrit souvent : « Monsieur, je vais toujours voir les pièces que vous déconseillez. » Et cependant on prétend que d'une phrase il peut empêcher un succès, comme d'une autre remplir une salle. Encore faut-il que ce soit la première de son article qui, à ce qu'il croit, est rarement lu jusqu'au bout. Si on lui accorde une influence sur les recettes, il l'explique en disant que la majorité du public est faite des lecteurs du *Figaro*, et que celui-ci tire à 400 000. Mais il ajoute que si une pièce va à l'encontre de la sensibilité du public, une bonne critique ne suffit pas à lui assurer une longue carrière, tout au plus un brillant départ. De même une mauvaise critique peut ralentir le début d'un succès, elle ne l'empêchera pas de se faire peu à peu, si les spectateurs sortent satisfaits de la soirée qu'ils ont passée. Bref, le malheureux cherche des circonstances atténuantes à ses crimes de lèse-théâtre. En définitive il n'y a d'efficace que la critique parlée, celle qui se fait par téléphone, commodément d'un lit à un autre, que l'on entend chez le coiffeur ou le couturier, à déjeuner, aux cocktails, à dîner, celle des femmes enfin, qui entraînent la conviction de leurs maris et de leurs

amis. « Une salle en renvoie une autre », c'est un axiome bien connu des gens de théâtre.

Il n'en est pas moins affreux pour ceux-ci, d'être au lendemain même de leurs efforts jugés dans la presse par quelqu'un qui peut d'un titre, d'un mot (et Sennep y réussit mieux que personne avec une courte légende sous un dessin) ruiner tous leurs espoirs. Leur sort est cruel. Mais celui des critiques l'est aussi. Au moment du renouveau théâtral, ils vont chaque soir dans un théâtre, et il y en a une soixantaine à Paris. Cela ne peut plus les amuser, et trop souvent leur fatigue et leur mauvaise humeur se lisent dans leurs articles, c'est inévitable. Inévitable aussi qu'ils établissent des comparaisons avec la pièce qu'ils ont vue le soir précédent, et commettent des injustices. Leur fièvre d'enthousiasme n'est jamais étale : deux bonnes pièces de suite, et leur température n'est plus celle de la veille, elle tombe. L'alternance du plaisir avec le déplaisir, voilà le stimulant qui leur permet de vivre durant ces soirées gâchées par l'idée de l'article à faire.

Les critiques dramatiques sont de deux sortes : il y a le critique intellectuel qui s'attache à lire d'abord la pièce dont il rendra compte. Si elle a déjà paru, c'est facile. Sinon il demande communication du manuscrit. Celui-là fait généralement un feuilleton dans un hebdomadaire ou une revue, il a le temps de réfléchir, et juge la pièce en fonction de sa lecture. Et il y a le critique impressionniste qui n'ayant pas lu la pièce la juge sur la sensation immédiate que lui donne sa représentation. C'est l'article en « coup de poing », celui que réclament de leurs collaborateurs la plupart des directeurs de quotidiens, parce qu'ils croient que c'est celui que leur clientèle préfère. Il arrive aussi qu'un même critique fasse ces deux genres de critiques, car il a souvent plusieurs tribunes où s'exprimer. Il est toujours assez instructif de comparer alors ses deux opinions, celle du lendemain de la répétition générale, et celle qu'il donne huit jours ou un mois plus tard. Bien des choses ont pu intervenir pour les rendre différentes. Pusillanimité devant le four ou le triomphe imprévu, amitiés blessées, remords, etc. Mais Jean-Jacques Gautier qui fait une chronique dramatique dans *Réalités* affirme y rester fidèle à lui-même. « Je n'admets pas qu'un critique se reprenne. Mais comme mon article, là, est deux fois plus long que celui du *Figaro*, je peux m'expliquer davantage. C'est un article de discussion qui prévoit les objections. Et d'ailleurs je fais un choix, je ne parle pas de tout ce que j'ai vu... »

Un des reproches les plus valables que l'on puisse faire à la critique dramatique, c'est qu'elle ne sait jamais voir si un acteur paraît bon parce qu'il a un bon rôle, ou mauvais parce qu'il a un mauvais rôle. C'est là une de ses plus fréquentes injustices, et dont les comédiens auraient raison de se plaindre. A cela, Jean-Jacques Gautier répond : « Si nous savions tout de la technique théâtrale, si nous étions « dans le bain », nous ne serions plus des critiques car nous nous laisserions

attendrir par la foi et l'effort que représente un spectacle. » Si tant est qu'ils sont capables d'attendrissement, ces cruels critiques qui font tant souffrir autour d'eux. Anouilh, désabusé, après les louanges que lui prodigua la presse quotidienne au lendemain de *l'Alouette*, disait : « J'ai l'impression qu'ils m'ont acquitté. » Il n'avait pas oublié qu'il avait précédemment été condamné. Géraldy, résigné, déclare : « Le public est une collectivité, une salle est une batterie de cœurs, le critique est un isolé. Et par peur de n'être pas à la page, il va au-devant de l'époque... » Et Tristan Bernard méprisant le public et la critique, raillait : « Nous écrivons pour des primaires élargis et nous sommes jugés par des intellectuels étriqués. »

Alors, puisque la critique ne trouve grâce devant personne, pourquoi ne pas la supprimer ? Pourquoi en remplir une salle avant même que le public ait pu acheter un fauteuil, pourquoi y installer ses représentants avec tant de soin, par ordre de préséance, et sans oublier les sourds et les myopes à placer aux premiers rangs, puisque ce qu'ils écriront le lendemain ne suscitera que de mauvais sentiments à leur endroit, leurs louanges mêmes faisant toujours des jaloux ? C'est parce que leurs articles sont une publicité à laquelle nul ne veut renoncer, et dont la gratuité vaut que l'on en prenne le risque.

Le théâtre est devenu une des entreprises les plus coûteuses et les plus aléatoires qui soient. Rares sont maintenant les directeurs qui peuvent sans secours en assumer les frais. Un groupe de commanditaires s'est formé qui finance çà et là certains spectacles. Ce n'est pas seulement par mécénat, mais c'est pour faire un bon placement, et les moins avertis de la question, ou les plus joueurs, font facilement quitte ou double, quand ils ont été satisfaits de leur premier gain. Ils croient en la puissance illimitée de la publicité, que détiennent certains d'entre eux en possédant une chaîne de journaux et d'illustrés. Dans de telles conditions on peut craindre qu'une partie de la critique reste difficilement indépendante.

ENCORE VERSAILLES

Le monde entier se penche sur la grande misère de Versailles. Pour attendrir l'opinion sur son infortune, les journaux battent le rappel, organisant des souscriptions. On y donne fêtes sur fêtes, concert à la chapelle, théâtre au petit Trianon, soirée dans la Galerie des Glaces, spectacle Son et Lumière dans le parc. On tourne un film malencontreux, et l'on va jusqu'à installer en plein Champs-Élysées une loterie d'automobiles. Il faut bien entretenir des hectares de toits, ce qui est fort coûteux, mais l'on parvient même à entourer d'une margelle de pierre la pièce d'eau des Suisses, dépense somptuaire que Louis XIV lui-même s'était refusée. C'est un beau résultat et si encourageant que l'on parle maintenant de remeubler le palais.

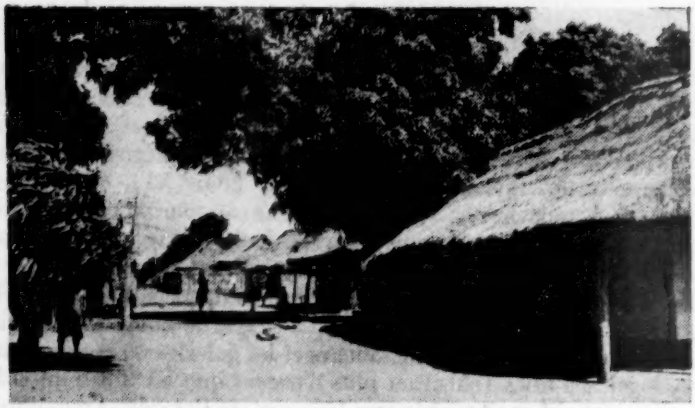
Une exposition du Mobilier et des Objets d'Art Royaux, restitués au

château de Versailles, a dernièrement montré au public ce qu'on appelle « un premier envoi ». On a donc l'intention qu'il soit suivi de quelques autres. Mais Versailles a été plusieurs fois démeublé, et en 93, tout fut vendu à l'encan. Il va falloir faire des enquêtes et négocier des achats. On a conservé des inventaires, jusque sous Louis XVI, énumérant des meubles, dont tous les bois étaient chiffrés au fer. Certains, dit-on, furent dispersés jusqu'en Europe centrale. La bonne volonté des propriétaires permettra peut-être d'en retrouver quelques-uns.

Mais avec les transformations incessantes qu'a subies Versailles : Louis XIV agrandissant le Rendez-vous de chasse de Louis XIII, Louis XV démolissant l'escalier des Ambassadeurs et les galeries du rez-de-chaussée pour y loger ses filles (eût-il eu plus d'argent que les 9/10e du château disparaissaient s'il avait pu réaliser le projet de Gabriel), Louis-Philippe établissant un vaste système de salles de musée qui ne laissa aucune partie des bâtiments intacte, la troisième République elle-même, abimant l'aile du Midi pour faire la salle du Congrès, que peut faire la Quatrième pour restituer à ce chaos harmonieux une atmosphère dont on puisse dire qu'elle fût exactement celle où vécurent chacun de nos rois ? Le goût de l'un ayant empiété sur celui de l'autre, on se heurtera toujours à une difficulté de construction. Ainsi M. Lopez Willslaw s'offre généreusement à refaire la chambre de Louis XIV (la dernière, car il en eut plusieurs). Celle-ci a actuellement deux cheminées, voulues par Louis XV. M. Lopez Willslaw désirait qu'on les enlevât pour en remettre une seule, selon le modèle qui servit à Louis XIV. On lui dit que c'était infaisable. Ainsi, malgré la maquette du lit exposée en ce moment, et qui permet de croire qu'il sera fort ressemblant à celui où est mort le roi, la chambre ne pourra pas redevenir exactement ce qu'elle fut. Et nul doute qu'il n'en soit constamment ainsi pour toute tentative de reconstitution scrupuleuse. De plus, on ne peut raisonnablement songer à faire copier tous les objets qui demeureront introuvables. Ce serait une folie financière à laquelle aucun budget ne résisterait. Et ne craindrait-on pas aussi de décourager la bonne volonté des collectionneurs à faire des donations ? Mrs Barbara Hutton par exemple, offrant la savonnerie de la chambre de la Reine ou M. Penard y Fernandez les grands chenêts de bronze du salon de la Paix. M. Lopez Willslaw préparant des legs importants en mobiliers et argenterie, ne seraient-ils pas bien fondés à dire : « Je vous autorise à faire copier ce que vous voudrez, mais je ne vous donne rien. » Et à force de copies, tout ce qui est authentique serait dévalorisé.

Le Musée du Louvre, c'est certain, devrait rendre à Versailles le bureau de Louis XV exposé au Mobilier National, et ce qui appartient au palais et qui se trouve çà et là dans divers établissements de l'État, devrait aussi lui être remis. Pour évoquer le souvenir d'une époque, un seul objet quelquefois suffit et fait rêver. Une reconstitution minutieuse ne peut que tarir l'imagination par son érudite sécheresse.

DENISE BOURDET



MADAGASCAR

par Ed. Giscard d'Estaing

Dans l'avion qui allait, quelques heures plus tard, nous poser à Tananarive, je lisais les lettres que Lyautey écrivait à bord du bateau le conduisant pour la première fois dans la Grande Ile. Un habitant de Zanzibar qui, depuis vingt ans, parcourait l'Afrique et qui passait pour la bien connaître, lui brossait un tableau de la situation : « Mon cher Monsieur, disait-il à Lyautey, vous pouvez prendre toute l'Afrique Équatoriale, l'Anglaise, l'Allemande, la Portugaise et la Belge avec, les mettre toutes dans un sac et vous n'arriverez pas au cent millième de la valeur du seul Madagascar. » Telle était l'opinion que l'on pouvait professer sérieusement en février 1897, et dans laquelle nous avons peine à voir autre chose qu'une plaisanterie, tellement les années à venir allaient la renverser de fond en comble. Tirons-en, quand il s'agit d'envisager l'avenir, une leçon de prudence.

Les Hommes.

La première question que nous nous posons, dans quelque région que ce soit de l'Union Française, est celle de la situation politique. La réponse est qu'aujourd'hui Madagascar jouit d'un calme absolu, contrastant étrangement avec le véritable séisme que fut le soulèvement de 1947. Le caractère des convulsions politiques d'il y a cinq ans est évident. Dues à d'incontestables erreurs commises dans les dernières années de la guerre et les premières années de la Libération, elles furent exploitées par une poignée d'agitateurs fort peu soucieux des intérêts de leur pays. Les

responsabilités de la Métropole sont d'autant plus grandes que, pour tout esprit que n'aveugle pas la passion et comme l'a déclaré récemment encore un député de Madagascar, « la proclamation d'un état malgache indépendant eût été suivie d'un chaos sans précédent qui eût détruit tous les espoirs du pays ».

Les rapports humains sont d'autant plus faciles que l'Ile est encore très peu peuplée. Sur une superficie sensiblement plus grande que celle de la France, il n'y a que 4 300 000 habitants. Même en défalquant les immenses zones stériles, et celles couvertes par les forêts, il reste au moins 62 000 kilomètres carrés cultivables, dont 12 700 seulement (soit 2 p. 100 de la surface totale du pays) sont exploités. Le problème difficile que pose généralement l'accroissement de la population dans des pays déjà surpeuplés, et où toutes les terres sont occupées, n'existe donc pas à Madagascar. Cela nous permet au contraire d'envisager une immigration régulière et importante qui peut être à la fois bénéficiaire pour le pays et favorable à tant de régions du monde, et notamment d'Europe, où les familles paysannes les plus qualifiées sont aujourd'hui dans l'incapacité de vivre. Des premières tentatives ont été faites, sur une échelle extrêmement réduite et peut-être trop prudente, mais qui du moins ont connu un succès incontestable [1].

La population autochtone n'a jamais eu la moindre homogénéité : race, religion, coutumes, mœurs, dialectes, sont différents. En arrivant à Madagascar nous n'avons rencontré aucun régime préexistant ayant poussé de fortes racines et qui eût été un obstacle au développement de l'influence européenne. Au contraire, la population, par ses qualités d'intelligence et de patience, était particulièrement apte à recevoir un enseignement. Un des faits les plus frappants à cet égard est l'impressionnant développement du christianisme. Les premiers arrivés furent des missionnaires protestants, qui eurent l'appui des dirigeants hovas. Les missions catholiques eurent un début plus lent mais des progrès beaucoup plus rapides, et elles sont aujourd'hui en pleine expansion. Plus de mille écoles primaires catholiques sont ouvertes aux enfants. Se rend-on compte en Europe de ce que représente la présence, dans la population malgache, d'une masse de plus de 1 650 000 chrétiens dont 800 000 protestants et 850 000 catholiques, alors qu'il y a seulement 40 000 musulmans ?

Les problèmes de la colonisation sont mal posés s'ils restent sur le terrain des richesses économiques et même du bien-être physique. Certes les progrès de la médecine ont été remarquables. Les épidémies sont vaincues, le paludisme a presque disparu, une nourriture plus abondante rend la population plus vigoureuse et plus optimiste. Mais ces bienfaits sont insuffisants à créer la communauté de traditions et de goûts qui constitue une patrie au sens large du terme. Il y faut autre chose.

1. Tel est le cas des Réunionnais français établis à la Sakay.

Madagascar se présente ainsi à peu près comme pouvait le faire l'Algérie en 1850, avec en moins le fanatisme religieux, ce qui est considérable. Sur d'autres points du globe, les blancs ont rencontré des sociétés plus ou moins fermées et hostiles, enfoncées dans un passé ou barbare ou cruel qui laissait peu de prise aux influences extérieures. Le nationalisme, surtout lorsqu'il s'appuie sur des forces religieuses à tendance universelle comme l'Islam, est un obstacle redoutable à l'expansion du progrès. Même s'il est provisoirement vaincu, il subsiste comme une sorte de vague nostalgie capable quelque jour de faire cristalliser à nouveau les plus furieuses passions. Ce n'est pas le cas à Madagascar et c'est une immense facilité qui se trouve ainsi offerte à tous les hommes qui entendent, quelle que soit leur couleur de peau, collaborer à l'œuvre commune.

Cette situation de fait se reflète dans le système administratif. Madagascar est un des pays de l'Union Française où les contacts sont probablement les plus étroits et les plus féconds entre administrés et fonctionnaires. Les uns et les autres se sentent à la place qui leur convient, parce qu'il n'y a aucune rivalité concevable entre eux. D'autre part, sous la direction du remarquable Haut-Commissaire qu'est M. Bargues, l'Administration française se mêle à toute la vie du pays avec fermeté et discrétion dans le souci d'aider les initiatives individuelles et non pas de les remplacer.

Ce n'est pas une mince entreprise d'équiper une région qui, il y a cinquante ans, n'avait pas de routes, pas même de pistes, pas de ports, pas de canaux, presque pas de villes, pas d'écoles et pas d'hôpitaux. Au XIIe siècle, en Germanie les moines défrichaient les forêts. En 1680, Colbert entreprenait l'installation de grandes manufactures dans une France strictement agricole. Un siècle plus tard, les intendants de Louis XV creusaient des canaux et traçaient des routes. Ce sont des œuvres semblables que nous entreprenons aujourd'hui à Madagascar.

Une grande entreprise.

Au nord-ouest de l'île, la rivière de la Mahavavy, erre dans son vaste delta de 30 000 hectares, avant de se jeter dans la mer, en face de Nossi-Bé. Les fleuves des pays tropicaux sont souvent des fléaux : lorsqu'ils sont à sec, leur lit est un amas de sable et de galets ; et lorsque viennent les pluies, ils se transforment en torrents ravageurs, entraînant tout sur leur passage. Dans le lent façonnage du sol par les hommes, la régularisation des cours d'eau tient une place primordiale. En 1951, la Mahavavy fut barrée, afin de remplacer son lit erratique par deux canaux d'une capacité totale de 20 000 litres-seconde, destinés à irriguer des terres riches, mais rigoureusement stériles. Un matériel moderne considérable fut amené sur place et pendant deux ans 60 bulldozers, bull-

scrapers, concasseurs et dragues fonctionnèrent jour et nuit. 20 kilomètres de canaux principaux furent creusés, avec tout l'appareil nécessaire de ponts, de digues, de déversoirs et de passages souterrains. En même temps on entreprenait un vaste travail de nivellement, car ce qui paraît à première vue une plaine est en réalité une succession de petites dénivellations qui doivent être régularisées. Ainsi ce sol vierge fut-il transformé, suivant la technique des touches de piano, en langues de terre, d'une pente rigoureusement égale et faible, entre lesquelles les ramifications des canaux principaux et les drains amènent l'eau ou assèchent les marais. A peine un champ était-il préparé qu'on y enfouissait des boutures, et bientôt les premières tiges des cannes à sucre se balançaient à deux mètres du sol. Au centre de ce domaine de 10 000 hectares on commençait la construction d'une énorme sucrerie, susceptible de produire 50 000 tonnes par an, et complétée par une raffinerie de puissance encore supérieure. A la fin de 1953, le plan prévu était réalisé, et les premiers chargements de sucre quittaient une terre où, trois ans avant, ne poussaient que des arbustes et des ronces

De pareilles œuvres ne doivent pas être ignorées. A ceux qui pensent que nos compatriotes voient petit, nous conseillons d'aller visiter la petite ville européenne d'Ankaratra, qui est née en même temps que poussaient les cannes et que montaient les murs de la sucrerie. Bungalows, tennis, piscine, attestent, au même titre que l'usine, une heureuse collaboration des intérêts privés et de la puissance publique.

L'économie.

Une entreprise de cette envergure est, actuellement, exceptionnelle dans le cadre de Madagascar et sans doute ne pourra-t-on pas, dans un proche délai, en monter d'autres d'une pareille ampleur. L'économie malgache a été en effet jusqu'à présent caractérisée par la variété, mais aussi par l'éparpillement géographique de ses ressources. En raison de son allongement du nord au sud, et grâce à ses chaînes de montagne, Madagascar est propre à toutes sortes de cultures sans qu'aucune se soit jusqu'à présent imposée. La population n'est pas davantage concentrée, de sorte qu'il n'existe pas de région nettement prédestinée à une activité économique particulièrement intensive. Jusqu'à présent le sous-sol n'a pas révélé de richesses importantes, sauf le charbon, encore inexploité, de la SAKOA. Le commerce d'exportation est d'ailleurs constitué à raison de 93 p. 100 par des produits agricoles et à raison de 7 p. 100 seulement par des produits miniers. De ces diverses constatations il résulte que le pays est peu sensible aux crises qui menacent souvent les zones de monoculture mais, par ailleurs, la dissémination des lieux d'exploitation entraîne l'alourdissement des prix de revient.

La relative lenteur avec laquelle Madagascar se développe est mise en

relief par les chiffres du commerce extérieur. Il faut se garder de leur prêter une valeur absolue car une part croissante de la production est consommée sur place. Mais si les fluctuations du commerce extérieur ne sont pas le critérium de l'expansion économique du pays, ils sont, par contre, l'indice précis de ses rapports avec le monde extérieur.

Les fluctuations monétaires enlevant toute signification aux évaluations faites en francs, le tableau ci-dessous reproduit les importations et les exportations, *en poids*, avant la guerre et actuellement :

	Importations	Exportations
1930* ..... Tonnes	157 586	180 846
1938	137 310	262 315
1950	327 798	150 517
1951	386 000	148 000
1952	440 000	196 000

Ce tableau est assez troublant. On constate que les importations n'ont cessé de s'accroître en poids, ce qui est normal pour un pays en voie d'équipement ; mais on voit aussi, ce qui est moins naturel, que les exportations ont baissé, et qu'en 1952 elles sont encore très inférieures à celles de 1938, ne dépassant pas sensiblement celles de 1930.

Si on compare de plus près les deux balances commerciales de 1938 et 1952, en séparant le commerce avec la France de celui avec l'Étranger, on apprend que toutes les importations, aussi bien celles venant de France que celles venant de l'extérieur, ont augmenté en poids de 220 p. 100. Pendant le même temps, les exportations vers la France diminuaient de 40 p. 100 tandis que celles vers l'étranger se maintenaient sensiblement, augmentant même de 14 p. 100, ce qui fait qu'au total les exportations, toujours en tonnage, baissaient de 31 p. 100.

En ce qui concerne les exportations à l'étranger la situation s'est aggravée en 1953 par rapport à 1952 (on peut dresser le tableau en francs, les variations monétaires ayant été peu importantes dans cette courte période).

Commerce extérieur de Madagascar (7 *premiers mois de l'année*).
(en millions de francs C.F.A.).

	1952	1953	Différences Fr. C.F.A.	en %
Importations de la zone franc	10 049	9 390	— 659	6,5
Importations de l'étranger	3 067	2 618	— 449	14,5
Importations totales	13 116	12 008	— 1 108	
Exportations vers la zone franc	4 456	4 448	— 8	0
Exportations vers l'étranger	1 798	1 141	— 657	36,5
Exportations totales	6 254	5 589	— 665	
Déficit	6 862	6 419	+ 443	

Les importations venant de France ont baissé de 6,5 p. 100. Les importations de l'étranger, elles, ont proportionnellement baissé beaucoup plus, soit de 14,5 p. 100. Le mouvement des exportations est tout différent. La France a continué à acheter des produits malgaches pour un montant sensiblement constant ; mais ce sont les exportations vers l'étranger qui, elles se sont littéralement effondrées puisqu'elles ont baissé de 36,5 p. 100. Ainsi, les exportations vers l'étranger qui couvraient pendant les premiers mois de 1952, 59 p. 100 des importations étrangères, ne couvraient plus, un an après que 44 p. 100 de celles-ci. L'activité économique de Madagascar a donc été soutenue essentiellement par la Métropole ; les restrictions mises aux importations étrangères, malgré leur sévérité, n'ont pas été complètement efficaces parce que beaucoup de produits étrangers sont irremplaçables ; la capacité d'exportation de Madagascar vers l'étranger est au plus bas.

Ces constatations entraînent la conclusion évidente que la production malgache est actuellement très mal placée au regard de la concurrence étrangère. Il s'agit là d'ailleurs d'un problème qui est malheureusement celui de presque toute l'Union Française, et il tient à des conditions générales.

Entre 1948 (date de la dernière fixation du cours du franc C.F.A.) et 1953 a eu lieu une hausse massive des salaires et des prix de revient, alors que les prix de vente des produits obtenus ont généralement baissé et que le rendement de la main-d'œuvre restait exceptionnellement faible sinon en déclin. Pendant cette période la rémunération d'une femme à Madagascar a passé de l'indice 100 à l'indice 250, celle d'un comptable indigène de 100 à 530 ; le coût du kilomètre de transport par camion ordinaire a dépassé tous les records en atteignant le niveau 700. Une étude récente faite à titre d'exemple sur un produit, le sisal, montre comment se comparent les frais de production à Madagascar et dans le Kenya. Exprimé en francs C.F.A. le prix de la journée d'un manœuvre est, chez nous, de 50 p. 100 supérieur à celui pratiqué dans la colonie anglaise ; le prix du litre de gas-oil est supérieur de 140 p. 100 et le prix du fret jusqu'en Europe de 23 p. 100. On conçoit qu'avec une traduction monétaire aussi désavantageuse, des plantations même supérieures, comme c'est le cas, en qualité technique, en équipement et en facilités d'exploitation, ne puissent pas supporter la concurrence.

Le franc français est déjà surévalué par rapport aux devises étrangères, mais que dire du franc C.F.A. ? Nous n'avons jamais compris pourquoi, le 25 décembre 1945, on a fixé le cours du franc C.F.A. à 1 fr. 70. Il est vrai que nous avons encore moins compris que, le 17 octobre 1948, on ait aggravé l'erreur antérieure en portant le franc africain à 2 francs. Il ne suffirait pas d'ailleurs de suivre le chemin inverse pour améliorer la situation, car les manipulations monétaires sont toujours une erreur.

Le cours du francs C.F.A. est sans rapport avec la réalité. Mais si l'on

acceptait de faire monter les prix dans la mesure où on ferait baisser les cours de la monnaie, le paradoxe subsisterait au nouveau niveau comme à l'ancien.

La clef de toute expansion véritable des richesses, et de toute élévation du niveau de vie des populations, c'est l'abaissement des coûts de production. L'amélioration des conditions économiques doit être poursuivie avec acharnement. Bien que Madagascar ne soit guère favorisé, à cause de la dispersion des centres de production, un effort considérable et intelligent est justement fait actuellement pour pallier cette difficulté congénitale. Le réseau ferré est peu étendu, avec ses 860 kilomètres de voies. Mais on construit des routes, on creuse des canaux, notamment celui des Pangalanes qui doit drainer les produits de la côte Est jusqu'au port de Tamatave sur lequel l'attention se concentre puisque, à lui seul, il assure la moitié du trafic maritime de la Grande Ile. D'autre part, l'aviation civile est, à Madagascar, en pleine expansion : quatre-vingts aérodromes permettent un trafic particulièrement dense et bien adapté à l'étendue du pays.

Tout cela est cohérent et efficace. Mais le résultat ne peut être que lent. Ce qui est grave c'est que la Métropole continue à légiférer avec insouciance. Nous sommes en train d'introduire dans les pays africains une réglementation du travail très en flèche par rapport à l'évolution des mœurs et à l'accroissement de la productivité [1].

La transplantation en Afrique du code du travail français est une opération aventurée, et si le résultat atteint est de réduire la vigueur économique du pays, les mesures que l'on prend n'auront été généreuses qu'en apparence.

La France de l'Océan Indien.

Madagascar permet d'apprécier la diversité des problèmes que pose l'Union Française. Dans un pays dont le statut politique est consolidé, l'attention se concentre sur l'évolution économique et sur les progrès sociaux qu'elle permettra. Tandis qu'il est d'autres régions, déjà mises en valeur dont l'évolution politique orientera la destinée, Madagascar offre un type intermédiaire ; avenir politique nettement favorable, épanouissement économique en devenir.

L'importance relative des éléments naturels et des éléments politiques apparaît plus clairement encore si, à Madagascar, on compare l'Ile de la Réunion et l'île Maurice. Madagascar est en effet une colonie française au sens exact du terme. Le Gouverneur général dispose de pouvoirs étendus sous le contrôle du Ministère de la France d'Outre-Mer et il centra-

1. On vient de faire un rappel de 1 854 000 francs à un stagiaire d'administration africain, père de vingt-sept enfants.

lise tout ce qui intéresse la vie politique du pays, la mise en œuvre de ses ressources, son équipement scientifique moral et culturel. L'Ile de la Réunion a été, au contraire, déclarée Département français ! elle a un Préfet, et ses différentes administrations sont individuellement rattachées aux Ministères correspondants de la Métropole. Les résultats de cette expérience sont certes moins heureux qu'à Madagascar, les lois sont impuissantes à supprimer les réalités et traiter un territoire qui est à 11 000 kilomètres de Paris comme s'il était à 50, est une pratique qui sent trop la théorie. Quant à l'îlot des Français de Maurice, il vit et prospère sous l'administration britannique ; on est frappé par l'heureuse persistance, dans ce groupe, des meilleures qualités de notre pays à l'égard duquel est conservé un fidèle attachement.

Dans le monde actuel, qui offre les disparates les plus étranges, les îles de l'Océan Indien représentent une sorte de laboratoire où l'on peut étudier les effets des diverses formules d'administration, effets d'ailleurs très variables selon les pays auxquels elles s'appliquent.

ED. GISCARD D'ESTAING

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ART SOUS LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE ET L'EMPIRE

par Louis Hautecœur *(Guy le Prat)*

Nouveau tome de l'*Encyclopédie Illustrée de l'Art* qui compte déjà neuf volumes. Exposé de Hautecœur mettant l'accent sur l'influence de l'antiquité — on regrette que la place lui ait manqué pour définir plus nettement ce style Directoire qui prolifère si vigoureusement aujourd'hui chez les « antiquaires ». Amusant de voir sur les photos se coaguler l'influence des campagnes militaires sur l'architecture, l'Italie nous livrant ses rues à arcades, l'Egypte faisant naître outre la fontaine pharaonique de la rue de Sèvres et la rue des Colonnes le péristyle de l'hôtel Beauharnais (ambassade d'Allemagne) auquel on pense moins. Pour les propos de dîners : curieuses précisions sur les retouches apportées par Percier et Fontaine au château de Malmaison et sur la fontaine de Léda dont le charmant bas-relief a l'air de sortir du Fontainebleau de la Renaissance mais est né en 1804 et est venu s'incruster ingénieusement dans le dos de la fontaine Médicis (histoire qu'avait contée jadis avec esprit Georges Montorgueil dans *Les Eaux et Fontaines de Paris*). Très estimables et plaisantes reproductions des œuvres de David, Géricault, Boilly, Ingres, Gros. Canova pur et mou : reins impériaux en saindoux. Beaucoup de bronzes d'applique d'un goût très sûr — un aspect de l'époque peu connu, bien que le Musée des Arts Décoratifs ait d'excellentes pièces.

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 167.)

par THIERRY MAULNIER

LES PIÈCES DE JANVIER

Le théâtre ne se porte pas mal en France. La saison 1953-1954, qui s'annonçait si mal au 1er octobre dernier, peut être dès maintenant considérée comme sensiblement plus brillante que la précédente, et comme une des meilleures des dernières années. Au moment où on me lira, la nouvelle pièce de Marcel Aymé, *les Quatre Vérités*, aura commencé sa carrière à l'Atelier, et nous aurons au début de mars, aux Bouffes-Parisiens, la seconde œuvre dramatique de Julien Green. En attendant ces événements importants, les dernières semaines, celles de la fin de décembre et du début de janvier, qui ne sont pas, en principe, favorables aux créations, nous ont valu quelques spectacles intéressants. Le premier en date, et non le moindre, a été *la Volupté de l'Honneur*, de Pirandello, mise en scène et jouée par Jean Mercure au Théâtre Saint-Georges. Ce qu'il y a d'un peu lourd, d'un peu insistant dans la manière de Jean Mercure ne doit pas faire méconnaître les mérites d'un travail très « soigné », qui a, en ce qui concerne Pirandello, l'avantage de mettre cet auteur difficile (à la vérité, *la Volupté de l'Honneur* est sinon une des plus subtiles, du moins une des plus « théâtrales » et des plus accessibles parmi les œuvres pirandelliennes) à la portée d'un public assez vaste. Le fait est que *la Volupté de l'Honneur* est un des succès du moment.

Été et Fumées, de Tennessee Williams, est joué au Théâtre de l'Œuvre. De tous les auteurs américains contemporains, Tennessee Williams est sans doute, — si l'on excepte Steinbeck qui a remporté un immense succès il y a quelques années au Théâtre Hébertot avec *des Souris et des Hommes* — celui qui a conquis en France la plus grande place, avec *la Ménagerie de Verre, Un Tramway nommé Désir, la Rose Tatouée. Été et Fumées* a été mis en scène par un de nos animateurs d'avenir, M. Jean Le Poulain. Je ne connais pas la version originale de la pièce. On me dit que M. Jean Le Poulain, dont les dons d'invention scénique sont remarquables, n'a pas été très fidèle à l'esprit de l'auteur américain,

qu'il a fait dévier le réalisme poétique de Tennessee Williams vers une fantaisie brillante mais un peu gratuite. C'est bien possible. Tel quel, *Été et Fumées* n'en est pas moins un spectacle agréable. Madame Sylvia Monfort s'y taille la part du lion, dans un très beau rôle. On sait déjà la qualité, la « présence » de cette comédienne au visage étrange, à la voix prenante. Sans doute madame Sylvia Monfort compte-t-elle un peu trop sur la vertu de sa « présence », très différente de celle de madame Marguerite Jamois, mais à certains égards analogue, pour créer chez les spectateurs l'émotion dramatique. Son jeu a parfois quelque chose d'un peu décoratif. Elle met en valeur la poésie d'un texte, le pathétique d'un langage plus que la tension dramatique d'une situation à laquelle elle ne se livre pas totalement. J'aimerais la voir jeter toute la force intérieure dont elle peut disposer dans la bataille, jusqu'à sortir de scène exténuée, se reposer un peu moins sur l'éclat de sa personnalité théâtrale. Qu'elle nous permette de lui demander beaucoup, car elle nous a déjà beaucoup donné.

Au grand Théâtre des Champs-Élysées, les comédiens du Shakespeare Memorial Theatre sont venus nous donner une série de représentations d'*Antoine et Cléopâtre* très belles et très instructives. Sans doute le décor ingénieusement agencé pour permettre des changements de tableaux très rapides, était-il un peu terne : du moins nous a-t-il montré que Jean Vilar, incontestablement très supérieur au metteur en scène de Stratford-sur-Avon dans l'art de l'utilisation des éléments scéniques et des lumières, pourrait sans inconvénient pour le rythme de pièces « coupées » telles que les drames shakespeariens ou *Lorenzaccio*, donner plus de variété et de pouvoir évocateur à un style décoratif qui risque de devenir, à la longue, un peu monotone : les jeux de la lumière sur un plateau nu ne peuvent constituer une solution universelle. Les costumes du Memorial Theatre ne sont pas, dans l'ensemble, très convaincants. En revanche, la mise en scène proprement dite, c'est-à-dire le jeu des comédiens, la manière de faire vivre le texte et de le porter au-delà de la rampe, est extrêmement intéressant. La technique vocale, l'articulation, un peu trop négligées en France — sauf chez Jouvet naguère et aujourd'hui chez Barrault et Vilar — sont excellentes. Surtout, la pièce est jouée dans le véritable ton de Shakespeare, qui est celui de la familiarité, d'une familiarité qui n'exclut pas, loin de là, la grandeur, qui ne rejette pas, loin de là la poésie. Quatre scènes, en particulier, resteront dans notre souvenir : celle où Cléopâtre apprend, du messager prosterné à ses pieds, le mariage de son amant, et qui jouée par madame Peggy Ashcroft, avec une admirable violence passionnelle, sans négliger l'effet comique de la « gaffe » du messager, annonçant à Cléopâtre quadragénaire, pour la rassurer, qu'Octavie a « au moins trente ans » ; la beuverie du Cap Misène, jouée audacieusement et justement, sans souci de fausse noblesse, dans le style d'une ripaille de taverne élizabéthaine ; le pathétique suicide de l'esclave Eros,

plongeant dans sa poitrine l'épée dont Antoine l'a armé pour se faire tuer — ici encore, et dans la mort d'Antoine, quel vigoureux réalisme ! Enfin, la fin de Cléopâtre mourant assise, raidie dans sa royauté, sur son grand trône aux ailes d'or. Michaël Redgrave est un Antoine magnifique. Quelle épaisseur, quelle richesse vocale, quelle admirable stature ! Comme nous manquent en France, pour les grands rôles tragiques, Joad, Mithridate, ces acteurs colossaux ! Madame Peggy Ashcroft n'évoque pas immédiatement, quand elle apparaît sur la scène le personnage de Cléopâtre, où il est à la vérité difficile pour une interprète, quelle qu'elle soit, d'égaler l'image que nous avons dans l'esprit. Mais elle joue le rôle avec tant de féminité aiguë, et tant de conviction passionnelle dans les moments pathétiques, qu'elle gagne très brillamment la partie.

Le Théâtre des Champs-Élysées est, avec le Théâtre de Chaillot, le plus grand « cadre » de Paris. Le Théâtre de la Huchette est le plus petit : une scène de dix mètres carrés, une salle de quatre-vingts places mais il compte déjà, par plus d'un spectacle intéressant, dans l'histoire théâtrale de cette après-guerre, et le spectacle que vient d'y monter madame Tania Balachova mérite une attention particulière. Le spectacle comporte d'abord un charmant « lever de rideau », une piécette en un acte tirée très adroitement, par madame Tania Balachova elle-même, si je ne me trompe, de trois nouvelles, fondues ensemble, de Tchékov, et présentée sous le titre : *la Matinée d'un Homme de Lettres*. Un écrivain tente sans succès de venir à bout de son travail ; il est obsédé, harcelé par les « fâcheux », un secrétaire aimable et négligent, qui arrive avec deux heures de retard si innocemment qu'il désarme toute colère ; une solliciteuse saugrenue ; et la dame qui arrive avec le manuscrit d'un drame en cinq actes, qui s'installe, qui commence sa lecture et qui la poursuivra jusqu'au bout, imperturbable, indéracinable. C'est peu de chose, mais c'est joué avec une finesse et une drôlerie très grandes, et tous les hommes de lettres se sentent quelque peu vengés.

A *la Matinée d'un Homme de Lettres* succèdent *les Bonnes*, de Jean Genet, la pièce qui fut — on s'en souvient — créée à l'*Athénée* par Louis Jouvet il y a quatre ou cinq ans et suscita ce qu'on appelle des « mouvements divers » a été, depuis lors, assez sensiblement modifiée par l'auteur. Surtout, la mise en scène de madame Tania Balachova — qui n'a pas hésité à affronter un souvenir intimidant — est très différente de celle de l'Athénée. Jouvet avait placé ses interprètes dans un décor somptueux — trop somptueux — de Christian Bérard et avait surtout mis en valeur le langage, la vertu lyrique d'un texte extrêmement éloigné du « réalisme ». Madame Tania Balachova a essentiellement cherché à jouer et à faire jouer la « situation » dans toute son intensité passionnelle, dans toute son atrocité. Ce n'était pas facile. J'ai dit que le texte de Jean Genet n'était pas réaliste. Ses « bonnes » — on le lui a reproché, à tort à mon avis, ne parlent pas comme des « bonnes », — mais les rois et les

reines de l'histoire ne parlaient pas non plus comme les fit parler Racine, en alexandrins harmonieux. Le dessein de Jean Genet a été précisément de donner la parole, et même la parole poétique, à une humanité bâillonnée par sa condition même, de faire surgir du profond de l'inconscience les mythes, les espoirs, les haines, la sombre volonté d'existence de ceux qui n'ont jamais appris à dire leur pensée, ni peut-être à la penser véritablement. Ces deux servantes, maintenues dans leur servitude par une « Madame » qui « n'a rien à se reprocher », qui les traite bien, qui leur donne ses vieilles robes, mais dont la gentillesse même dévoile à chaque seconde une abominable inconscience, l'inconscience du maître à l'égard de l'esclave, se vengent et se libèrent de leur humiliation impuissante dans une comédie qu'elles jouent entre elles, se libèrent des sentiments ambigus où l'amour se mêle à la haine, et créent la mythologie du meurtre et de l'expiation qui leur permet d'échapper à leur univers inférieur. On retrouve dans *les Bonnes* le thème fondamental de Jean Genet, le choix du mal, seul recours possible pour ceux que l'univers « normal » exclut de l'existence, la seule existence possible dans le mal, la gloire du crime, du bagne et de la guillotine comme seule grandeur permise à ceux qui sont prisonniers d'une médiocrité sans espoir. Je lis ici ou là, que cela est *faux*. Mais j'ai vu moi-même des exemples vécus de cette mythologie de substitution, j'ai connu une « bonne » qui s'était *inventé* un enfant mort pour accéder a une dignité du malheur qui la libérât, en quelques mesures, du torchon et du balai.

Cette pièce *inquiétante*, qui vise à créer le malaise et qui le crée en effet, est jouée de façon admirable par mesdames Tania Balachova et Tatiana Moukhine : l'angoisse ne cesse pas une seconde. La mise en scène est d'une admirable efficacité. Une seule critique : si les grands théâtres ont leur pièges, les petits ont leurs pièges aussi, qui résultent précisément de leur petitesses. L'exiguïté de la salle de la Huchette paraissait autoriser madame Tania Balachova à refuser toute amplification théâtrale, à rechercher seulement l'intensité intérieure. Elle est, par moments, allée un peu trop loin. Il arrive que le texte ne soit plus qu'un murmure où les mots perdent leur valeur: Même dans une salle de quatre-vingts places, le théâtre reste le théâtre. Il faut porter le texte au-delà de la rampe. Les interprètes *des Bonnes* ne doivent pas oublier que, même à la Huchette, les plus éloignés des spectateurs sont à dix mètres, et qu'il faut jouer pour eux.

THIERRY MAULNIER

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

par MARCEL THIÉBAUT

De toutes les personnes qui ont évoqué leur passage à la Comédie-Française il en est peu qui l'aient fait sur un ton plus modeste que l'administrateur sortant, Pierre-Aimé Touchard. Il ne pare pas d'un éclat mensonger la situation qui était la sienne au début de 1947. *J'occupais alors*, écrit-il au début de son livre[1] *le petit poste d'Inspecteur principal des Spectacles à la direction générale des Arts.* Mes fonctions consistaient *uniquement à fournir des rapports, notamment sur la décentralisation dramatique en province.*

Il était aussi critique dramatique et à ce titre il avait connu une aventure qui lui faisait honneur. Ayant envoyé sa chronique à *Opéra* comme il faisait chaque semaine et celle-ci portant ce jour-là sur une pièce de Bernstein, il avait eu la surprise de voir son article remplacé par un autre. A son « papier » qui était peu élogieux pour Bernstein on avait substitué un article chaleureux de Pagnol. Touchard bien que peu fortuné (c'est un point sur lequel il revient souvent, peut-être un tout petit peu trop souvent), avait envoyé sa démission. On ne peut que l'en louer. Mais on vit alors que son sentiment de la dignité n'était pas associé à un sens politique aigu, car il *commit l'erreur* (c'est ainsi d'ailleurs qu'il s'exprime lui-même) de « *mettre dans le coup* » la Société des auteurs et nommément Roger Ferdinand et Pagnol, accusés par lui de faire pression sur la critique. Ceux-ci ripostèrent par du papier timbré. Touchard fut très effrayé. Mais tout s'arrangea : Pagnol ayant découvert que Touchard avait été jadis répétiteur comme lui-même, lui envoya une lettre « *adorable* ». Il y a un bon génie qui intervient assez souvent dans la vie de Touchard.

Est-ce lui qui le poussa vers le Français ? Au début de 1947, Obey venait de démissionner. — Vous devriez présenter votre candidature — dit à Touchard un de ses amis. Celui-ci éluda la suggestion bien que,

1. *Six Années de Comédie-Française* (Editions du Seuil).

dit-il, il ait « *toujours eu un certain goût pour le gag monumental* ». Certes, je suis « *critique et esthéticien* », monologuait-il, mais « *je sentais le poids accablant de mon incompétence technique* ». Pourtant il demanda audience au Directeur général des Lettres et des Arts, Jaujard. Celui-ci le reçut affectueusement, ne lui « *laissa pas placer un mot même pour dire l'objet de ma visite* » et lui conta ses ennuis : il cherchait un nouvel administrateur de la Comédie-Française ! J'ai étudié 138 candidatures, précisa-t-il. Des noms illustres. « *S'il s'agissait de me faire mesurer combien la modestie de ma personnalité disparaissait en face de tant d'éminences, le résultat était dépassé* », écrit Touchard.

Mais au bout d'une heure : « *C'est bien pourquoi je pose ma candidature* », dit-il, la passion pour le gag l'ayant décidément emporté. « *Il y eut un lourd silence* » mais *l'homme du monde reprit le dessus et avec sa charmante courtoisie* Jaujard se déclara *intéressé*. Il devait même l'être (lui ou d'autres) assez sérieusement car quelques semaines plus tard Touchard était nommé administrateur.

La nomination datait du 6 avril. Depuis quelques jours, Touchard étudiait « *aussi discrètement que possible* » une documentation lui permettant de « *faire le point* » sur la situation du théâtre. Pourtant la témérité de sa candidature continuait encore à l'*effrayer*. Il lui fallut enfin *se décider à franchir les portes de la Comédie-Française*. Le large escalier *l'émouvait comme un porche d'église*. Le doyen, Denis d'Inès, reçut courtoisement le nouvel administrateur : « *Je ne l'avais vu que sur la scène et je découvrais avec sympathie son visage fin, un peu ascétique.* » Ce n'est pas Denis d'Inès qui parle, mais Touchard. Le chef des huissiers apparut, il introduisit Touchard dans son bureau. « *Il me désigna mon fauteil, derrière une belle table Louis XV* » et il prononça : « *Un jour que M. Bourdet était en colère, il mordit de rage le dossier.* » D'autres se seraient dit : « Drôle d'huissier. » Touchard eut une réaction d'homme inquiet « *Eh bien, pensais-je, cela promet.* »

Il est vrai que M. Touchard n'avait prévu très exactement ni ce que pouvait être le monde dans lequel il entrait, ni les obligations et ennuis que comportait sa nouvelle charge. Très honnêtement il se proposait *d'étudier à loisir le fonctionnement de la Comédie-Française*. Il était de l'école des généraux de l'ancien régime qui pensaient qu'il suffit d'apprendre son métier sur le champ de bataille.

Son récit montre qu'il eut, à partir de ce jour, une série de révélations. Le directeur de la scène « *m'initia au lent travail des répétitions. J'étais ravi de faire avec lui mes vrais débuts.* » Il découvrit même alors que chaque réplique sur la scène peut avoir trois sens différents. Après quelques mois, ayant à régler le sort de quelques comédiens de l'Odéon, il fut « *éclairé brutalement sur les responsabilités de sa tâche* ». N'était-il pas devenu « *presque sans s'en douter le chef d'une entreprise de cinq cents personnes* » ?... *Me sentant si peu préparé j'en éprouvais parfois comme un vertige.* » Les rivalités d'acteur le prirent au dépourvu. Il n'avait pas

imaginé cela. Et comme c'est un homme de bonne volonté, il soupirait. « *Vais-je devoir pour cela renoncer à les aimer ?* » Mais la sagesse prit le dessus. « *Il fallait admettre, mais je mis longtemps à le comprendre que pour le comédien la vraie vie c'est la vie du plateau.* »

Peut-être cette surprise est-elle due à des comparaisons très personnelles que Touchard est naturellement incité à faire entre les comédiens et les tenants d'autres professions : à la dernière page, pour louer les comédiens, qui si souvent désirent « *atteindre un absolu de réussite* » il esquisse un parallèle imprévu. « *Dans combien d'autres professions trouvons-nous une telle valeur d'engagement ? Quel menuisier, quel fonctionnaire ou quel ministre éprouve-t-il aussi vital le besoin d'être le menuisier-type ou le ministre-type comme un comédien éprouve celui de devenir le Cid ou la Célimène idéale.* » Peut-être si, au lieu de songer au ministre, Touchard avait pensé à l'écrivain, au peintre ou au musicien aurait-il connu moins de surprises.

Le jour où un petit incendie (vite étouffé) se déclara au Français, Touchard fit une autre découverte. « *Je compris, ce jour-là, que l'administrateur d'un théâtre est comme un capitaine de vaisseau chargé d'une responsabilité de toutes les secondes.* » Un peu plus tard après avoir vu mettre en scène une pièce de Mérimée. « *Je vis ce jour-là combien la considération des dimensions d'une salle doit jouer sur le choix de son répertoire.* »

Du caractère graduel de ses découvertes, il lui resta d'ailleurs une certaine timidité qu'il ne cherche pas à cacher. A propos d'une série de répétitions qui s'engageait mal : « *Plus sûr de mon métier*, écrit-il, *j'aurais reculé la générale* ». Sans doute pensera-t-on qu'une familiarité plus étroite avec la vie du théâtre acquise avant sa nomination permettrait à un administrateur du Français de gagner du temps, du point de vue de l'efficacité. Tout au moins reste-t-il qu'en publiant le récit de *ses années d'apprentissage* Touchard aura livré des indications utiles à ses successeurs. Quand on joua Antigone devant le général Eisenhower celui-ci ne « *goûta* » pas la représentation et « *parut s'ennuyer souverainement* ». Touchard ne s'en est pas consolé. Pourtant il nous dit lui-même que le général ignore le français. Dans un cas semblable un successeur, ayant pesé les termes de cette contradiction, fera preuve d'une philosophie plus confirmée et ne se rongera pas en pensant que, pour comble d'infortune, la représentation avait été préparée avec un *grand soin*. Il faut se résigner à travailler pour le seul plaisir du travail.

Cette politique est particulièrement recommandée aux administrateurs du Français. C'est un lieu où l'on est menacé d'être broyé entre deux fortes mâchoires : le ministre et les sociétaires. Ceux-ci, quelles que soient les questions étudiées, se font remarquer, constate Touchard, par leur « *inaptitude constante à l'objectivité* ». Celui-là, si un conflit survient, a « *plus de tendance à croire à la sincérité de beaux yeux courroucés ou à la voix majestueuse d'un père noble qu'à la parole d'un*

administrateur ». Les sociétaires réclament les premiers rôles, des égards et honneurs particuliers et imprévus, le jeu simultané de la justice et de l'injustice, l'élimination ou l'abaissement de la génération qui n'est pas la leur et plus généralement le pouvoir. En ce qui concerne les rôles ils voudraient se les répartir à leur gré. Pourtant le droit de distribution appartient à l'administrateur. Mais Touchard, toujours délicat, considéra pendant longtemps que ce droit n'était pas assez « *justifié à ses propres yeux* ».

C'est une attitude qu'on voit rarement prendre à un général et il est probable que cela vaut mieux pour l'armée. Mais par la suite (quand il se sentit justifié) la situation ne s'améliora pas. « *J'eus rarement le droit absolu d'imposer qui je voulais* », écrit-il. Phrase qui étonne : ce droit absolu il l'avait. Mais il accepta de le muer en un simple *droit de regard*. « *Cependant*, ajoute-t-il, *je demeurais, et c'était surtout cela qui importait à mes yeux, le seul responsable de la distribution finalement adoptée.* » C'est faire preuve de grandes vertus chrétiennes ; un homme accepte rarement la responsabilité de décisions qu'il n'a pas prises en toute liberté.

Il est vrai que, de tous points de vue, Touchard devait se mettre à l'école de la patience. Il loue la générosité et l'esprit de solidarité des comédiens, mais doit admettre qu'à son égard, après des intermèdes de confiance, ils éprouvaient parfois un sentiment *proche de la haine*. Il est vrai que les comédiens de la « Maison » ne s'aiment pas non plus beaucoup entre eux. Parce qu'ils avaient la confiance de Touchard, Meyer et Bertheau ont suscité une hostilité farouche. La presse en recueillit les échos, les sociétaires ne se faisant d'ailleurs pas prier pour communiquer leurs manifestes personnels aux journaux. C'est une affaire de sociétariat qui finalement provoqua une offensive générale contre Touchard. L'incident prit des proportions extravagantes, de hauts fonctionnaires entrèrent en lice : Touchard, à juste titre excédé, démissionna.

La maison qu'il nous peint n'est pas aisée à gouverner. Les chefs de service, dépendant des sociétaires, ont peur d'eux et travaillent dans l'inquiétude ; plusieurs comédiens acceptent avec une impatience peu déguisée l' « *intrusion* » des metteurs en scène. A quoi bon ces gens-là ? les sociétaires croient savoir ce qu'ils ont à faire et certains d'entre eux « *considèrent le répertoire comme leur propriété* ». Ajoutez les rivalités chroniques, les difficultés résultant des congés de cinéma et des tournées. Au début d'un voyage un sociétaire réclame un appartement de luxe sur le paquebot, une très confortable cabine de première classe ne lui paraissant pas suffire à ses mérites ; une artiste n'accepte de se rendre en Amérique du Sud que si on lui permet d'aller aussi en Amérique du Nord ; un troisième refuse de partir si l'on ne paie pas également le voyage à sa femme et à ses deux enfants. La conclusion de tout cela ? Que pour accomplir sa tâche l'administrateur devrait, préalablement, jouir dans le monde du théâtre d'un prestige exceptionnel (ainsi jadis

Bourdet), avoir une rare énergie et être assez riche pour pouvoir offrir une fois par mois sa démission.

Touchard écrit que « *le public ne se rend généralement pas compte de l'importance des problèmes de distribution* ». On est tenté de formuler une proposition légèrement différente. Ce qui frappe le public au contraire c'est la bizarrerie de certaines distributions faites au Français. Cela s'explique en partie par la composition de la troupe qui est mal « équilibrée ». Avec près de quatre-vingts acteurs beaucoup d'emplois importants manquent. Des artistes, parfois excellents, revendiquent ou obtiennent des rôles qui ne conviennent plus à leur âge. Certains acteurs ne jouissent d'un traitement de faveur que par suite d'une erreur de jugement. L'un d'entre eux, très sincèrement admiré par Touchard, ne me paraît nullement avoir la puissance comique que celui-ci lui reconnaît. Bref, avec quelques artistes de grand mérite et quelques jeunes bien doués (qu'on ne fait pas jouer assez souvent) la Maison de Molière propose volontiers des pièces dont, pour des raisons de distribution, la valeur s'évapore.

De plus elle souffre d'un grand mal : on joue trop peu de pièces du répertoire. C'est regrettable, admet Touchard, mais le public, selon lui, réclame aujourd'hui des mises en scène de luxe, des spectacles « *exceptionnels* » et ils ne peuvent être que rares. Est-ce certain ? On croirait plus volontiers que si les pièces étaient très bien jouées le public ne réclamerait pas de consolation du côté des décors. Ce qui manque depuis plusieurs années au Français c'est, au sens favorable du mot, la *légèreté*. Décors trop somptueux, trop lourds, mises en scène trop amples, costumes trop riches, mouvement trop majestueux. La notion de l'esquisse, de la pochade semble perdue pour certaines petites pièces qui ne sont que des pochades. De grandes œuvres même peuvent être jouées sans décor. Vilar vient de le prouver pour *Don Juan*. Sans aller jusque-là si l'on demandait parfois à Suzanne Lalique des décors qui soient simplement des indications elle résoudrait avec aisance ce nouveau problème car elle a autant de goût que d'invention.

Au succès qu'on attend du spectacle « *exceptionnel* » se substituerait le succès obtenu par des distributions plus complètement satisfaisantes. Pour y parvenir il faudrait renforcer plus fréquemment la troupe de la maison qui, quelle que puisse être sa qualité, ne peut tout jouer (nous ne le voyons que trop) par un artiste « de l'extérieur » qui pendant quarante ou cinquante représentations données de suite attirerait sans nul doute tout Paris. Chacun de nous pourrait nommer douze acteurs parisiens capables de susciter ce mouvement (supplémentaire) de curiosité. Pendant la durée de ces séries le régime de l'alternance ne jouerait plus qu'à l'Odéon. Ces apports ne nuiraient pas à la notion fondamentale de « troupe », mais exigeraient évidemment de nouveaux remaniements du décret de Moscou. Il est certain d'ailleurs qu'on ne pourra pas s'en tirer autrement. Actuellement, l'administrateur semble avoir

plus de liberté quand il est question de pots de colle que lorsqu'il s'agit d'artistes.

Le choix des œuvres est un autre tourment de l'administrateur. Théoriquement ce n'est pas lui qui décide mais son influence peut être grande et il dispose d'une arme redoutable, le droit de veto. Touchard aurait pu en user quand il s'agissait de *Jeanne la Folle*, pièce regrettable écrite par un praticien excellent. Mais il n'y songeait pas. « *Les défauts de structure*, écrit-il, *me paraissaient si apparents que je faisais confiance au public pour ne pas s'y attarder.* » C'est beaucoup demander au public, qui devait aussi écouter des dialogues de don Juan et de don Quichotte dont les singularités éclatantes n'avaient rien à faire avec la *structure*. Des pièces que Touchard a fait jouer un bon quart n'aurait pas dû être monté. Il est vrai que sa bonté l'entraîna parfois : c'est pour faire plaisir aux acteurs les plus âgés, dit-il, qu'il reprit l'*Ami Fritz* (Ah, que la fontaine marchait bien !). Sa bonté ou des préférences qu'on peut ne pas partager. Je ne comprends pas pourquoi il pense que M. de Pourceaugnac est *la plus typiquement Comédie-Française* des comédies de Molière et je me demande si l'échec de *Sapho* est dû à Annie Ducaux, comme le croit Touchard, ou à la pièce elle-même qui a mal vieilli.

Quoi qu'il en soit, quand on étudie le tableau des représentations (dans les deux salles) pendant son règne on doit convenir que les choix s'améliorèrent graduellement. On se serait passé des *Jocrisses de l'Amour*, de la *Peine Capitale*, du *Président Haudecœur*, de *l'Homme que j'ai tué*, du *Veau Gras*, de *Pasiphaé*, mais le *Conte d'Hiver*, *Six Personnages*, *Le Trouhadec*, ont été des choix appréciés ; l'Odéon s'accommodant fort bien aussi du *Roi* ou de ce *Dindon* dont le comique est solide et la vertu financière indéniable.

L'Odéon... avec tous ses problèmes, est un tourment de plus pour l'administrateur. Si vraiment le Français a besoin de deux salles, ce qui n'est pas du tout démontré, il serait évidemment préférable que la seconde fût moins vaste. Cela Touchard finit par s'en convaincre. Et peut-être se fût-il débarrassé assez volontiers du « Luxembourg ». Mais l'esprit de la maison le poussa à garder ce théâtre dans la crainte que J.-L. Barrault n'en devînt l'animateur. Ce jour-là le comité suivit Touchard, avec une touchante unanimité. On ne voulait pas de la « *concurrence* » des dissidents. Plutôt qu'à « *concurrence* » le public, lui, aurait pensé à « *émulation* » et cet aiguillon ne lui aurait pas semblé si dangereux.

Dans le livre de Touchard, le chapitre des auteurs vivants est piqué d'anecdotes pittoresques : pour qu'il se résignât à laisser jouer salle Richelieu le *Matériel Humain*, Raynal, paraît-il, réclamait que « *l'État fît construire pour le lui offrir un septième étage digne du plus grand écrivain que la France eût connu depuis trois siècles* ». Salacrou, pour céder *l'Inconnue d'Arras*, demandait que le Président de la République assistât à la première et l'on dut, nous dit M. Touchard, renoncer à jouer

La Guerre de Troie n'aura pas lieu parce que le fils de Giraudoux demandait que l'on fît représenter une de ses pièces avant celle de son père.

Sans méconnaître l'irritation que peuvent faire naître des incidents de ce genre, il ne faut pas en exagérer la portée. Les vrais problèmes sont *dans* la maison. Le Français a toujours été un théâtre difficile à diriger : on attend beaucoup de lui et il peut donner beaucoup ; quand il remporte des succès on les compte parmi les attraits les plus valables de Paris. Il est en effet une des rares institutions qui puisse donner à notre pays par des apports vivants le sentiment constant de la grandeur de notre tradition. Mais ces apports ne sont pas faciles à choisir et le livre de Touchard rappelle opportunément qu'aux difficultés de toujours, M. l'administrateur a vu se joindre beaucoup de difficultés nouvelles. Le cinéma, l'existence d'une seconde salle, la télévision, la radio, les tournées et surtout le besoin constant de nouveauté qu'ont fait naître dans l'esprit du public les habitudes du siècle, tout cela exige du chef de cette grande maison des efforts dont on soupçonne rarement l'ampleur. Peut-être les vertus, les moyens, le prestige ne suffisent-ils même plus aujourd'hui à assurer un succès complet dans cette fonction. Le règlement du Français date d'une époque où les conditions de travail étaient différentes. Les problèmes complexes qui se posent maintenant ne peuvent être résolus que si le « chef » dispose institutionnellement d'une grande autorité. L'état que Touchard a dépeint, dans un livre parfaitement honnête qui a le mérite de soulever avec franchise le toit de la maison, c'est simplement l'anarchie.

PARMI LES LIVRES : LA CORRESPONDANCE DE FLAUBERT

Douze cent soixante-dix-huit lettres de Flaubert (jusqu'à ce jour inédites en librairie) viennent de paraître (Conard). Les classements, recherches, notes sont de René Dumesnil, Jean Pommier et Claude Digeon. Ces quatre volumes qui couvrent les années 1830-1880 apportent beaucoup de précisions biographiques nouvelles. Au portrait de Flaubert quelques touches sont ajoutées. Aucune révélation essentielle, mais l'intérêt est soutenu — surtout du point de vue psychologique.

On sait le rôle qu'a joué dans la vie de Flaubert la faillite Commanville. La famille Flaubert était fortunée. Une note de madame Flaubert mère nous apprend ce que le voyage en Orient de son fils (en 1849-1850) lui coûta : 27 000 francs, soit près de six millions d'aujourd'hui. Vingt-cinq ans plus tard, Flaubert qui avait toujours vécu dans l'aisance abandonna toute sa fortune à sa nièce pour lui permettre d'arranger les affaires de son mari. (D'ailleurs elles ne s'arrangèrent pas.) Ayant ainsi donné en plusieurs tranches 1 200 000 francs, somme énorme à l'époque, il se trouva complètement démuni. Ces « nouvelles » lettres rendent

sensible ce qu'il y eut de douloureux dans l'héroïque dépouillement de l'écrivain. C'est au milieu *d'angoisses infernales* qu'il doit liquider pièce par pièce sa fortune, ses biens, ses terres. Sa ferme de Deauville est cédée pour 200 000 francs (40 millions d'aujourd'hui) : on devait y aménager l'hippodrome.

Ce sacrifice, nous constatons qu'il fut payé d'une assez faible gratitude. Les Commanville ne lui octroyèrent « aucune tendresse réparatrice ». Matériellement sa situation devint tragique. En 1879 (il meurt en 1880) il n'a plus un sou mais c'est toujours pour les Commanville qu'il se tourmente. Éviteront-ils la faillite ? « *Quelle torture, mon Dieu, quelle torture !* » Il faut que, pour le sauver lui-même, des amis lui obtiennent une petite pension de l'État : 3 000 francs. Le principal obstacle à ce sauvetage fut pendant des mois Flaubert lui-même. Sa délicatesse égalait sa générosité. Il tremblait à l'idée de recevoir une *aumône*.

Ces mésaventures n'étaient pas faites pour changer son caractère — naturellement pessimiste. Une impression de tristesse profonde se dégage de la dernière partie de sa correspondance. « *Moi je déteste la vie* », écrivait-il déjà à Louise Colet en 1852. On lit plusieurs fois dans ses lettres : « *bête comme la vie* ». Il s'est condamné à la solitude, elle ne lui a pas apporté la paix. « *J'ai toujours tâché de vivre dans une tour d'ivoire* — écrit-il à Tourguenieff — *mais une marée de m... en bat les murs à les faire crouler.* » Ses contemporains l'exaspèrent. Il ne peut accepter ni leur *état mental*, ni leurs opinions politiques, ni leurs goûts, ni leurs distractions. De simples incidents lui paraissent confirmer leur profonde déchéance. Quand Bazaine s'évade, Flaubert écrit : « *On est maintenant si bête et si vache qu'on ne sait même plus garder les prisonniers* ». Une scandaleuse affaire de mœurs (Germiny) le *plonge dans une immense joie*. Il aime à voir révéler les turpitudes d'un « *môssieur officiel* ». En 1877, il entre dans un skating : « *Croiriez-vous que j'ai été dans un skating ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Telle est mon opinion, impossible d'en dire davantage* ». En 1878, il s'assied à la terrasse d'un café : « *J'ai pris un bock. Abject ! Abject ! Trois fois horreur* ». En 1879, il vit au comble de l'exaspération : « *Je ne voudrais pas crever avant d'avoir déversé encore quelques pots de m... sur la tête de mes semblables* ». Manifestement il est à bout de forces. Il est vrai qu'il les use depuis longtemps. Dès 1852 il écrivait à Louise Colet (lettre citée par Dumesnil dans son livre sur Flaubert) : « *Je mène une vie âpre, déserte de toute vie extérieure, où je n'ai pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente...* »

Flaubert n'a jamais été heureux. Son caractère et ses crises nerveuses l'avaient incité à s'installer en marge de la vie. Il y avait en lui des traits de prêtre, de moine. Mais non de prêtre apaisé. Dans sa jeunesse, comme le rappelle La Varende dans le remarquable livre qu'il vient de consacrer à Flaubert (*Éditions du Seuil*), il était si beau qu'étant entré au théâtre de Rouen avec sa sœur le couple fut l'objet d'une ovation

spontanée. Cette chance physique le servit mal. Son humeur la contrecarrait. A quinze ans il devient passionnément amoureux de madame Schlesinger croisée sur une plage. Cette vision le bouleversera pendant des années et il se complaira à étreindre cette absente. Etreintes en esprit, occupation amère. Si sa liaison avec Louise Colet dura longtemps c'est qu'elle fut surtout épistolaire. Il n'aurait pas résisté à deux mois de vie commune, disait Thibaudet. Travail, santé, goûts le détournaient d'un établissement paisible : « *L'être féminin n'a jamais embotté dans mon existence... Il y a un fond d'ecclésiastique qu'on ne me connaît pas* ». Il avait des désirs violents, mais ses sentiments restaient littéraires.

A la fin de sa vie il souffre profondément de sa transformation physique. « *Je me trouve avachi, ignoble* »... « *Je me trouve une ruine.* » Ces plaintes jalonnent des années qu'on avait cru chastes, ce supplément à la correspondance révèle qu'on se trompait. Dumesnil jadis avait attiré l'attention sur les deux filles du journaliste Rivoire « *deux sœurs d'une pareille beauté* », madame Lapierre et madame Brainne. Georges Dubosc regrettait la perte des lettres à madame Brainne : « *Elles seraient curieuses* ».

Elles le sont en effet — comme nous le révèle cette nouvelle publication. Flaubert eut un grand appétit de madame Brainne. « *Votre portrait est là devant moi*, écrit-il en 1875... *Ce sont bien vos yeux spirituels et doux, cette fière chevelure relevée sur les tempes et ces belles grasses épaules qui donnent envie d'en manger* » et deux ans plus tard : « *J'ai des envies folles de manger vos épaules marmoréennes* ». Si son intimité avec madame Brainne ne peut plus être mise en doute, il semble que leurs rencontres furent espacées. Mais Flaubert rêve avec application de sa belle amie et lui confie les images de harem qu'elle lui inspire : ses lettres, on ne peut dire exactement qu'elles soient d'amour ou de tendresse, mais de désir. Il ne tente pas de les incliner du côté de la poésie : « *Oh ! l'adorable lettre, ma chère belle. Les eaux dégraissantes ne vous diminuent pas la cervelle ! vous m'envoyez de chouettes descriptions de poitrines et de derrières ! c'est à désirer s'asseoir sur les unes et on a peur d'être écrasé par les autres.* »

La passion que les Flaubertistes éprouvent pour le maître les a conduits à une publication que sans doute il n'eût pas approuvée. « *D'un commun accord*, écrit-il un jour, *moi et du Camp nous avons brûlé toutes nos lettres pour qu'elles ne soient pas par la suite livrées à l'odieux ON.* » Pourtant ce sont les Flaubertistes qui ont raison. Il s'agit d'éclairer profondément le *cas* d'un de nos plus grands écrivains. Même le ton copain et souvent vulgaire d'un grand nombre de ses lettres doit être signalé et il n'est pas sacrilège de le faire. On en a déjà vu des exemples. Il y en a beaucoup. Oui, beaucoup. « *Je me fais une bosse... Hier j'ai été à la Trappe. Quelles binettes ! Nom d'un nom, quelles gueules !* » Les signatures elles-mêmes sont significatives : « *ton vieux cruchard* » ou « *de plus en plus vache* » ou « *ton fieu qui tombe sur les bottes* » ou

le « *géant aplati* ». La correspondance de Flaubert a souvent une résonance « basoche ». Dans une lettre à George Sand il plaisante laborieusement. « *Merci du coussin mais il est tellement mirifique que je n'oserai pas y toucher. L'Impératrice de Chine seule, etc.* » A madame Brainne : « *Putzel schlingue d'une façon fantastique.* » Il est vrai que Putzel est une petite chienne. Mais il ne se prive pas, à l'occasion, de commenter les émanations humaines. Ces traits font penser à la remarque de Zola : « *On lui trouvait une gaîté de commis voyageur.* » Le mot avait dû tinter déjà aux oreilles de Flaubert. Dans une lettre à Louise Colet de 1846 : « *Tu m'assimiles au commis voyageur...* »

« *Il aimerait à donner l'impression de la gaîté, du bonheur* », écrit La Varende. On pense à cette phrase en lisant bien des pages de cette correspondance, où ce désir d'amuser s'exprime avec une absence de conviction attristante. Par contre la très réelle sensibilité de Flaubert ne « passe » presque jamais dans ses lettres. De ce point de vue on éprouve en les lisant un sentiment de gêne. « Polycarpe » ne communique librement avec personne. Dans cette nouvelle série, quelques lettres à Taine étant exceptées, il ne réussit jamais à livrer le meilleur de lui-même. Il n'y tient peut-être pas. Mérimée, dégustateur ironique s'amuse de ses propres lettres comme d'un journal intime. Flaubert s'y débarrasse sans plaisir de l'obligation de communiquer directement avec autrui. Son refuge, sa vie c'est son œuvre. Grâce à elle il peut *s'élancer dans l'idéal,* ce qui se lie dans son esprit à cette affirmation expédiée à Louise Colet : on peut *faire de l'art avec tout.* Il a le don de voir par grandes images et c'est pour lui un moyen de fuite (étant entendu que ces images « données » il les travaille longuement). « *On ne saura jamais ce qu'il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage.* » Oui, mais cette tristesse paie ; il *voit* le ciel rose au-dessus de Mégara, les éperons d'or des galères, les prêtresses de Tanit et maintes scènes terribles que, lecteur de Sade, il ne hait pas. Il préfère le souvenir (retouché) des choses aux choses, la pensée des actes aux actes. Et peut-être n'a-t-il jamais si bien *fait* l'amour qu'avec Salammbô. Le supplément à la correspondance contient de curieuses lettres à Taine sur la création littéraire. « *Quand j'écrivais l'empoisonnement de madame Bovary j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche que je me suis donné deux indigestions coup sur coup — deux indigestions réelles car j'ci vomi tout mon dîner.* »

Il écrit à madame Brainne : « *On ne choisit pas sa vie, on la subit* ». Sur un certain plan Flaubert a pourtant choisi cette vie de re-création. C'était sa façon de rassembler ses forces perdues. France a écrit de lui : « *Il n'était pas intelligent* ». Et Taine : « *Rien de fin* (*en lui*) ». Du point de vue de France, de Taine, c'était vrai. Du point de vue de Flaubert peut-être aussi. Éloigné de toute vanité, il n'était pas tendre pour lui-même. Mais personne n'a su comme lui faire du génie avec ses carences. Tout ce qui lui a manqué dans la vie et en esprit manque à

Saint-Antoine, à madame Bovary, à Bouvard, à Pécuchet[1]. Mais il se retourne contre leur impuissance ou leur médiocrité pour en faire une mélodie et un extraordinaire jugement romancé. Ainsi Proust en face du snobisme — mais Proust « surclasse » plus nettement son snobisme. D'une absence de poésie en face de l'amour Flaubert lui, sans changer de niveau, extrait un chef-d'œuvre dont le tragique sous-jacent, servi par une prodigieuse intuition des pouvoirs de notre langue, a une sorte de force poétique.

La correspondance de Flaubert explique ses livres, mais ne permettrait guère, si on les ignorait, d'en deviner le sens ou la musique. (C'est le contraire du cas Mérimée.) Tous les matériaux de l'œuvre sont là, mais comme les produits parfois précieux, parfois nauséabonds amassés dans les caves d'un fabricant de parfums. Grâce à la correspondance on peut percevoir l'ampleur de cette très spéciale transmutation littéraire qui lui permet avec des colères de faire de l'impartialité, avec des défauts des vertus et parfois avec du tissu médiocre une des plus lucides, une des plus pures, une des plus poignantes mélodies de la médiocrité humaine. (« *Le grotesque triste a pour moi un charme inouï* ».) Dès qu'il a fermé la porte du laboratoire l'exercice prend fin et Flaubert ironise. Quand il a décrit le sacrifice des enfants à Moloch, il parle dans sa correspondance de la *grillade des moutards*.

La plupart des grandes œuvres romanesques : Stendhal, Balzac, Flaubert, Tolstoï sont nées d'un échec en face de la vie. Mais la compensation que représente un roman n'est pas toujours de même nature. Stendhal romancier vit les amours qu'il aurait souhaitées. Hors Salammbô, évasion miraculeuse et vaine, on ne saurait dire que Flaubert ait ainsi triomphé de son destin. C'est avec sa propre condamnation, ses amours manquées, ses pensées naufragées qu'il a fait ses plus beaux livres. Peut-être est-ce pour cela qu'on a vu en lui un *réaliste*, bien qu'il l'ait été si peu.

GABRIEL VÉRALDI, PIERRE MOINOT

A la Mémoire d'un Ange de Gabriel Véraldi[2] donne au lecteur un vif plaisir d'intelligence. L'œuvre est présentée comme un roman : « Gabriel » a fait la guerre en Angleterre, puis en Tunisie. Après la libération il revient chez lui, à Vichy. Orphelin il possède une belle fortune. Et une boutique de libraire qu'il ne néglige pas. Mais il vit surtout pour ses expériences, ses lectures. Au nombre des premières la participation au « *Cercle Vicieux* » qui eût enchanté (et étonné) les

1. Saint-Antoine, Bouvard, personnages de même style. Ce « supplément » le confirme : « *Je me mettrai à un roman moderne* (B et P) *faisant la contrepartie de Saint-Antoine* ». — 2. Gallimard.

libertins du XVIIIe siècle. Les secondes sont étendues : littérature, histoire, philosophie, métapsychique. Gabriel en effet s'adonne à l'occultisme. C'est un dilettante. La police ayant fermé le cercle, sa principale occupation devient la nonchalante conquête d'une jeune fille chaste. Je ne suis pas sûr qu'il aime, mais il se fait aimer. Pourtant, quoique comblée, sa partenaire ne peut se dégager d'une vieille inclination suicidaire. Un incident et un malentendu : elle s'empoisonne. Comme il faut fermer toutes les portes du roman Gabriel, lui, se tue par accident.

En dépit de ces péripéties, *A la Mémoire d'un Ange* a plus encore que d'un roman le caractère d'un essai ou d'un journal intime. De ce point de vue surtout il présente un grand intérêt. L'auteur (âgé de 26 ans) a des dons d'introspection, une acuité de jugement rares. Il semble que ce soit avant tout un esprit critique.

Ses remarques sur la littérature ou le théâtre ont un ton personnel, un peu paradoxal, légèrement agressif qui est séduisant. Proche parfois d'*Intentions*. L'atmosphère intellectuelle créée est pourtant, plutôt qu'artiste, de laboratoire ou de salle d'opération. Les idées ont des arêtes tranchantes, les sentiments, même ceux de l'auteur, sont examinés avec autant d'impartialité qu'une culture de microbes dans une éprouvette. Cependant Véraldi n'est pas exempt d'un certain donjuanisme intellectuel.

D'idées il ne manque pas. Dans son livre elles prolifèrent. Mais jamais étalées. Des remarques pénétrantes et drôlatiques sont incluses dans une courte proposition incidente. Prodigalité de « miglionnaire » qui jette des billets de banque dans sa corbeille à papier. Politiquement Véraldi manifeste un mépris glacé pour la situation de l'Europe hier et aujourd'hui. Cela se comprend. Mais c'est une chose de vouloir le règne de l'intelligence, une autre (plus difficile) de savoir comment l'instaurer. Un trait frappant de ce livre : l'absence de clairs obscurs. Tout est net, indiscutable et brillant comme une formule. Cela ne va pas sans quelques sacrifices demandés au réel, qui est complexe. Jeu ou tendance ? On se demande ce que donnera cet esprit séduisant et aigu. Littérairement sa réussite est certaine. Sur son orientation un doute : est-il au fond sceptique ou doctrinaire ? On suivra avec curiosité l'évolution d'un écrivain qui a pris un si bon départ.

— De grands dons aussi chez Pierre Moinot, auteur de *La Chasse Royale* (Gallimard). Son univers est tout autre que le « véraldien ». Chasses dans les Vosges, combats avec des braconniers. Un sens délié de la nature. Le ciel, la forêt, le vent sont accueillis poumons dilatés. On songe à Curel — et au *Raboliot* de Genevoix. Les guets du chasseur qui se sent lui-même guetté par une nature sauvage, le plaisir de la lutte à mort, l'amour des bêtes étrangement lié à celui de tuer, tout cela vivifie des pages remarquables qui composent d'ailleurs la majeure partie du livre. Peut-être est-on un peu moins sensible à l'aventure amoureuse qui fournit l'épilogue.

PIERRE-HENRI SIMON, LOUIS CALAFERTE, CHRISTIAN MURCIAUX, MAKHALI-PHAL, KIKOU YAMATA, CHRISTINE GARNIER

L'histoire que conte P.-H. Simon dans *Les Hommes ne veulent pas mourir* (Ed. du Seuil) est émouvante. En 1945 tout un village du Banat (confins de la Hongrie) est transféré en Allemagne. Ces hommes qui avaient connu la prospérité et le bonheur se voient soudain démunis, misérables. Parqués d'abord dans une usine abandonnée puis dans des baraquements infects plantés près d'un marécage, ils doivent recommencer la lutte éternelle contre le froid, la faim. Soumis à de terribles épreuves, le village pourtant ne mourra pas. Quelques tempéraments énergiques se révèlent, une carte du courage et du dévouement se dessine. On s'organise, on lutte. Quelques-uns trouvent du travail « à l'extérieur », d'autres créent et font vivre une infirmerie, une école, des ateliers. Aux dernières pages le village a retrouvé vie et forme sur une terre étrangère et déjà on y construit des maisons « en dur ». P.-H. Simon qui a su peindre ici et le groupe et les hommes a été lui-même prisonnier pendant cinquante-neuf mois en Allemagne. Cette dure expérience n'aura pas été perdue. C'est d'ailleurs un observateur sensible qui donne pitié et amour. Il y a de la générosité dans son livre.

— Louis Calaferte dans *Partage des Vivants* (Julliard) peint un univers de misère et de désespoir. Né en 1925 il a vécu, jeune, des années d'épreuve parmi des clochards, des sans travail, des épaves : « *Nous n'étions jamais sortis de la misère. Tous nous avions ses stigmates collés aux gestes, à l'allure, au regard.* » Il a traversé un monde si noir qu'on ne peut rien objecter à ses haines, ses révoltes et à la férocité de certains de ses tableaux. Un amour à la fois grinçant et romantique anime ces pages. Un adolescent misérable aime Libby : « *Nous venions de la fange, toi et moi. Nous vivions dans la fange. Nous drainions en nous la fange énorme et collante de plusieurs générations de criminels qui nous avaient engendrés par l'intermédiaire du ventre de leur femme.* » La vie la plus âpre n'inspire pas toujours l'horreur de la « littérature ».

— *Le Douzième Imam* (Plon) de Christian Murciaux est un recueil de nouvelles consacré au monde arabe et oriental. Dans *la Kahena* une princesse berbère poursuit une lutte acharnée contre les Arabes, les Romains, les Byzantins et le Calife lui-même. Une nouvelle retrace le voyage de deux Persans partis à la recherche d'un descendant du prophète qu'on croit réfugié à Grenade. (C'est le temps où la ville est encore musulmane.) Les deux pèlerins retrouvent en effet l'imam mais le voient poignarder au cours d'un combat mené contre les chrétiens ; réfugiés en Afrique ils découvrent après maintes tribulations un chef noir qui a les traits et la sagesse du descendant du prophète. Cette quête inlassable et symbolique de la vérité qui est ubiquiste, cachée et éternelle est décrite avec

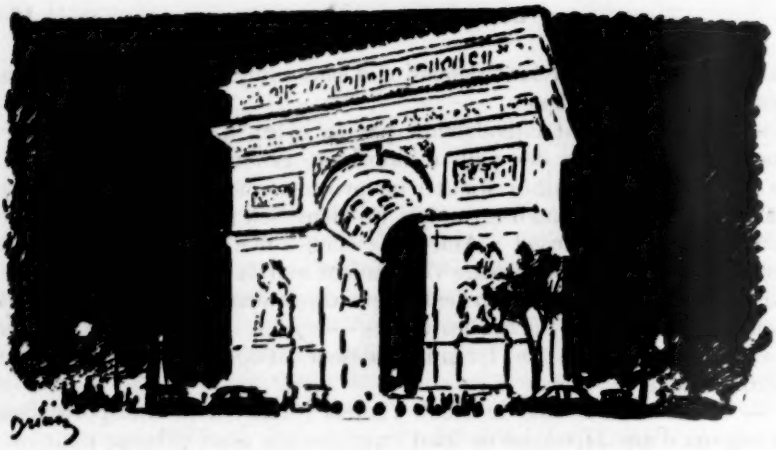
talent : Christian Murciaux défend, non sans courage, la tradition menacée du roman historique.

— Makhali-Phal, Cambodgienne par sa mère, a déjà écrit plusieurs romans sur le passé des pays d'Indochine, grouillants de dieux. Dans *le Feu et l'Amour* (Albin Michel) un prince-sorcier fabrique au milieu de la forêt un génie androgyne qui lui tient lieu de compagne. Devenu soudain roi d'Angkor cet « Ame-Fil » épouse une petite princesse déjà veuve qui lui conte son étrange vie d'enfant mariée à l'âge de quatre ans. La cruauté des coutumes anciennes qui condamnaient au viol les filles non nubiles — et au bûcher les veuves — est un des thèmes de ce livre foisonnant qu'anime un lyrisme puissant, d'une singularité parfois déconcertante.

— *La Dame de Beauté* de Kikou Yamata (Stock) nous transporte dans la maison d'une Japonaise de haut rang que son mari délaisse pour une geisha. L'action se déroule pendant la dernière guerre. Le dessein de l'auteur est de montrer une Japonaise cultivée partagée entre les croyances ancestrales, la foi catholique, le crédit accordé aux rebouteux et le respect des médecins « modernes ». Il y a là une curieuse étude de mœurs, lentement développée, sans *action* véritable mais avec un sens de la pureté des lignes qui nous rappelle que l'auteur a longuement étudié certains aspects de l'esthétique japonaise.

— Les lecteurs de cette revue ont pu apprécier les qualités des récits de Christine Garnier : observation pénétrante et esprit. Son voyage au Libéria « *Les Héros sont fatigués* » (Grasset) est d'une mordante lucidité. Nous n'insisterons pas sur la vie à Monrovia. On sait ce qu'il en faut penser. Les tableaux de la vie à l'intérieur du pays ne sont pas moins instructifs. Ils révèlent que quelques milliers d'Afro-Américains gouvernent sans aménité un pays très étendu peuplé de deux millions de *natives*. Le suffrage est universel, mais les 1 950 000 natives sont représentés par six parlementaires. Les 50 000 Afro-Américains (noirs « d'origine américaine ») ont trente-cinq représentants. A Monrovia le style de la vie est vaudeville et cinéma, à l'intérieur on reste encore engagé dans un lointain passé. A Monrovia la femme est libre. Dans l'intérieur esclave. Circulent dans les deux zones quelques Européens ayant fui leur propre passé ou les cruautés de la politique. Ce sont eux, sans doute, les héros fatigués. Un paradis dans ce monde étrange : la plantation Firestone. 400 000 hectares, deux golfs, douze tennis, deux clubs, cinéma... et une production de caoutchouc gigantesque. Paradis, tout au moins du point de vue de l'ordre. Ailleurs *les noirs gouvernent*. Le pittoresque y gagne, peut-être plus que les habitants, s'il faut en croire l'ouvrage de W. Junge *Bolahun* (Grasset) riche en précisions inattendues sur l'hinterland libérien.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Un ensemble héroïque : Gros, Géricault, Delacroix. — C'est une admirable exposition qu'on vient de constituer, au profit des œuvres de la Légion d'Honneur et en souvenir du duc de Trévise, à la galerie Bernheim-jeune. Elle est faite pour grandir, je dirais presque pour réhabiliter, tant on a tendance à les reléguer au second plan — la semaine même où une aquarelle de Rouault était adjugée six millions à la vente Girardin, une aquarelle de Delacroix *Jeune tigre jouant avec sa mère*, ne trouvait pas preneur à 200 000 — Géricault, Delacroix et Gros, leur maître, si voisins tous trois l'un de l'autre (et je ne parle pas ici de l'accrochage) que nous sommes parfois bien près de les confondre.

Les dessins dominent ici sur les peintures, ce dont nous ne saurions nous plaindre, car ces embryons, ces promesses montrent que de tels génies étaient, au sens baudelairien, des hommes du monde, entendons par là penchés à la fois sur le monde intérieur et sur le monde extérieur, et capables d'en exprimer toutes les richesses (témoin les petits carnets, exposés dans une vitrine, où nous voyons Delacroix, encore écolier, illustrer ses devoirs et développer simultanément, traducteur des poètes ou futur peintre, son vocabulaire). En vérité, et pour citer à nouveau un mot de Vuillard, ces grands hommes demeuraient des écoliers toute leur vie.

Qu'il fût à Champrosay, à Valmont, à Dieppe, à Frépillon, qu'il parcourût la Belgique ou le Maroc, qu'il accompagnât Barye au Jardin des Plantes ou qu'il visitât un musée, jamais Delacroix n'oubliait de sortir de sa poche un de ces petits calepins qui constituaient autrefois le *memento* de tout peintre.

L'écriture de Delacroix, a écrit Théophile Sylvestre — et ces mots

pourraient s'appliquer aussi bien à Gros et à Géricault — *combine l'ampleur des formes avec le sentiment de la vie.* Plus rapide encore que tout raisonnement, cette écriture va droit à l'essentiel, de sorte que nous admirons jusqu'aux incorrections apparentes qui l'ont fait mépriser si longtemps de ceux pour qui la propreté, le joli, le *fini* sont, en art, des critériums essentiels : « *Je n'ai commencé à faire quelque chose de possible*, lisons-nous dans *le Journal, qu'au moment où j'avais assez oublié les petits détails pour ne me rappeler que le côté frappant et poétique. Jusque-là j'étais poursuivi par un amour de l'exactitude que le plus grand nombre prend pour la vérité.* »

Nous pouvons suivre, faubourg Saint-Honoré, l'évolution du style de Delacroix, les influences qu'il a, comme Géricault, subies. Tel nu est encore d'inspiration prudhonienne ; ailleurs c'est Watteau, ce sont les grands Vénitiens, c'est Rowlandson, c'est Goya qui le hantent. Rien de plus pathétique que tels Rembrandts, tels Rubens *rêvés* par lui, et souvent à travers des reproductions médiocres. Parallèlement le souffle épique de Géricault, la tendresse de Bonington semblent conduire sa plume ou son crayon. Ses deux grands amis si précocement disparus — sans oublier l'auteur des *Pestiférés* — continuent à vivre en lui.

Autre fusion non moins pathétique : les poètes. Homère, Dante, Shakespeare, Gœthe, Byron apportent à Delacroix non des prétextes glacés mais une matière brûlante. Ils sont pour lui du mouvement, de la lumière et du tragique concentrés. C'est dans le même sentiment qu'il interroge la Bible, l'histoire ancienne ou l'histoire contemporaine : non point en archéologue encombré de petites précisions et de faits divers, mais en visionnaire.

Il fallait à un tel ensemble une présentation héroïque. Des casques, des armures, des trophées napoléoniens contribuent à la créer, sans emphase et sans nuire aux murs.

CLAUDE ROGER-MARX

Images mériméennes. — On s'est fort occupé, durant ce mois, de l'auteur de *Colomba* et de *Carmen* à l'occasion de l'Exposition Prosper Mérimée, organisée à la Bibliothèque Nationale, avec le concours du service des Monuments historiques. Ce fut une révélation pour beaucoup de visiteurs, et une surprise pour quelques-uns, que cette réunion de cinq-cent-vingt-cinq pièces formant un catalogue qui dépasse de cinquante pages celui de l'exposition Emile Zola. Il est vrai que la partie qui concerne Mérimée, inspecteur des Monuments historiques, a peut-être été trop gonflée de commentaires, de faits qui n'apprennent rien aux spécialistes et dont les autres visiteurs se soucient peu. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'était pas du plus grand intérêt

de montrer les magnifiques dessins aquarellés des grands architectes, collaborateurs de Mérimée qui les sut bien choisir et guider : Caristie, Boeswillwald et surtout Viollet-le-Duc de qui l'œuvre, malgré quelques erreurs, reste remarquable et survit aux critiques inlassablement répétées par des importants qui ne savent pas les choses dont ils parlent.

Mérimée revit aux cadres et aux vitrines de la Galerie Mansart, et le regard amusé est arrêté de toutes parts. Il y a là la matière d'un *Mérimée par l'image*, pour un éditeur qui n'aurait qu'à suivre le classement de MM. Pierre Josserand et Roger Pierrot qui ont commenté, avec beaucoup de délicatesse et de mesure, les étapes de la vie de Mérimée, groupant pour chacune d'elles les portraits d'homme qui furent ses amis, des femmes qu'il a aimées, les livres qu'il a écrits, les paysages des pays qu'il a visités.

On a fait, à juste titre, une large part aux amis : Victor Jacquemont, Adolphe de Mareste, Léon de Laborde, Esprit Requien et tant d'autres. Stendhal naturellement est en bonne place, à côté des petites amies espagnoles, Eugénie et Françoise de Montijo, si jolies toutes deux dans ce portrait signé Valentine (1837) qui appartient à l'époque heureuse où Mérimée regardait le soleil se coucher sur la plaine de Grenelle, du haut de la terrasse de Passy, chez madame Delessert.

Celle-ci n'était déjà plus tout à fait la brune piquante sur les charmes de laquelle tous les contemporains furent d'accord. On lui trouve aujourd'hui le visage étroit, les lèvres minces, les yeux durs, dans l'excellent portrait que fit Horace Vernet peu de temps après que Valentine de Laborde, âgée de dix-huit ans, eut épousé Gabriel Delessert. Elle a plu beaucoup pourtant, sans être véritablement jolie, et peut-être ici a-t-elle été trahie par l'artiste qui n'aura pas su rendre son expression ordinaire de coquetterie générale qui lui valut tant d'hommages. Ce n'est pas sans raison que Mérimée l'a profondément aimée et qu'il a souffert au plus vif de son abandon, lorsque en lui retirant, au profit d'un plus jeune, l'expression physique de leur amour, elle ne lui en garda pas au moins l'esprit et le cœur. Ce jeune rival, Maxime du Camp, ne figure, dans une vitrine, que par une lettre dont la brutale et injustifiable rancune contraste avec le mépris hautain et courtois de Mérimée.

Toute la vie de Mérimée, ses joies, ses peines, ses travaux, ses voyages, sa correspondance, sont restitués par la peinture, le crayon et à défaut la photographie, habilement distribués sur les murs et dans les vitrines par M. Vallery-Radot et M. Jacques Suffel. On a bien fait de retirer, à la dernière minute, des caricatures de Victor Hugo qui ne sont évidemment pas de Mérimée, et on aurait pu en faire autant pour un crayon de Henriquel-Dupont, fort sujet à caution, comme il arrive pour les pièces qui viennent de la collection de Ferdinand Bac. Tout de même l'attribution à Eugène Delacroix d'un portrait d'Alberte de Rubempré est évidemment fausse et il ne faudrait pas l'accréditer. Quant à la canne du capitaine Carabelli, elle ajoute la note comique qui manquait.

On a placé au centre de la Galerie deux splendides pièces de tenture, laine et soie, dites « de la Dame à la licorne », que Mérimée fut le premier à signaler, lors de son passage à Boussac et qui sont aujourd'hui conservées au Musée de Cluny. Elles sont fort plaisantes à regarder et donnent, dès l'abord, la note qui convient à une exposition de ces images mériméennes.

MAURICE PARTURIER

Surréalisme. — A tout bout de champ et à tort et à travers, nos contemporains parlent ou écrivent du surréalisme sans trop bien savoir ce que ce mot signifie.

On pouvait supposer que les critiques littéraires chercheraient au moins à savoir de quoi ils écrivent. A part le remarquable ouvrage d'André Breton, *Entretiens* qui est un témoignage sincère et une pertinente mise au point, les volumes qui font allusion au surréalisme sont maculés d'erreurs grossières et faussent les perspectives.

Le dernier en date, intitulé « De Rimbaud au Surréalisme » prétend être un panorama critique (sic). C'est une anthologie déguisée de la poésie française depuis Arthur Rimbaud jusqu'à 1939. C'est une corbeille à papier où l'on a jeté presque au hasard des poésies plus ou moins célèbres. On y trouvera des erreurs grossières et des omissions qui prouvent l'ignorance et la négligence de l'auteur, M. Georges Emmanuel Clancier. Pour ne citer qu'un seul exemple, le critique de ce panorama étudie un groupe de poètes sous le titre « les Symbolistes » où il n'hésite pas à ranger Albert Samain, Fagus et Tristan Klingsor alors qu'il oublie Gustave Kahn qui, comme chacun le sait, joua un grand rôle au moment de la naissance et pendant toute l'évolution du symbolisme. D'autre part s'efforçant de justifier l'absence de poètes comme Robert Desnos, Jacques Prévert ou Henry Michaux, l'auteur déclare qu'il n'a pas cité ces vrais créateurs parce qu'un autre critique en avait déjà « parlé » dans un livre paru il y a quelques mois. En ce qui concerne le surréalisme dont se réclame le titre de cet ouvrage on s'étonne qu'un critique qui pouvait consulter les témoins encore vivants de la naissance et des transformations de ce qu'on appelle « un mouvement » n'ait pas réussi à en donner une description valable. Pour ne pas entrer dans les détails et pour se limiter à un seul exemple il est assez comique de voir figurer parmi les surréalistes Tristan Tzara, indiscutablement le promoteur du mouvement Dada, mais qui fut dès l'origine délibérément hostile au surréalisme.

Depuis *l'Histoire du Surréalisme* de M. Maurice Nadeau qui elle aussi

fourmille d'inexactitudes, on n'avait rien publié de plus étrangement erronné. Ces ouvrages ajouteront encore à la confusion. Il reste à écrire une véritable histoire du surréalisme.

PHILIPPE SOUPAULT

Des pavillons de Ledoux à l'Hôtel de Villefort et la Cité du Retiro. — On pourrait croire, en voyant le peu de cas que la presse de notre pays fait de la conservation de nos monuments, que les Français se désintéressent de leur patrimoine architectural et de l'esthétique de leurs villes. Alors que chaque jour paraissent des photos du voyage de la reine d'Angleterre ou d'un quelconque excentrique qui s'est mis en tête de collectionner des rateaux ou de faire le tour du monde en patins à roulettes, on peut défigurer un site, démolir un château fort, raser tout un pâté de maisons anciennes, sans que la presse parisienne y fasse la moindre allusion.

Il fut question, un moment, de démolir les deux pavillons de Ledoux de la place d'Enfer pour faciliter l'accès à l'autoroute de l'Ouest. Le rédacteur du *Figaro* chargé d'écrire le « papier » sur cette question trouvait cela normal, estimant qu'ils n'offraient aucun intérêt artistique.

C'était pourtant l'occasion de signaler l'état de délabrement total dans lequel on laisse cet autre pavillon de Ledoux, la Rotonde de la Villette qui tombe en ruines, lentement, mais sûrement. De toutes les anciennes barrières de Paris, c'était pourtant une des plus monumentales et il ne doit pas être difficile de lui trouver un emploi digne de sa remarquable ordonnance.

S'il n'y avait pas tous ceux qui m'écrivent ou me téléphonent pour me signaler tant à Paris qu'en province les démolitions qu'on prépare, je pourrais croire qu'effectivement personne ne s'intéresse plus en France à la conservation de notre patrimoine architectural et que tout pourrait bien disparaître pourvu qu'on sauve Versailles.

Or, à Paris, notamment, le nombre d'édifices menacés ne fait que croître. En effet, les sociétés immobilières sont à la recherche de terrains à bâtir, comme il n'y en a plus de libres, elles se rabattent sur le petit hôtel ancien entouré d'un grand parc, bien plus économique que vingt bicoques insalubres puisqu'il n'y a pas d'indemnités d'éviction ni de propriété commerciale. C'est ainsi qu'on vient de raser l'hôtel de Rohan, en face de Saint-François-de-Xavier et le charmant petit hôtel à l'italienne du 67, rue Raynouard.

Mais à peine ont-ils disparu qu'un groupe d'habitants de la rue Saint-Jacques « fort attachés à leur quartier et aimant à y retrouver encore les vestiges des meilleures architectures du passé », me signalent la menace qui pèse sur ce qui reste de l'hôtel de Villefort, au 282, rue Saint-Jacques qui a conservé sa magnifique rampe d'escalier Louis XIV.

Cet hôtel fit partie du Carmel où se retira mademoiselle de La Vallière ainsi qu'un autre corps de bâtiment, au fond de la cour qu'on peut apercevoir de la rue Nicole et qui possède lui aussi un très bel escalier. Ces bâtiments, bien sûr, ont été laissés dans un état presque complet d'abandon et qui, aux yeux de la plupart, justifie la démolition qui est inéluctable un jour où l'autre.

Paris qui a laissé démolir la maison de Molière, celle de Racine, celle de Musset, une partie de celle de Balzac et tant d'autres — alors qu'en Allemagne on reconstruit celle de Gœthe dont il ne restait que poussière — peut bien laisser disparaître le Carmel de mademoiselle de La Vallière.

On me signale aussi qu'une société immobilière a l'intention de démolir la charmante cité du Retiro, faubourg Saint-Honoré, pour bâtir un groupe de buildings. C'est l'ancienne cour des Coches où l'on remisait les carrosses de la cour puis les voitures publiques qui faisaient le service des environs de Paris. Les façades sont, soit du XVIIIe, soit du début du XIXe et celle du fond est particulièrement ravissante avec ses Renommées, ses pilastres et son ordonnance classique.

Permettra-t-on un tel crime ?

GEORGES PILLEMENT

« Idylle » au Ballet de Cuevas. — *Idylle*, réglé par Georges Skibine, est un petit ballet ravissant d'esprit, de vivacité et de poésie.

Un couple vit un parfait amour. Survient un bel étranger, éclatant et paré, qui séduit l'épouse : mais ce conquérant venant à quitter ses panaches et dorures, celle-ci revient, désabusée et repentante, vers l'époux indulgent. Pour renouveler un peu l'aventure du trio éternel, M. Skibine a imaginé d'en faire un ballet de chevaux ; et c'est l'entrée d'un brillant cheval de cirque, portant plumet et caparaçon doré, qui trouble le ménage du cheval noir et de la jument blanche.

La partition de François Serette est très simple, sans souci de recherches d'originalité ; mêlée d'éléments de jazz elle soutient bien la danse et l'entraîne avec alacrité. Le décor, schématique et éloquent, représente d'abord le pré : une barrière et deux silhouettes d'arbres ; plus tard, un pan de toile rayée rouge et blanc et un petit tabouret suffisent à évoquer le cirque. Mais les costumes (Alwyn) nous ont paru moins convaincants. Ils adoptent la formule, à présent trop banale, du maillot collant, complété par une crinière faite, semble-t-il, de plumes. Les ornements du cheval de cirque, avec le rouge plumet de tête, consistent en épaulettes

et brandebourgs d'or... peut-être symboliques. Pour nous, ce sont là idées de couturiers, et nous y reconnaissons un peu l'accent de fantaisie « gratuite » et de « chichi parisien » adoptés par Roland Petit, au temps de ses dernières représentations au Ballet des Champs-Élysées, et dont il s'est ensuite libéré. Plus sûre était la stylisation théâtrale d'un autre ballet de chevaux le mémorable *Massacre des Amazones* de Janine Charrat, établie par un peintre, M. Jean Bazaine.

La chorégraphie de Georges Skibine est à la fois brillante et très pure. Toujours lisible et claire, elle transpose l'anecdote avec grâce et finesse dans un style de danse juste. Mademoiselle Marjorie Tallchief, MM. Skibine et Skouratoff ont été fort applaudis pour leur exécution très large, très alerte et très enlevée.

Ainsi se clôt la « saison » du Ballet du marquis de Cuevas. Avec *Idylle*, nous en retiendrons la création de *l'Ange gris* (Debussy-Sebire-Skibine), la grande reprise de *la Sylphide* et les représentations d'Alicia Markova dans *Giselle*, ajoutées aux exécutions quotidiennes de son répertoire abondant et très varié. Peut-être pourrait-on regretter l'abandon, probablement irrémédiable, des deux ballets *Cordélia* (Sauguet-Jacques Dupont-Taras) et *Coup de Feu* (Auric-Cassandre-Milloss) créés lors des fêtes de l'Œuvre du xxe Siècle, et aussi regretter que les projets préparés pour madame Nijinska, chorégraphe et maîtresse de ballet de la Compagnie, aient été tous ajournés... Il reste cependant que la qualité des exécutions de cet ensemble chorégraphique et son activité créatrice sont remarquables et pourraient être dignes d'exciter l'émulation.

PIERRE MICHAUT

Le Cinéma. — Il y a eu quelque discussion autour de « *Moulin Rouge* » et je veux bien apprécier une tentative intéressante en ce qui concerne la gamme des couleurs. Enfin, on ne nous parle plus de « couleurs naturelles », ce qui ne voulait rien dire et on cherche à retrouver la palette d'un peintre, en l'occurrence Lautrec. Mais, pour le reste, le film m'a plutôt ennuyé. Le scénario procède d'un romantisme larmoyant tout à fait insipide où le pauvre Toulouse-Lautrec devient une sorte de Quasimodo avec des côtés « Dame aux camélias » (quand il insulte celle qu'il aime à seule fin de lui donner une mauvaise opinion de lui). Quelques scènes assez animées, une bonne chanson d'Auric, un travail d'acteur méritoire sans doute, mais si laborieux qu'il en devient vite pénible. Quant à la grande fresque d'époque, tous ceux qui ont étudié Lautrec et

la Goulue sont formels : toute ressemblance avec des personnages ayant existé est pure coïncidence.

Il faut voir *Le Petit Fugitif*. Il s'agit cette fois d'un travail d'amateur, tout modeste. Sur un canevas plutôt que sur un scénario, trois photographes de New York ont filmé un petit garçon lancé dans la féerie d'un parc d'attractions. Le petit garçon est merveilleux, les images sincères, l'observation juste et les péripéties sans concessions. Et, surtout, on a toujours l'impression que la caméra s'est trouvée là par hasard, que le petit garçon joue son jeu à lui et pas la comédie des grandes personnes.

Walt Disney fait son spectacle annuel avec un long dessin animé et un documentaire sur les animaux. « *Peter Pan* » est une jolie histoire, bien contée, mais la technique ne nous réserve plus guère de surprises. En revanche, il y a encore de bons acteurs à découvrir parmi les animaux. Les ours sont de ceux-là.

Je n'en dirai pas tout à fait autant de Fernandel, dans *l'Ennemi public n°* 1. Non qu'il ne soit souvent drôle, mais on le sait, et lui aussi. D'où un excès de désinvolture et de confiance qui gênent un peu dans une histoire où il doit précisément incarner un petit bonhomme malade à force de timidité. Le plus extraordinaire dans ce film est qu'on y constate que New York est absolument vide d'Américains et que tous les gens que l'on rencontre dans les rues : policemen, camelots, dactylos, employés et gangsters parlent français avec un fort accent de Paris... ou de Marseille.

Enfin, j'aime beaucoup *Capitaine Paradis*. C'est meilleur encore que *Geneviève* et que *Tortillard pour Titfield*. Plus fin et l'histoire irait plus loin, surtout si on avait eu le courage de la pousser jusqu'au terme du conte philosophique, ce qu'elle méritait. On a tourné court, on a préféré une fin drôle mais relevant de la simple pirouette. Tant pis ! Il y avait tout de même eu de très bons éléments : l'atmosphère anglaise de Gibraltar, Celia Johnson retrouvée après « *Brève Rencontre* » et surtout l'adorable et irrésistible Alec Guinness, l'acteur-orchestre.

JEAN FAYARD

La salle du Moyen Age au musée de l'Histoire de France. — Le musée de l'Histoire de France ouvre au public, l'une après l'autre, ses salles réorganisées suivant les exigences de la muséographie moderne. 1952 avait vu l'ouverture de la salle du Premier Empire ; 1953 a été consacrée à la réinstallation de la salle du Moyen Age, inaugurée tout récemment. Elle occupe toute l'ancienne salle des Gardes de l'Hôtel de Guise, comprise, on le sait, dans le Palais Soubise où ce musée, composé des documents

les plus importants ou les plus spectaculaires des Archives Nationales, est installé.

Les organisateurs se sont attachés à mettre en valeur les divers aspects de la civilisation et de la vie quotidienne, dans la salle nouvellement ouverte : notre temps n'y attache-t-il pas — et avec quelque raison — plus d'intérêt qu'aux événements militaires ou politiques, aux généalogies de rois ou d'empereurs ? Certains visiteurs seront sans doute surpris d'apprendre que lorsqu'on créait une ville au Moyen Age, c'était avec des rues tracées au cordeau et se coupant à angle droit, exactement comme dans les cités américaines de nos jours ; ou encore que l'apparition de l'attelage du cheval, modifiant radicalement les moyens de transports, et celle du moulin à vent, entraînèrent une « révolution industrielle » assez comparable à celle du XIXe siècle.

Ce sont des sujets de ce genre que l'on trouvera traités dans les vitrines du musée, ou dans les panneaux qui les soulignent et les commentent : si l'on n'a pas manqué de rappeler la succession des grandes dynasties, depuis les premiers Mérovingiens jusqu'aux derniers Valois, la plupart des ensembles exposés se rattachent à un centre d'intérêt : Paris à travers les âges, Saint-Germain-des-Prés, la vie du seigneur, celle du paysan, le commerce et l'industrie, la route du papier — sans oublier les grandes figures : Saint Louis, Philippe-le-Bel, Jeanne d'Arc. Dans la vitrine consacrée à l'Université, un curieux petit manuscrit retient l'attention : il nous montre la vie des étudiants au XIIIe siècle, par une suite de petites images conçues exactement comme nos « bandes dessinées » ; on voit l'écolier qui, sans quitter son lit, éveille le matin ses camarades en sonnant la cloche, celui qui est chargé de nettoyer la volière, celui qui distribue aux autres les livres qui leur serviront dans la journée, etc.

On a utilisé — et c'est une innovation dans un musée d'Histoire — la lumière noire pour faire ressortir les reliefs des moulages de sceaux, grâce auxquels on peut étudier, par ces petits documents datés de la façon la plus précise, l'évolution du costume, par exemple. Enfin, au centre de la salle, une grande maquette électrique illustre les étapes de la formation de l'Unité française : claire leçon pour les écoliers qui viennent chaque jour plus nombreux étudier leur histoire au musée sous la conduite du Service Éducatif, et qui, grâce aux boutons qu'ils commandent eux-mêmes, voient se détacher en contours lumineux ce qui, dans leurs manuels, demande plusieurs chapitres d'explications.

Les salles qui font suite à celle du Moyen Age n'ont encore reçu qu'une installation provisoire : Époque classique, salle des Nations Étrangères, salle de la Révolution, etc., mais elles présentent pour le visiteur l'attrait de leur admirable décor, resté tel qu'au temps où l'architecte Boffrand l'installa pour la princesse de Soubise, avec ses délicieux cartouches dorés et les trumeaux de Natoire, Boucher, Van Loo, Trémolières qui y font revivre toute la grâce du XVIIIe siècle. En particulier le lit d'apparat de la princesse de Soubise vient d'y être reconstitué par les soins de

M. Jacques Dupont, Inspecteur principal des Monuments Historiques, d'après les dessins du temps demeurés aux Archives.

RÉGINE PERNOUD

Cabarets. — Quel dommage qu'à mon récent passage au Coucou, je n'aie pu brancher, sur le bureau de Jean Marsac qui dirige avec bonheur ce cabaret, le rire de la dame assise derrière moi. Cette personne se pâmait littéralement aux trouvailles des chansonniers et je suppose que, rentrée à la maison, elle devait encore bourrer les côtes de son seigneur et maître dans le lit conjugal. C'est que le chansonnier est un condiment indispensable à la vie du Français moyen. Il a besoin de sa rosserie hebdomadaire et de l'entendre distiller sa fantaisie ou sa causticité dans l'alambic de la politique ou de l'actualité. Or, nous sommes dans une période de pain bénit pour ces verbeux caricaturistes. Pensez donc ! La Constitution leur fournit tous les sept ans, deux magnifiques cibles en la personne du Chef de l'État et en celle de sa moitié !

Taïaut ! Taïaut ! L'équipe du Coucou au grand complet se lance à la curée. Ce sont, par ordre d'entrée en scène et en rosserie : Pierre Cadot, Maurice Horgues, André Rochel, Robert Rocca, Raymond Baillet, Edmond Meunier et Robert Dinel. Ils s'emparent du couple Coty et le malmènent, sans méchanceté à qui mieux mieux. Les treize tours de scrutin à Versailles sont, bien entendu, fort exploités par ces professionnels de la « charge » !

J'avoue que, s'il me fallait classer ces amuseurs, je donnerais la palme ou le coquetier à Edmond Meunier. Ce chansonnier rondouillard a un physique comique, un sourire à décrocher les mandibules des spectateurs et une capiteuse bonhomie. Sa rengaine sur les assurances-vie et leur macabre publicité, ses couplets blaguant le rapport Kinsey et les transports charnels américains sont de haute liesse.

Chose curieuse ! Je regardais les mains de ces contempteurs de la bourgeoisie. Ils portaient, tous, sauf un, des alliances. Allons ! Triboulet ne serait-il, en descendant des planches, qu'un affreux bourgeois ?

Deux sketches de bonne venue, l'un au milieu du spectacle, « *L'Impôt des Autres* » de Robert Dinel, l'autre terminal, « *Mari... tu dors* » de René Paul, nous content (en marge du Fisc et des Habitations à loyers modérés, mais à charpentes sonores) les avatars d'un couple de contribuables et d'un ménage bruyant. Mireille Ozy et Monique Manuel donnent la réplique aux chansonniers mués en comédiens. Au piano, le compositeur Alex Padou suit, précède ou dépasse ses camarades selon leurs talents vocaux.

SERGE VEBER

Politique intérieure. — Deuxième président de la Quatrième République, M. René Coty a inauguré (16 janvier) son septennat sans que s'ouvrît cette crise ministérielle généralement jugée invitable depuis plusieurs mois. Dix jours plus tôt, au terme d'un bref débat relevant plus de la procédure que de la discussion au fond, M. Laniel avait obtenu de l'Assemblée Nationale, par 319 voix contre 249, la reconduction du gouvernement.

En apparence, les treize scrutins du Congrès de Versailles n'avaient donc pas eu de remous au sein de la majorité parlementaire. Mais cette impression allait se dissiper quelques jours plus tard, dès l'ouverture de la session ordinaire de l'année (12 janvier) lors de la désignation du président de l'Assemblée. Les conditions dans lesquelles M. Le Troquer, socialiste, a été élu — 300 voix contre 251 à M. Pflimlin, M.R.P., au troisième tour de scrutin — et la signification de ce vote valent un examen attentif.

Ce n'est pas le technicien incontesté — il avait présidé avec autorité les journées de Versailles — qui a été porté à la deuxième magistrature du pays, mais le représentant d'une opposition d'extrême-gauche. Et cela dans une Assemblée dont la majorité est modérée.

Il peut paraître difficile, à première vue, d'analyser une élection faite à bulletins secrets. Mais les communistes ayant déclaré avant le second scrutin, que leur vote pour M. Le Troquer signifierait le « rejet des accords de Bonn et de Paris » et « la paix en Indochine » cette position éclaire toute la suite. Dès lors, c'est en parfaite connaissance de cause qu'une centaine de voix — autres que celles des socialistes et des communistes — se sont portées sur celui en qui on allait voir aussitôt la personnification d'un nouveau Front Populaire. Disons plus exactement d'un Front Populaire nouveau modèle.

L'opération avait été tentée exactement dans les mêmes conditions, à Versailles, par les mêmes communistes, sur le nom de M. Naegelen, socialiste lui aussi. Elle avait échoué. Celle du 12 janvier au Palais-Bourbon a réussi. Jusqu'où ira-t-elle ?

Il est certain que M. Pflimlin a perdu des suffrages modérés parce que certains — chez les ex-R.P.F. notamment — ont voulu s'opposer à son « européanisme ». Mais il est non moins certain que ceux des socialistes qui font de l' « européanisme » n'ont pas été tentés de voter pour M. Pflimlin. Il leur a suffi de savoir que M. Pflimlin pouvait aussi être catalogué « clérical » pour être amenés à donner leurs bulletins à M. Le Troquer.

Est-ce à dire que dans de proches semaines nous puissions assister à l'éclosion d'une formule gouvernementale de Front Populaire ? Ce serait aller trop vite en besogne.

Les communistes, bien sûr, cherchent à gagner par sympathie la con-

fiance des socialistes. Le geste qu'ils ont fait à Versailles pour M. Naegelen et qu'ils ont renouvelé au Palais-Bourbon pour M. Le Troquer facilite déjà, assure-t-on, les contacts entre militants des deux partis en usine et sur le chantier. Mais les députés socialistes restent sur le qui-vive. C'est pour cette raison que M. Le Troquer ayant trop chaleureusement évoqué, le soir de son élection, ses souvenirs de lutte commune avec son « vieux camarade Cachin » a dû, deux jours après, manifester une plus grande circonspection.

Les radicaux, eux aussi, ne sont pas prêts à tenter la grande aventure avec l'extrême-gauche. Mais déjà ils s'interrogent sur leur comportement dans la majorité centre-droit de l'Assemblée. Ce sera le thème d'un congrès extraordinaire qu'ils tiendront à Paris après la mi-février. Et cela pourrait conduire à un courant de centre-gauche. Encore faudrait-il, pour constituer une nouvelle majorité, compter avec le M.R.P., présentement plus proche des Indépendants que des Radicaux.

C'est toute cette évolution — disons aussi cette confusion — autant que la perspective de la Conférence de Berlin, qui a permis à M. Laniel d'obtenir aisément un sursis.

M. René Coty y a gagné la tranquillité pour son avènement. Mais sa première crise ministérielle risque de n'être pas facile à résoudre.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SOMME DE MÉDECINE CONTEMPORAINE

publiée sous la direction de René Leriche

(La Diane française)

Au tome initial consacré à la Recherche, fait suite le deuxième tome présenté par H. Mondor et R. Deleré ; il est consacré à la pathologie ; c'est un instrument de travail et une œuvre d'information générale qui envisage les diverses disciplines médicales (neurologie, neuro-chirurgie, psychiatrie et médecine psychosomatique, pathologie et chirurgie du système nerveux végétatif, pathologie et chirurgie endocriniennes, maladie et chirurgie du cœur et des vaisseaux, pathologie et chirurgie pleuro-pulmonaires, gastro-entérologie, pathologie et chirurgie rénales, affections génitales, pédiatrie, problèmes néo-nataux, stomatologie, ophtalmologie, dermatologie, pathologie et chirurgie du sang et des organes hématopoïétiques, rhumatologie, orthopédie, chirurgie plastique, maladie et chirurgie osseuses, traumatologie civile, poisons, maladies infectieuses, pathologie exotique).

La compétence des auteurs, leurs qualités d'exposition, l'excellente présentation du volume rendent sa lecture aisée et précieuse.

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique p. 168.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

UN VIOLON PARLE SOUVENIRS DE JACQUES THIBAUD

(Éd. Del Duca Paris)

Il faut, pour goûter ce livre, avoir retrouvé son âme d'enfant. Jacques Thibaud est hanté par les événements de sa prime jeunesse, lesquels ressortissent presque tous du miracle et des contes de fées : tout d'abord, cette vision de Mozart dans la vitre de sa fenêtre et avec lequel il s'entretient, puis, la mort mystérieuse de son frère violoniste qui semble lui léguer son violon (il se destinait alors au piano), « la mort miraculeuse de Mlle Trufemus », institutrice du lycée et si laide qu'elle était la risée des élèves. Thibaud, apprenant qu'elle va mourir, court chez elle et lui joue du violon. Sur son lit de mort, le visage monstrueux se transforme et devient beau ! Dans toute sa vie, intervient le miraculeux hasard. Colonne, le grand chef d'orchestre, entrant se désaltérer aux « Concerts rouges » s'enthousiasme pour le jeune violoniste de la Brasserie et l'engage dans son orchestre. La maladie des deux Premiers violons-soli permet au débutant de les remplacer et d'obtenir un triomphe dans le *Prélude du Déluge*. Même après sa jeunesse, Thibaud considérera son violon comme un talisman : dans une tournée au Maroc, il dîne avec des officiers mornes et cafardeux, il leur joue du violon, et voici ce qu'il en rapporte : « un fait certain, je sentais que de ces hommes chargés de mélancolie j'avais refait, grâce à la musique, des hommes forts et confiants ». Dans le chapitre *Orphée chez les Lions*, il raconte comment toute une journée, il a charmé tigres et panthères qui « adorent la tonalité de sol majeur ». J'en passe. Cette certitude optimiste, il l'avait gardée jusqu'à la fin de sa vie. Il était humain et pensait que son violon l'aidait à améliorer les hommes. Le miraculeux hasard, hélas, l'a suivi jusque dans la mort puisqu'il fut foudroyé en plein ciel alors qu'il allait « charmer » les Japonais. Pensons que c'est peut-être encore sa bonne étoile qui lui a épargné les tristesses et la déchéance de la vieillesse. Enfant, il aurait dit, poursuivant ses contes de fées : « Je veux mourir dans le ciel ! »

Ces souvenirs, malheureusement, ne sont pas écrits par Thibaud mais recueillis par J.-P. Dorian avec un souci un peu trop littéraire pour qui a connu la simplicité du grand violoniste. Tels qu'ils sont, ils expliqueront pourtant la poésie, le charme qui se dégageaient du jeu de Jacques Thibaud et la bonté qui émanait de toute sa personne.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE.

LE GÉNÉRAL

par John P. Marquand *(Amiot-Dumont)*

Le dessein de l'auteur semble être de raconter la vie d'un général américain mis en vedette à l'occasion d'un épisode de la dernière guerre par le truchement d'un reporter à la radio. La rencontre fortuite de ces deux hommes — le général a été habile, le reporter a une voix qui plaît — exploitée par les procédés de la publicité américaine, sert l'ascension de l'un et de l'autre. Tel est du moins le point de départ du livre. L'idée était originale et sans doute l'ouvrage a-t-il connu le succès aux Etats-Unis. Il appelait l'adaptation pour être accessible au public français. La traduction, hérissée d'américanismes, et qui suit avec une fidélité excessive le texte original, rend la lecture pénible. C'est dommage.

S. DE LA BAUME

LES CONQUÊTES DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE

par G. Cahen *(Dunod)*

Un livre-bilan, dans lequel l'auteur dresse l'inventaire de la physique contemporaine et en tire des conclusions. Celles-ci portent sur le déterminisme, la réalité du monde physique, la place de l'homme dans l'univers. C'est-à-dire que, loin d'intéresser uniquement l'homme de science, elles s'adressent aussi à l' « honnête homme » : car quel individu intelligent oserait aujourd'hui ignorer que c'est la science qui oriente notre destin ?

P. R.

LA LÉGENDE DORÉE DES GUÉRISSEURS

par Noël Bayon *(André Martel)*

Ce livre procède de la même veine que *Miracles chez les Guérisseurs*, dont *la Revue de Paris* a parlé en son temps (juin 1953). C'est-à-dire que l'auteur y part en guerre, avec une ardeur joyeuse, contre les exploiteurs de la crédulité publique, guérisseurs, radiesthésistes

et voyants de tout acabit. Saluons avec sympathie ce combat de la vérité contre l'erreur, tout en observant que M. Bayon a fort à faire puisque, même à l'Assemblée nationale, il s'est trouvé des députés pour proposer de doter la radiesthésie d'un statut officiel...

P. R.

LES IMPURES

par Catherine LANGE *(Denoël)*

L'AMOUR qui n'ose pas dire son nom » a désormais droit de cité dans la littérature : chez les hommes, mais aussi chez les femmes. Il n'éprouve plus le besoin de se cacher. Il s'exhibe et prétend à des lettres de noblesse. Nous sommes loin de la pudeur avec laquelle une Rosamond Lehman évoquait dans *Poussière* la passion de ses jeunes héroïnes. Madame Françoise Mallet peignit, en 1951, dans un livre remarqué (*le Rempart des Béguines*), ces liaisons dangereuses. L'héroïne de Catherine Lange, Dominique, est attachante, et par le cœur, et par l'esprit ; faible, elle n'est pas vile ; souillée, elle n'est pas sale. On devine que la conclusion n'est pas gaie pour autant. Que dire sur l'art du romancier, sinon qu'il lui manque à peu près tout, excepté l'essentiel ? De prochains ouvrages nous éclaireront sur ce doute.

PIERRE DE BOISDEFFRE

NOTES INTER-ARTICLES

Bonheur à Bali, par Jacques CHEGARAY, p. 22. — *Le Fer de Dieu*, par René HARDY, p. 29. — *Le Roman de Goya*, par Léon FEUCHTWANGER, p. 29. — *Aux Quatre Vents du Gaullisme*, par Joseph HALLÉGUEN, p. 71. — *Au-delà de la Désirade. Les Caraïbes d'Ile en Ile*, par Leigh FERMOR, p. 71. — *Sur les Pas de Morell*, par Robert NEUMANN, p. 110. — *L'Art sous la Révolution, le Directoire et l'Empire*, par Louis HAUTECŒUR, p. 137. — *Somme de Médecine contemporaine*, par René LERICHE, p. 167.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5768-12-53.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

LES ANNALES

Sommaire de Février

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française
L'avenir de la culture intellectuelle

MAURICE ESCANDE
"LES GRANDES PREMIÈRES"
Le Jeu de l'Amour et du Hasard

BERNARD GAVOTY
Dans le souvenir de Reynaldo Hahn

MAURICE CARITÉ
Il y a cent ans mourait Lamennais

JACQUES NELS
Les films du mois

RENÉ LALOU
Tels qu'en eux-mêmes ...

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 95 francs

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN COMMERCIAL ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

*AVEC LE TRAIN VOUS GAGNEZ DU TEMPS

Demandez la brochure SNCF

ENVOI GRATUIT *sur demande.*

* SNCF 34 Bd HAUSSMANN PARIS 9e

63-53

GRASSET

Vient de paraître :

RENÉ BERTRAND

Sagesse et Chimères

Préface de Jean COCTEAU 540 fr.

PHAM VAN KY

Celui qui règnera

Roman 450 fr.

PIERRE MAURIAC

Claude Bernard

450 fr.

Rappel :

JEAN ROSTAND

Ce que je crois

315 fr.

LA VARENDE

Le Souverain Seigneur

495 fr.

JEAN GIRAUDOUX

Pour Lucrèce

Pièce en 4 actes 390 fr.

A paraître prochainement :

MARCEL AYMÉ

Les Quatre Vérités

Pièce en 4 actes

Édition originale : *Les Cahiers Verts.*

CRAPOUILLOT
Directeur : Jean Galtier-Boissière

Un numéro spécial sensationnel

COMMENT ON DEVIENT MILLIARDAIRE

Le numéro illustré : 400 francs

CRAPOUILLOT a publié les numéros spéciaux :
PARIS-GUIDE, 2 tomes - PÉTAIN-DE GAULLE - LES BONNES MANIÈRES
LES SOCIÉTÉS SECRÈTES - LA SEXUALITÉ À TRAVERS LES AGES
LA SEXUALITÉ A TRAVERS LE MONDE - LES SCIENCES OCCULTES
AMOUR ET MAGIE
Le numéro : 400 fr

ABONNEMENT 1954 (4 numéros spéciaux) à souscrire à la **LIBRAIRIE DU CRAPOUILLOT,** 3, place de la Sorbonne

LA JEUNE PARQUE

4 bis, rue de Cléry, 4 bis

LE PETIT CRAPOUILLOT

Supplément mensuel littéraire et bibliographique

LES LIVRES A LIRE... ET LES AUTRES (en exclusivité) par Jean Galtier-Boissière - *Les livres politiques*, par Jean Bernier - *Les romans*, par Charles Blanchard - *Les livres illustrés* par Jean-Marc Campagne - *Le "jeu du massacre" - Échos des lettres, des arts, du cinéma et de l'édition - Catalogue de livres de luxe illustrés, de livres d'art, des éditions originales, des nouveautés, des livres rares et d'occasion de l'*OFFICE DE LIVRES DU "CRAPOUILLOT".

ABONNEMENT 1954 (12 numéros) : 500 francs Luxe : 1.000 francs
Collections 1950, 51, 52, 53 : France et Outre-Mer : 350 fr - Etranger : 400 fr.

LIBRAIRIE DU CRAPOUILLOT
3, place de la Sorbonne, PARIS (Chèque postal 417-20)

"L'ÉDITEUR MODÈLE"
—MARCEL BRION—

A. PARMÉNIE ET
C. BONNIER DE LA CHAPELLE

HISTOIRE D'UN ÉDITEUR ET DE SES AUTEURS

P.-J. HETZEL
(STAHL)

C'est un merveilleux plaisir de regarder la littérature par le riche envers de sa trame.
ALEXANDRE ARNOUX
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

... UN livre bourré d'inédits d'un haut intérêt, présenté dans un minutieux commentaire.
ÉMILE HENRIOT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

... Il manquait quelque chose à l'histoire des livres et des écrivains du siècle dernier, avant que n'ait paru le livre que voici.
ANDRÉ ROUSSEAUX

Un beau volume illustré aux
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

"UN GRAND AMI DES LETTRES"
—ROBERT KEMP—

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Vient de paraître :

Dr OSCAR FOREL

L'ACCORD DES SEXES

Biologie - Psychologie - Orientation

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique* ..... 900 fr.
« Un exposé des problèmes de la vie instinctive sous son aspect biologique, individuel et social. »
Dr O. Forel.

ARNOLD LUNN

HISTOIRE DU SKI

Un vol. in-8°, avec un sommaire chronologique ..... 800 fr.
Le passé, le présent, l'avenir du ski, par la plus grande autorité mondiale en la matière.

W. H. MURRAY

Chef-adjoint de l'Expédition de Reconnaissance de l'Everest en 1951

HISTOIRE DE L'EVEREST

1921-1953

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Géographique*, avec 14 dessins et 8 photographies hors texte 900 fr.
« Pour la première fois, le récit complet de toutes les expéditions de l'Everest. » The Times.

Rappel, dans la même collection :

R. L. G. Irving : *LA CONQUETE DE LA MONTAGNE*. Synthèse de l'alpinisme. In-8°, avec 32 photographies et 8 croquis ..... 500 fr.
Emile Javelle : *SOUVENIRS D'UN ALPINISTE*. Nouvelle édition. In-8° écu ..... 400 fr.

CHARLES NOWELL

Professeur a l'Université d'Illinois

HISTOIRE DU PORTUGAL

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*, avec 6 cartes ..... 1.000 fr.
Une nation petite en territoire, grande en histoire.

Rappel, dans la même collection :

J. N. L. Baker : *HISTOIRE DES DECOUVERTES GEOGRAPHIQUES ET DES EXPLORATIONS*. In-8°, avec 8 cartes ..... 960 fr.
R. S. Cotterill : *HISTOIRE DES AMERIQUES*. In-8°, avec 2 cartes ..... 600 fr.

JEAN-PAUL ROUX

du Centre National de la Recherche Scientifique

LA TURQUIE

Géographie - Économie - Histoire - Civilisation et Culture

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*, avec 3 cartes, avec une préface de Louis Bazin, directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes, professeur à l'Ecole des Langues Orientales ..... 750 fr.
« Un tableau vivant et complet de la Turquie et de la vie turque. » Louis Bazin.

Rappel, dans la même collection :

Colonel Lamouche : *HISTOIRE DE LA TURQUIE*. In-8° ..... 900 fr.

ERNEST E. WOOD

Membre de l'Ordre Védantique du Monastère de Shringeri

LA PRATIQUE DU YOGA

Ancien et Moderne

Nouvelle présentation des aphorismes du Yoga de Pantajali, interprétés à la lumière de la psychologie ancienne et moderne et de l'expérience pratique

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique*, avec une préface de Paul Brunton ..... 800 fr.
« Ceux qui désirent un refuge contre les périls actuels le trouveront dans le yoga. »
Paul Brunton.

Rappel, dans la même collection :

P. Brunton : *L'ENSEIGNEMENT SECRET AU DELA DU YOGA*. In-8° ..... 1.000 fr.
— *LA SAGESSE DU « MOI SUPREME »*. In-8° ..... 1.200 fr.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

RÉGINE PERNOUD

VIE ET MORT DE JEANNE D'ARC

LES TÉMOIGNAGES DU PROCÈS DE RÉHABILITATION (1450-1456)

Vingt ans après son supplice, les témoins de sa vie parlèrent enfin

HACHETTE

ALEXANDRE DUMAS

par

ROBERT GAILLARD

Un portrait vivant et coloré du plus populaire de tous les romanciers

Un volume, in-16 jésus rogné, 292 pages, sous couverture illustrée en couleurs; en frontispice : un dessin de Jean Cocteau . . . . . 630 fr.

Collection "C. L."

CRITICUS

LE STYLE AU MICROSCOPE

Tome IV : LES JOURNALISTES

Un volume in-8° couronne, 256 pages. . . . . 450 fr.

déjà parus : Tome I : Épuisé.
Tome 2 : JEUNES GLOIRES.
Tome 3 : LES DRAMATURGES.

CALMANN-LÉVY

PLON

R. MANS

LA VARENDE

LISE, FILLETTE DE FRANCE

480 fr.

THYDE MONNIER

Franches - Montagnes IV

IMAGE DU PARFAIT BONHEUR

540 fr.

" FEUX CROISÉS "

WALTER JENS

VISAGES OUBLIÉS

Traduit de l'allemand par Jacques NOBÉCOURT

" CRÉDO "

MAURICE VILLAIN, S.M. et JOSEPH BACIOCCHI, S.M.

LA VOCATION DE L'ÉGLISE

Introduction au dialogue œcuménique

600 fr.

" L'ÉPI "

MARCEL SENDRAIL

LE SERPENT ET LE MIROIR

Préface de Raymond ESCHOLIER

495 fr.

FRANÇOIS BASCHET

LE PACIFIQUE A VOL D'OISIF

480 fr.

HISTOIRE

FRANÇOIS PIÉTRI

MES ANNÉES D'ESPAGNE

1940-1948

" Périls oubliés, services méconnus "

840 fr.

ALBERT-BUISSON

LE CARDINAL DE RETZ

" Cet homme singulier " (VOLTAIRE)

480 fr.

PLON

VIENT DE PARAITRE

CHARLES MAURRAS

MAÎTRES ET TÉMOINS DE MA VIE D'ESPRIT

BARRÈS, MISTRAL, FRANCE, VERLAINE, MORÉAS

Un vol. 600 fr.

LES GRANDES BIOGRAPHIES

JULES BERTAUT

LE ROI JÉRÔME

Un vol. 600 fr.

ÉDOUARD PEISSON

IAN SEIFER DU "JORDAAN"

Un vol. 375 fr.

HENRIETTE CHARASSON

LE SACRIFICE DU SOIR

POÈMES

Un vol. 400 fr.

AU PORTULAN

RAYMOND ABELLIO

ASSOMPTION DE L'EUROPE

Un vol. 725 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

2 ROMANS

LES DUKAY

par

LAJOS ZILAHY

"Un de ces vastes romans "pleins de bruit et de fureur" qui enlèvent le lecteur, l'emportent au loin dans le mouvement de l'Histoire et le traînent tout vif au feu de la passion...

Les joies de la lecture, pareilles à celles que nous avions dans notre enfance, nous savons maintenant qu'elles sont là, tout près, exactement à la portée de la main".

KLÉBER HAEDENS *(Paris-Presse-l'Intransigeant).*

MULTIPLE SPLENDEUR

par

HAN SUYIN

"Un livre exceptionnel et pas seulement par sa qualité. Surprenant, et même extraordinaire à tous égards : par son origine lointaine, par sa forme ouvertement autobiographique ; par sa merveilleuse richesse de pensée, de poésie, d'observations aussi."

HENRI RAMBAUD *(Jeunesse Musicale Française).*

2 SUCCÈS